

De Paris à Sceaux et à Orsay, par Adolphe Joanne...



BIBLIOTHÈQUE DES CHEMINS DE FER

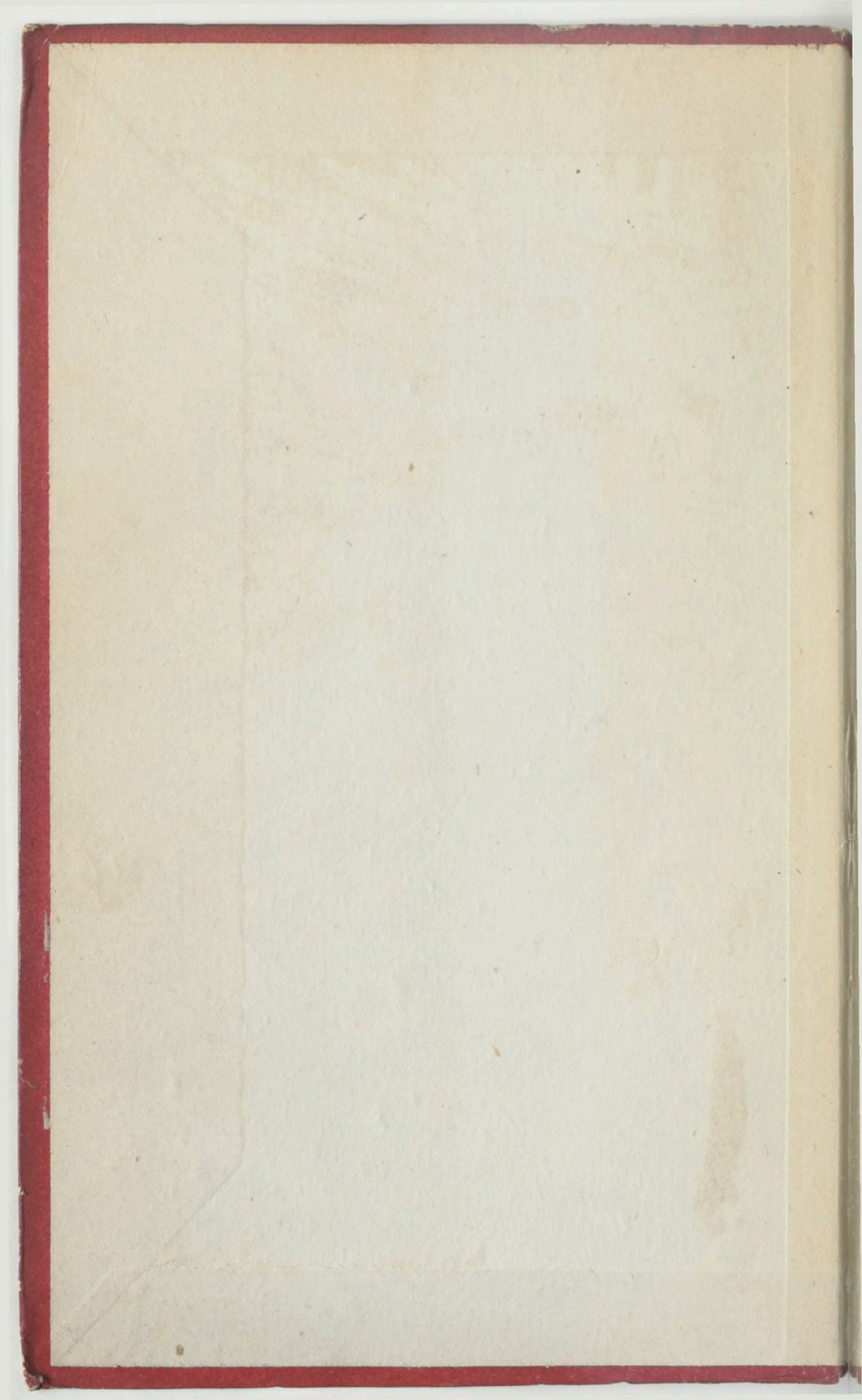
DE PARIS
A SCEAUX
ET A ORSAY

PAR ADOLPHE JOANNE
Auteur des Itinéraires de la Suisse, de l'Allemagne, de l'Écosse
des Environs de Paris, etc.

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 21 GRAVURES
PAR THÉROND ET LANCELOT
ET ACCOMPAGNÉ D'UNE CARTE

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

PRIX : 1 FRANC



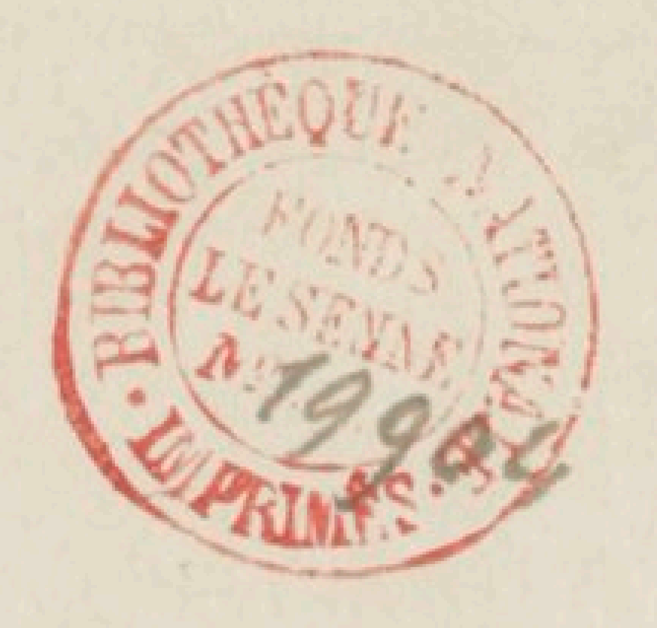
DE PARIS
A SCEAUX
ET A ORSAY

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

DE PARIS
A SCEAUX
ET A ORSAY

PAR ADOLPHE JOANNE
Auteur des Itinéraires de la Suisse, de l'Allemagne, de l'Écosse, des Environs de Paris, etc.

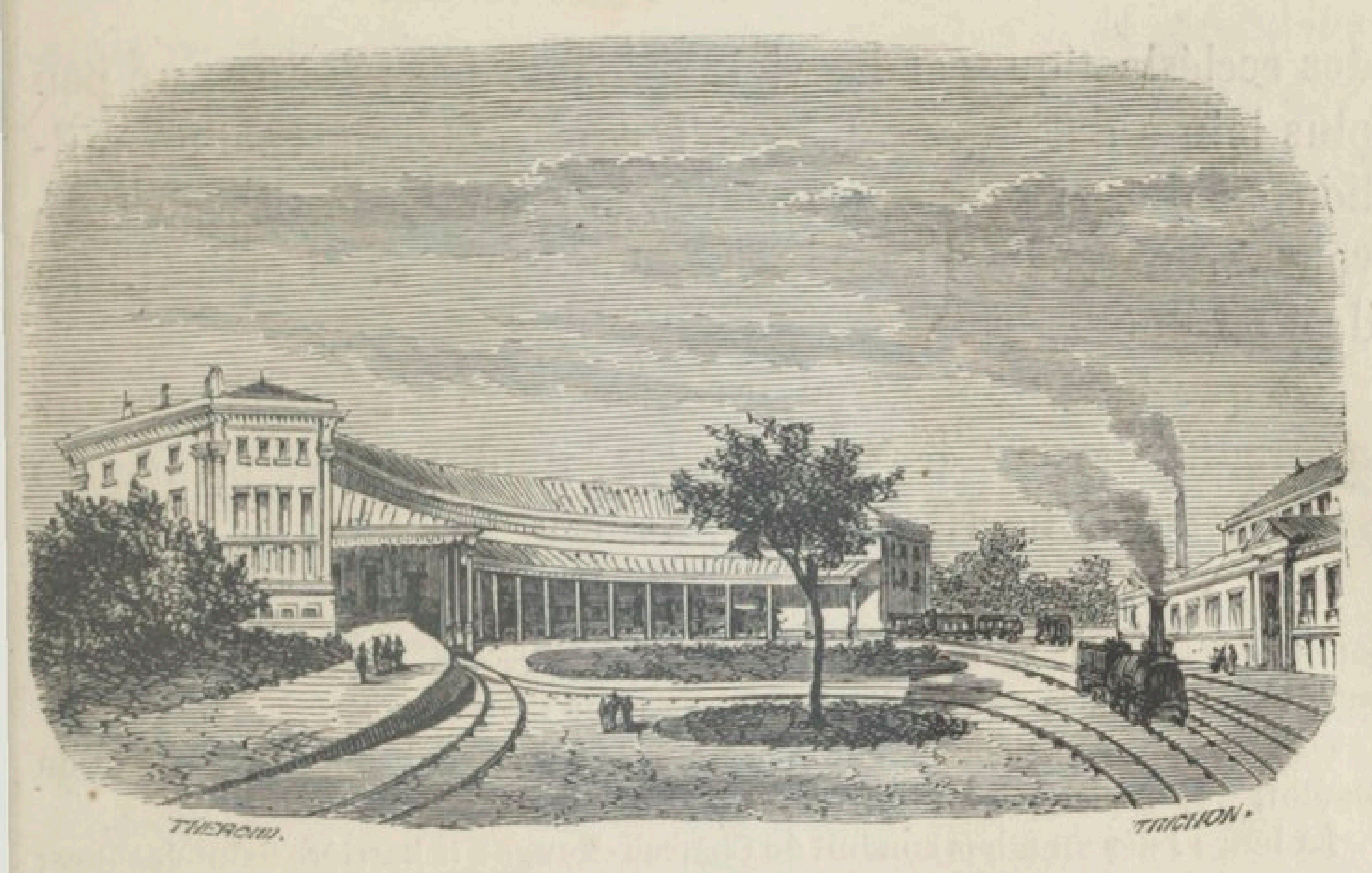
OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 21 GRAVURES
PAR THÉROND ET LANCELOT
ET ACCOMPAGNÉ D'UNE CARTE



PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

TABLE DES MATIÈRES.

LISTE DES GRAVURES.



Embarcadère du chemin de fer de Sceaux et d'Orsay.

DE PARIS A SCEAUX ET A ORSAY.

A. DE PARIS A SCEAUX.

L'embarcadère[1] du chemin de fer de Sceaux et d'Orsay se trouve situé entre la barrière d'Enfer et la barrière Saint-Jacques, à une distance à peu près égale de ces deux barrières; mais on s'y rend généralement par la barrière d'Enfer.

La large rue qui, au delà de cette barrière, continue la rue d'Enfer, — la route d'Orléans, — traverse la partie de Montrouge qu'on appelle le **Petit-Montrouge.** Les auberges et les entrepôts y abondent; les monuments y sont rares. On en compte deux cependant : l'un, à gauche, en sortant de la barrière d'Enfer, est l'*hospice de La Rochefoucauld*, fondé par les frères de la Charité, et converti, en 1801, en une maison de retraite pour d'anciens employés des hospices,

1. *Embarcadère.* A Paris, barrière d'Enfer.
Quinze départs par jour. Trains supplémentaires les lundis, dimanches et

des ecclésiastiques et des vieillards infirmes ; l'autre, un peu plus loin à droite, est la *mairie*, qui coûtera près d'un million, et qui vient d'être achevée sur un vaste terrain servant de marché, entre le Petit-Montrouge et le petit village de Plaisance.

Ce que le Petit-Montrouge renferme de plus curieux, sans contredit, ce sont les *Catacombes*, dont l'entrée principale se trouve à la barrière même, dans le bâtiment de l'octroi ;

jours de fête. Pour les heures de départ, consulter les *Indicateurs* de la semaine, car il y a le service d'été et le service d'hiver.

Omnibus spéciaux desservant tous les trains au départ et à l'arrivée, rue du Bouloi, 22, et place Saint-Sulpice, 8.

La lettre J des omnibus conduit du Château-Rouge à la barrière Saint-Jacques; la lettre K, de la Chapelle à la barrière d'Enfer ; les Montrougiennes et les Fontenaises passent devant l'embarcadère.

Les *prix des places* sont ainsi fixés :

kil.	Semaine.	1re cl.	2e cl.	3e cl.
		fr. c.	fr. c.	fr. c.
6	Arcueil-Cachan	» 55	» 40	» 30
8	Bourg la-Reine	» 75	» 55	» 45
9	Fontenay	» 90	» 60	» 45
11	Sceaux	1 »	» 65	» 50

kil.	Dimanches et fêtes.	1re cl.	2e cl.	3e cl.
		fr. c.	fr. c.	fr. c.
6	Arcueil-Cachan	» 65	» 50	» 35
8	Bourg-la-Reine	» 80	» 65	» 50
9	Fontenay	1 »	» 75	» 55
11	Sceaux	1 10	» 85	» 65

Enfants. Au-dessous de 6 ans, les enfants sont transportés gratuitement. Au-dessus de 6 ans, ils payent place entière.

Billets d'aller et retour.

Semaine.	1re cl.	2e cl.	3e cl.
	fr. c.	fr. c.	fr. c.
Arcueil-Cachan	» 80	» 60	» 50
Bourg-la-Reine	1 10	» 90	» 80
Fontenay, Sceaux	1 30	1 »	» 85
Antony	1 30	1 10	» 85
Massy	2 »	1 50	1 20
Palaiseau	2 20	1 75	1 35
Orsay	3 10	2 40	1 90

mais ce n'est plus que rarement, et grâce à la protection des ingénieurs de la ville, qu'on parvient à descendre dans ce vaste ossuaire ; des accidents répétés en ont fait interdire l'accès aux curieux.

Le chemin de fer de Paris à Sceaux a été concédé le 6 septembre 1844 et inauguré le 23 juin 1846. Il n'a qu'une voie. Dans le principe, il fut construit pour expérimenter un système nouveau inventé par M. Arnoux, celui des trains articulés, destinés à parcourir des courbes de très-faibles rayons,

Dimanches et fêtes.

	fr. c.	fr. c.	fr. c.
Arcueil-Cachan	1 »	» 70	» 55
Bourg-la-Reine	1 30	1 »	» 85
Fontenay, Sceaux	1 75	1 30	1 10
Antony	1 75	1 30	1 10
Massy	2 20	1 75	1 35
Palaiseau	2 75	2 20	1 80
Orsay	3 70	2 70	2 15

Les billets d'aller et retour sont délivrés tous les jours à toutes les stations pour Paris, et à la gare de Paris pour les deux sections de la ligne. Les dimanches et fêtes, il n'en est pas délivré à Paris pour Arcueil, Bourg-la-Reine, Fontenay et Sceaux.

Abonnements.

	3 mois d'été.		6 m. d'été[1].	
	1re cl.	2e cl.	1re cl.	2e cl.
	fr. c.	fr. c.	fr.	fr.
Arcueil	82 50	60 »	110	80
Bourg-la-Reine	112 50	90 »	150	120
Fontenay-Sceaux	135 »	105 »	180	140
Antony-Massy	150 »	112 50	200	150
Palaiseau	180 »	127 50	240	170
Orsay	202 50	142 50	270	190
	6 mois d'hiver.		1 an.	
Arcueil	75 »	55 »	150	110
Bourg-la-Reine	100 »	80 »	200	160
Fontenay Sceaux	120 »	90 »	240	180
Antony-Massy	135 »	100 »	270	200
Palaiseau	160 »	125 »	320	250
Orsay	180 »	130 »	360	260

Les abonnements commencent les 1er et 15 de chaque mois.

1. Du 1er mai au 1er novembre

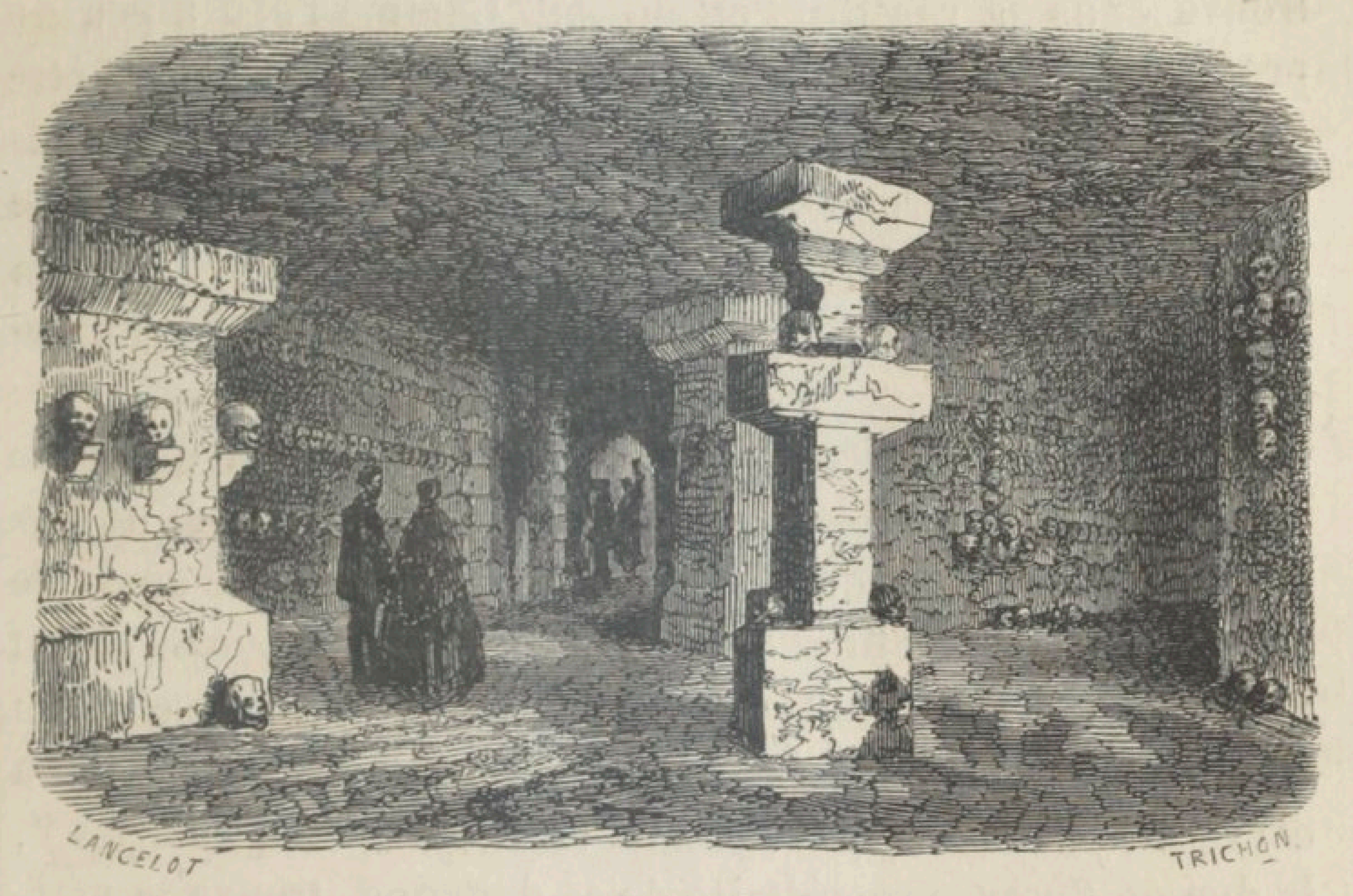
et à gravir en conséquence les plus fortes déclivités. Ce système, dont une longue expérience a démontré certains avantages, n'a cependant été appliqué jusqu'à ce jour sur aucune autre ligne.

Dans les chemins de fer des environs de Paris, le plus petit rayon des courbes est de 800 mètres. Le chemin de Sceaux présente, au contraire, sur les deux tiers de son développement, une succession de courbes qui ne sont assujetties à d'autres conditions qu'à celle de tourner les difficultés, de suivre le relief du sol et de diminuer autant que possible les dépenses de construction première. Entre Paris et Bourg-la-Reine, le rayon de ces courbes est souvent de 200, de 150 et même de 90 mètres ; dans les lacets du coteau de Sceaux, il varie de 70 à 50 mètres ; enfin, à la station de Bourg-la-Reine, il n'est que de 30 mètres, et aux gares extrêmes, il descend jusqu'à 25 mètres. Or, toutes ces courbes, excepté celles de 25 et de 30 mètres, où l'on s'arrête, à cause des stations, sont parcourues tous les jours avec des vitesses de 30 à 40 kilomètres à l'heure. La courbe de Bourg-la-Reine elle-même a été franchie avec une vitesse d'au moins 40 kilomètres, et l'on sait que cette vitesse ne saurait être dépassée ou même atteinte sans imprudence, par le matériel ordinaire, dans une courbe de 800 à 1000 mètres. Ainsi, l'emploi du matériel articulé a permis de prendre une limite de courbure vingt fois moindre que celle qui était adoptée de l'avis presque unanime des ingénieurs.

L'embarcadère de Paris offre donc à l'intérieur, comme celui de Sceaux, un aspect tout particulier. On n'y voit ni croisements de rails, ni aiguilles, ni plaques tournantes. La voie forme une sorte de raquette : de sorte qu'en partant vous voyez arriver derrière le train qui vous emporte le convoi qui vient de Sceaux, et qui se range contre la marquise, tout prêt à repartir au premier signal, sans qu'il soit nécessaire,

comme dans les autres gares, de retourner la locomotive et son tender pour le conduire face en tête.

Au sortir de la gare, après avoir laissé à droite l'hospice de La Rochefoucauld, on franchit sur deux viaducs le chemin de la *Tombe Issoire* et la *rue des Catacombes;* puis on s'élève sur le flanc du coteau qui domine la rive gauche de la Bièvre. De ce point, on découvre une vue étendue sur la vallée de la Bièvre, Bicêtre, la Glacière, Gentilly et une



Les Catacombes.

grande partie de Paris que dominent l'Observatoire, le Val de Grâce et le Panthéon. La Glacière et Bicêtre attirent surtout les regards.

La **Glacière**, qui dépend de Gentilly, s'appelait autrefois le *Petit-Gentilly*. Son nom actuel lui vient de la glacière qui y est établie. Ce hameau n'a rien de curieux. Il se compose, en grande partie, d'une longue rue commençant à la barrière de l'Ourcine, rue malpropre et fangeuse, à laquelle aboutissent des ruelles donnant sur la rivière, bordées de tanneries, de fabriques de produits chimiques et

d'ateliers de blanchisseurs. — La Glacière proprement dite est située presque à l'extrémité du hameau, à gauche, dans un vaste enclos exposé au nord, et couvert de massifs d'arbres destinés à protéger les laveuses contre les ardeurs du soleil.

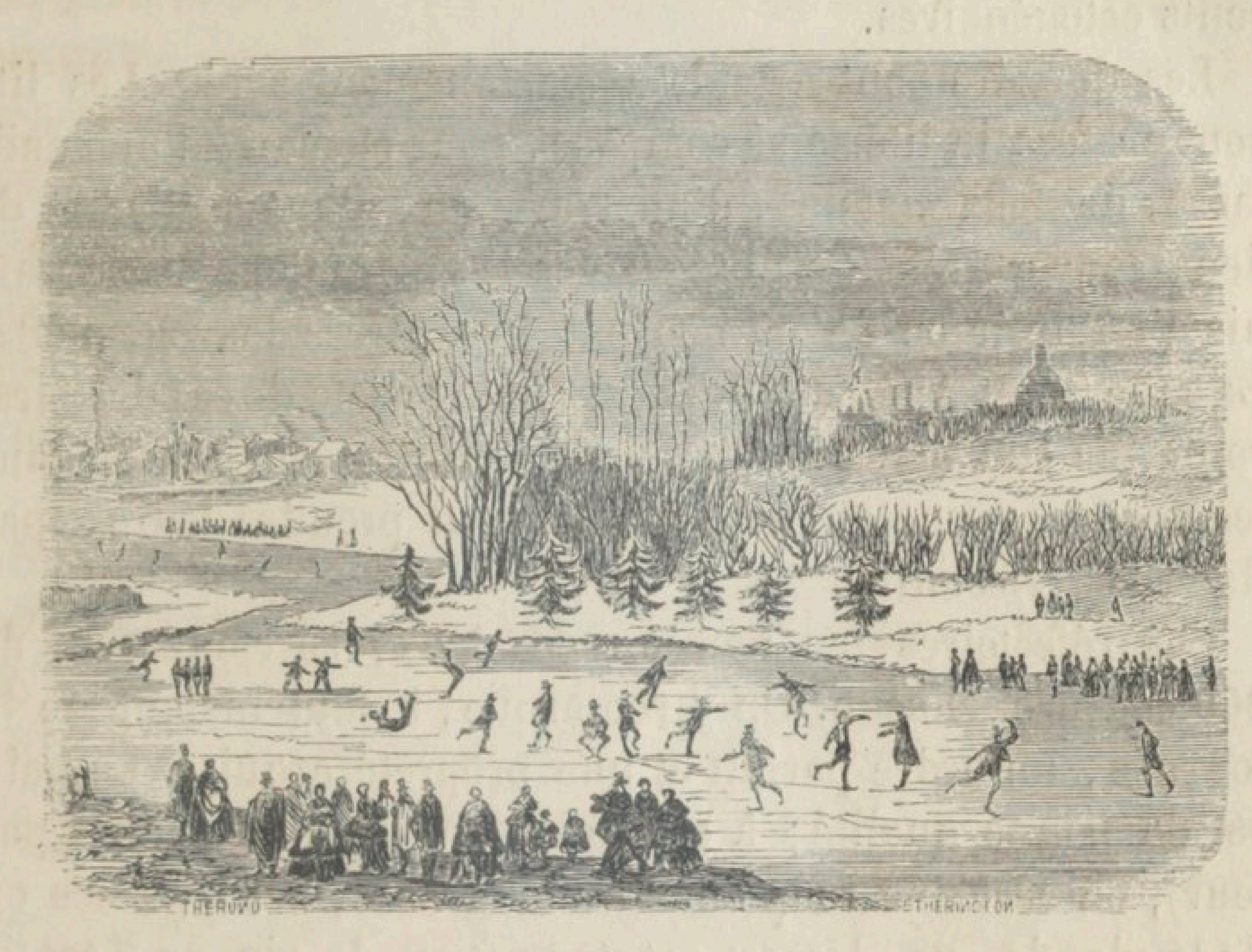
Les prairies arrosées par la Bièvre appartiennent, en grande partie, à l'administration des Glacières réunies; elles sont inondées pendant l'hiver, au moyen d'une vanne qui se trouve dans la rue du Pot-au-Lait. Comme l'eau a peu de profondeur, elle gèle facilement dès que le thermomètre descend au-dessous de zéro. Les prairies de la Glacière devenaient alors le rendez-vous des patineurs de la capitale (50 cent. d'entrée), avant la création des lacs et des rivières du bois de Boulogne, qui lui font une redoutable concurrence.

Bicêtre ou l'*hospice de la vieillesse* [1] est situé à droite de la route de Fontainebleau, sur une hauteur qui domine Paris, à 79 mètres au-dessus de la mer. Il dépend aussi de la commune de Gentilly. Sous le règne de saint Louis, c'était un monastère. En 1290, le monastère fit place à un château construit par un Anglais, Jean, évêque de Wincester, d'où est venu, par corruption, le nom de Bicêtre. Sous Charles V, le duc de Berry, propriétaire de ce domaine, trouva la maison de l'évêque trop petite, et la remplaça par un vaste palais, où brillaient les dorures, les mosaïques et des tableaux d'un grand prix pour l'époque. Brûlé avec toutes ses richesses pendant les troubles qui agitèrent le règne de Charles VI, Bicêtre fut donné en 1416 au chapitre de Notre-Dame de Paris. Au commencement du XVIe siècle, des vo-

1. *Voitures publiques*. Rue de Rivoli, 74, de Paris à la barrière Fontainebleau, 30 cent.; de la barrière Fontainebleau à Bicêtre, 20 cent.; trajet direct, 40 cent.

Distances. Bicêtre est à : 6 kil. de Notre-Dame, 3 kil. de la barrière de Fontainebleau, 500 mèt. de Gentilly, 2 kil. d'Arcueil, 2 kil. de Villejuif.

leurs y ayant établi leur repaire, la propriété fut saisie au nom du roi en 1519. Plus d'un siècle après, Louis XIII fit raser tout ce qui était resté debout, et ordonna la construction de l'hospice actuel, qu'il destinait aux soldats invalides. Enfin, depuis la fondation, par Louis XIV, d'un hôtel des Invalides à Paris, Bicêtre a été réuni à l'hôpital général. On y reçoit des vieillards, des aliénés et des épileptiques. Il



La Glacière.

contient 2725 lits, dont 1871 pour les vieillards et infirmes, et 854 pour les aliénés.

La grande curiosité de Bicêtre est un *puits* immense qui, depuis quelques années, ne fonctionne plus que rarement, et seulement lorsqu'il y a interruption dans le service de l'administration des eaux. Ce puits est, ainsi que le réservoir, enfermé dans un vaste bâtiment. Il a 5m,33 de diamètre. Il a été construit sur les dessins de l'architecte Boffrand. Le fond en est creusé dans le roc vif; des sources, qui ne tarissent jamais, y entretiennent constamment 3 mètres d'eau. Le ré-

servoir, revêtu en plomb laminé et soutenu par quatre piliers, a 18 mètres carrés; il contient plus de 5000 hectolitres d'eau. Deux seaux descendent alternativement puiser l'eau à une profondeur de 55^{m},55, au moyen de soupapes pratiquées à leur fond.

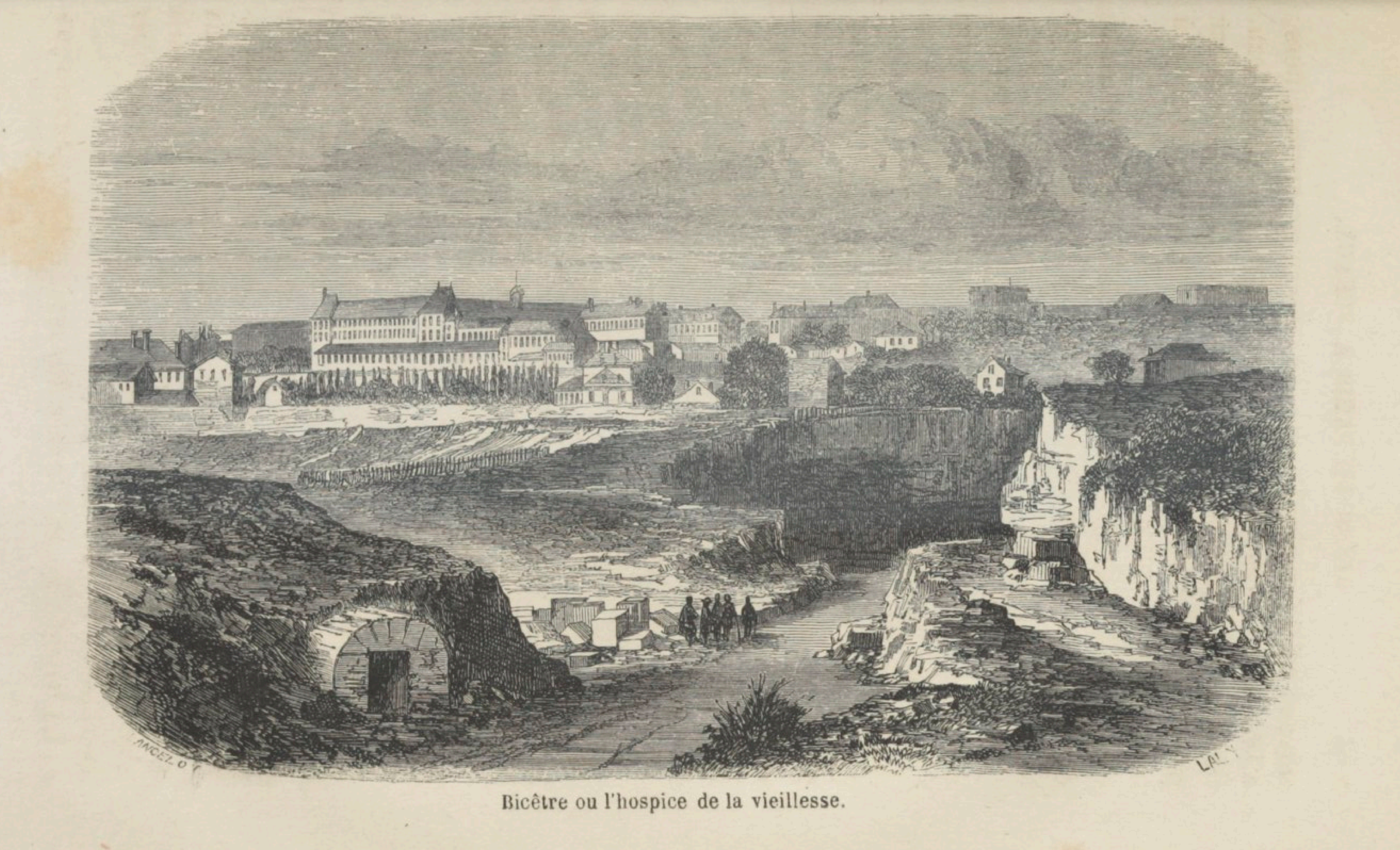
Deux mille vieillards indigents sont admis dans l'hospice de Bicêtre; dans ce nombre, on compte ordinairement deux cents octogénaires.

Les dortoirs sont grands et parfaitement aérés. Les lits sont en fer; la literie se compose, pour chacun, d'une paillasse, de deux matelas, d'un traversin, d'un oreiller et de deux couvertures. La plupart des lits sont depuis peu garnis d'un tiroir en fer où peuvent être serrés les vêtements. La salle Saint-Augustin, qui est le plus vaste de ces dortoirs, renferme 120 lits. Les vieillards infirmes sont servis dans les dortoirs; ceux qui sont valides vont prendre leurs repas dans les réfectoires.

Ces réfectoires, au nombre de deux, se composent de 300 couverts chacun. On y remarque, à tout instant de la journée, un ordre parfait et une propreté exquise. Le pain est de bonne qualité; à chaque repas (il y en a deux par jour), on sert une soupe maigre ou grasse, des légumes ou de la viande, un dessert, et une ration de vin de 7 centilitres.

Les cuisines sont belles, voûtées, enduites de stuc à leur partie supérieure. Vingt-huit marmites y fonctionnent sur d'immenses fourneaux. Huit de ces marmites contiennent chacune 60 kilogrammes de viande et 120 litres d'eau. La consommation quotidienne de viande est d'environ 6 à 700 kilogrammes. La corvée d'éplucher les légumes revient aux vieillards, qui s'en acquittent à tour de rôle. Quelques-uns s'en dispensent et se font remplacer moyennant un léger sacrifice de 10 centimes.

La buanderie, où l'on voit des cuves qui contiennent jus-



Bicêtre ou l'hospice de la vieillesse.

qu'à 1600 draps, occupe, outre les garçons de service, un certain nombre de vieillards et d'épileptiques à qui l'on accorde une rétribution de 40 à 50 centimes par journée de travail. Les garçons de service attachés à la buanderie, de même que ceux qui dépendent des autres parties de l'établissement, sont logés, nourris, habillés, et reçoivent une paye mensuelle de 12 francs 50 centimes.

Il y a peu d'oisifs à Bicêtre; les vieillards valides trouvent à s'y occuper. L'établissement entretient pour son propre usage des ateliers de tailleurs, de tapissiers, de lampistes, de couvreurs, de charronnerie, de tonnellerie, de serrurerie, de vannerie, etc., où les ouvriers peuvent gagner jusqu'à 75 centimes par jour.

D'autres ateliers sont affectés à ceux qui veulent travailler pour leur compte. On n'exige d'eux qu'une très-faible rétribution pour le loyer de l'emplacement dont ils disposent. Les principales industries qui y sont représentées sont celles des tourneurs, des menuisiers, etc. On est frappé de l'importance relative que prend dans ces ateliers la fabrication des chevilles de bois à l'usage des cordonniers.

L'infirmerie et la pharmacie sont aussi très-bien tenues. Le service est confié à cinq médecins en chef, huit internes élèves en médecine, et six internes élèves en pharmacie.

La chapelle, assez grande et simplement décorée, renferme quelques tableaux et un joli buffet d'orgues.

Les enfants épileptiques, recueillis à Bicêtre, y sont l'objet de soins tout particuliers; ils y reçoivent une éducation libérale, ils ont des maîtres d'armes, des maîtres de dessin, etc.

Le quartier des aliénés est séparé du reste de l'établissement; on n'y peut pénétrer sans une permission spéciale de la préfecture de police[1].

1. On peut consulter sur ce sujet un intéressant et remarquable travail de

Les aliénés se livrent au travail des champs, qui est éminemment favorable à leur rétablissement. Les hospices possèdent, dans diverses communes voisines de Bicêtre, 47 hectares de terre, cultivés à la bêche par les aliénés, qui se rendent tous les jours à l'ouvrage sous la conduite d'un préposé, chargé d'une brigade de seize hommes. La ferme Sainte-Anne, située à la barrière de la Santé, leur est spécialement affectée ; cent quatre-vingts d'entre eux y sont établis à demeure; on les y occupe à la vacherie, à la porcherie et à d'autres travaux agricoles. En 1833, les produits ne dépassaient pas 1900 francs. En 1841 ils s'élevaient à 51 000 francs.

Au mois de septembre 1792, un grand nombre de prisonniers furent massacrés à Bicêtre. Ils se défendirent d'abord contre leurs bourreaux ; mais accablés par le nombre, mitraillés et fusillés de tous côtés, ils durent chercher un dernier refuge dans les cachots, où on les noyait pour les forcer à se rendre. Pétion essaya vainement de mettre un terme à cette boucherie.

C'est surtout quand on a traversé les fortifications, que l'on aperçoit Bicêtre sous son plus bel aspect. Sur la droite de la voie se dressent, au milieu d'amas de pierres blanches, de grandes roues dentelées, montées sur des charpentes qui ne paraissent pas assez fortes pour les soutenir. Ce sont les entrées des carrières. La plaine est nue ; elle paraît si maigre que les os lui percent la peau, comme a dit Rabelais ; cependant elle produit d'assez belles récoltes, grâce aux engrais puissants qu'on lui prodigue pour la féconder. Sur la droite, on aperçoit le fort de Montrouge, au delà de la route d'Orléans. Puis on entre dans une tranchée assez profonde avant de s'arrêter à la station d'Arcueil.

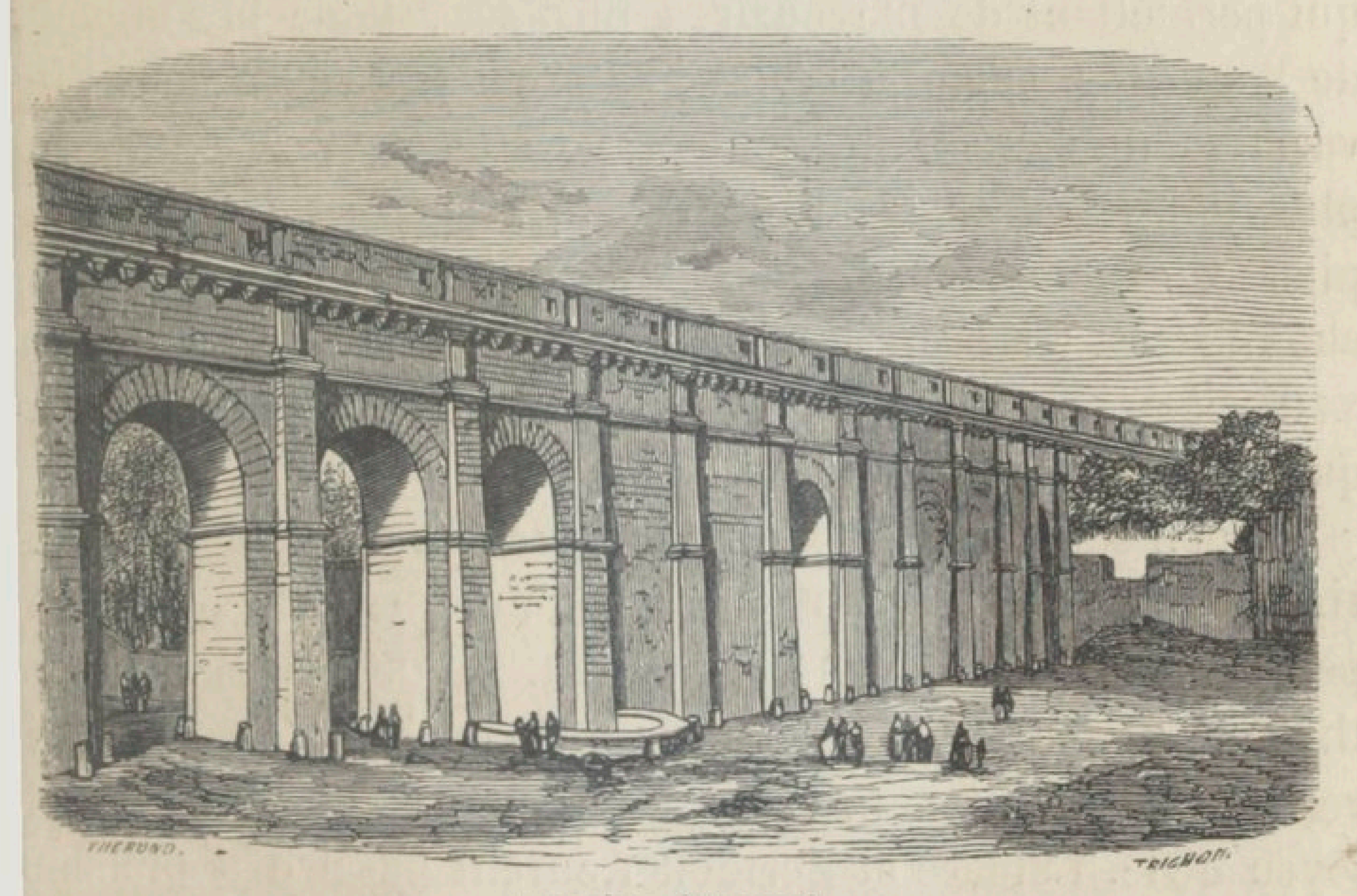
M. le docteur L. Le Pileur, intitulé : *Des aliénés dans nos hôpitaux*, notamment à Bicêtre et à la Salpêtrière, et publié dans le tome IV de l'*Illustration*, pages 123 et 154.

1re STATION. — ARCUEIL.

Distances. Arcueil est à : 6 kil. 700 mèt. de Notre-Dame, 2 kil. envi-
ron de Bicêtre, de Gentilly, de Montrouge et de Bagneux, 1/2 kil. de
Cachan, 2 kil. 800 mèt. de Villejuif, 4 kil. 800 mèt. de Sceaux.

Arcueil (1200 hab. environ) fait partie du département de la Seine, arrondissement de Sceaux, canton de Villejuif. Il est situé à la gauche du chemin de fer, dans la vallée et sur les deux rives de la Bièvre. Il doit son nom aux arches de son aqueduc (*Arculi*).

Cet aqueduc et l'église méritent une visite. L'*aqueduc*



Aqueduc d'Arcueil.

xistait déjà du temps des Romains; du moins on peut voir ncore deux des arches bâties, selon toute vraisemblance, u IVe siècle, pour conduire les eaux de Rungis au palais des 'hermes. L'aqueduc moderne, qui traverse la vallée de la ièvre, a été construit sur les dessins de Jacques Desbrosses, n 1613, par ordre de Marie de Médicis, pour amener les iêmes eaux dans le jardin du Luxembourg; son architec-ure est remarquable, sa corniche est ornée de modillons et

surmontée d'un attique. La première pierre a été posée par Louis XIII encore enfant. Il fut achevé en 1624. Il a 400 mètres de longueur environ, et 24 mètres d'élévation dans sa plus grande hauteur. Il se compose d'une épaisse muraille soutenue de chaque côté par des contre-forts entre lesquels sont vingt-quatre arcades d'environ 6 mètres 20 centimètres de largeur; huit seulement de ces arcades inégalement espacées sont à jour, et la rivière de Bièvre passe sous deux d'entre elles. L'attique forme intérieurement une galerie voûtée et recouverte en dalles de pierre; dans le milieu de cette galerie est le canal où les eaux coulent entre deux banquettes qui permettent de parcourir, à pied sec, toute la longueur de l'aqueduc. Quant à l'*église*, bâtie au XIII[e] siècle sous l'invocation de saint Denis, et agrandie au XV[e], c'est une des plus jolies des environs de Paris; elle possède des chapiteaux ornés de bas-reliefs qui représentent des scènes champêtres. Près de la porte, un pèlerin a fait graver, au XVII[e] siècle, le diamètre de la grande cloche de Saint-Jacques de Compostelle.

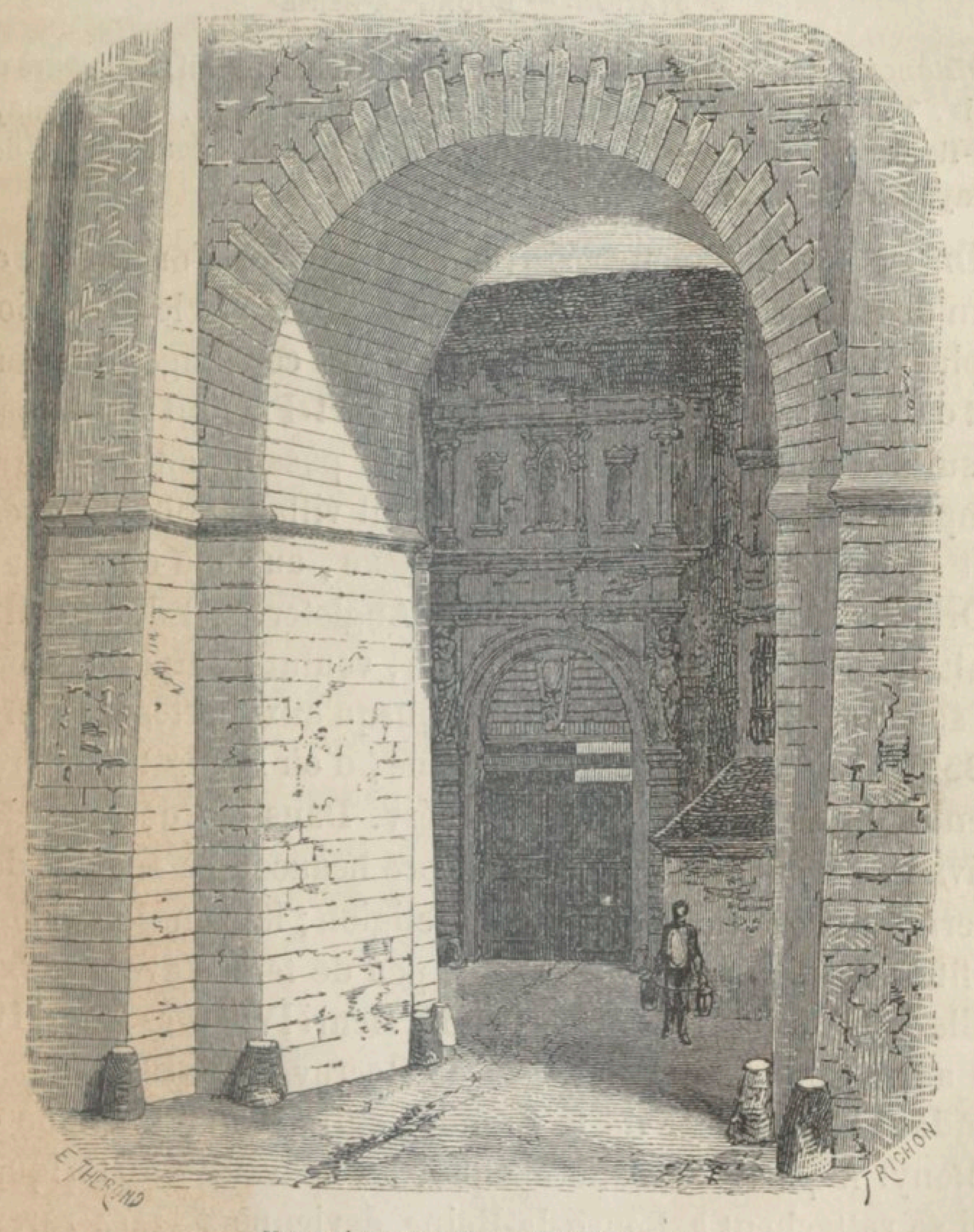
Arcueil était jadis un séjour recherché à cause de son voisinage de Paris; on redoute aujourd'hui quelque peu les vapeurs des marécages qui l'avoisinent. Un des pères de notre théâtre, Jodelle, y posséda une maison de campagne où il reçut plus d'une fois la visite de Ronsard, et où l'on menait joyeuse vie. Laplace et Berthollet eurent aussi des maisons à Arcueil; enfin on peut y voir, au milieu du village, une maison appelée *l'Aumônerie*, qui a été la propriété du trop fameux marquis de Sade.

La *fête patronale* d'Arcueil se célèbre le dimanche qui suit la Saint-Denis.

A cinq ou six minutes d'Arcueil se trouve le village de **Cachan**, où rien ne peut nous attirer. Cachan était connu dès le temps de Louis le Débonnaire : Philippe le Bel y eut une maison de plaisance qu'habita plus tard le roi Jean, et

qui passa ensuite à Duguesclin et au duc d'Anjou, mais dont il ne reste plus aucun vestige.

D'Arcueil à Bourg-la-Reine, le chemin de fer reste presque constamment encaissé dans une tranchée profonde;



Vue prise sous l'aqueduc d'Arcueil.

mais on n'y perd rien. Entre Bagneux et Cachan on passe, en décrivant une forte courbe, sous la route d'Orléans, puis les talus de la tranchée s'abaissent, et, au delà de la route de Bourg-la-Reine à Fontenay, on découvre sur la droite

un charmant paysage. Les hauteurs boisées du Plessis-Picquet apparaissent entre Fontenay-aux-Roses et Sceaux. A gauche se montre Bourg-la-Reine, dominé par l'Hay.

2e STATION. — BOURG-LA-REINE.

Distances. Bourg-la-Reine est à : 2 kil. d'Arcueil, 8 kil. de la gare de Paris, 7 kil. 800 mèt. de Paris, 1 kil. 3/4 de l'Hay, 2 kil. de Fontenay-aux-Roses et de Bagneux, 1 kil. 1/4 de Sceaux, 2 kil. de la Croix-de-Berny, 3 kil. d'Antony.

On ne sait pas bien positivement quelle est l'origine de ce nom de **Bourg-la-Reine**, qui remonte au XIIe siècle. L'opinion la plus vraisemblable, après tout, est que ce village, qui portait d'abord le nom de Briquet ou de Vert-Pré, fut habité par la suite d'une reine de France[1], qui passait elle-même le temps de son veuvage à *l'Hay*, ce petit village dont on aperçoit le clocher au sommet d'un coteau, au delà de la route d'Orléans. Au XIVe siècle, le roi d'Angleterre, Édouard III, maître de la personne du roi Jean, voulut s'emparer aussi de son royaume, et, s'avançant jusqu'aux portes de Paris (1359), il s'établit à Bourg-la-Reine, d'où la disette le força bientôt de se replier sur Montlhéry. Dans les deux siècles suivants, Bourg-la-Reine eut encore beaucoup à souffrir des guerres civiles et des guerres de religion ; le prince de Condé le fit occuper par son infanterie, peu de temps avant la bataille de Dreux (1563). Après Condé, Henri IV; après Henri IV, un autre Condé, le vainqueur de Rocroy, qui vint camper, pendant les troubles de la Fronde, entre Bourg-la-Reine et Antony. A partir de cette époque, les souvenirs historiques qui se rattachent à Bourg-la-Reine deviennent assez rares;

1. Ce qui met cette étymologie *hors de toute apparence*, selon l'abbé Lebœuf, c'est qu'on dit que cette reine se nommait la reine Blanche, et que « la première des trois qui ont porté ce nom fut la mère de saint Louis, au XIIIe siècle. » Mais on sait que les reines portaient le deuil en blanc, et, grâce à cette coutume, le peuple a désigné successivement sous le nom de *reine Blanche* les veuves de tous nos anciens rois.

il en est deux cependant qu'il n'est pas permis d'omettre. C'est à Bourg-la-Reine qu'eut lieu, au mois de mars 1722, l'entrevue de Louis XV, âgé alors de douze ans, avec cette infante d'Espagne, plus jeune encore, qui devait partager son trône, et qu'on renvoya trois ans plus tard à ses parents, sans plus de cérémonie, pour faire place à la fille du roi de Pologne exilé, à Marie Leczinska. C'est aussi à Bourg-la-Reine que mourut l'illustre et malheureux Condorcet. Proscrit par la Convention, il avait trouvé un asile chez une femme généreuse, qui le cacha pendant huit mois; craignant enfin de compromettre sa protectrice, il sortit de Paris, erra plusieurs jours dans les bois de Verrières, dans les environs de Fontenay, et fut enfin arrêté à Clamart, d'où on le conduisit à Bourg-la-Reine avant de le transférer à Paris. Il s'empoisonna pendant la nuit, et ses restes furent ensevelis dans le cimetière du village; mais on chercherait en vain une modeste pierre qui indique la place où repose le célèbre auteur des *Progrès de l'esprit humain*.

Vu du chemin de fer, Bourg-la-Reine pourrait sembler un lieu de plaisance; de vastes et beaux jardins séparent en effet la voie des maisons. Mais, une fois sur la route, on n'aperçoit plus des deux côtés que quelques cabarets, jadis fréquentés par les rouliers, déserts depuis l'ouverture du chemin de fer de Paris à Orléans, de vastes auberges où l'on reçoit et où l'on loge avec leur compagnie les bergers qui amènent du bétail au marché de Sceaux, et quelques entrepôts de vins et d'eaux-de-vie. Bourg-la-Reine ressemble exactement au Petit-Montrouge, si ce n'est qu'il est plus triste encore, car il n'a pas l'avantage de toucher à l'une des barrières de Paris. Ses monuments se réduisent à un seul, l'*église*, qui n'a absolument rien de remarquable, car elle a été reconstruite il y a peu d'années. Le presbytère, par une bizarrerie dont les exemples ne sont pas rares en temps de révolution, a appartenu à Dupuis, l'auteur de l'*Origine de*

tous les cultes. Ce qui est plus curieux que l'église, c'est la maison où eut lieu l'entrevue de Louis XV et de l'infante d'Espagne, maison que l'on peut voir encore dans la grande rue. Elle fut bâtie, dit-on, pour la maîtresse d'Henri IV, et l'on a même respecté la décoration de la chambre royale. Est-ce là que la charmante Gabrielle reçut la lettre citée par deux historiens des environs de Paris? Le fait est au moins douteux; mais la lettre est si gracieuse qu'on nous saura peut-être gré de la citer à notre tour :

Mon cher cœur, j'ai esté éveyllé ce matyn par vostre lettre, qui me randra cette journée plus heureuse et me mettra an bonne humeur. Vous me desplesés toutefoys de me voulloyr retarder le contantement de vous voyr; mais je ne vous en croyré pas. Retardés vostre segnée pour mon arrisvée, et, si elle vous est necessayre, remetés à moy à vous ouvrir la veine. Je ne say quy vous a dyt que j'avoys fouété nostre filz, car cela n'a poynt esté. Je fynyré donc, ma chère âme, an vous donnant le bonjour et un myllyon de bésers, atandant à demayn que je vous embrasseré tout mon sou et de bon cœur. Que je sache demayn de vos nouvelles par les chemyns. HENRI.

C'est à Bourg-la-Reine que le chemin de fer se bifurque. L'embranchement de Sceaux, que nous allons suivre, se dirige en ligne droite, en inclinant à l'ouest, sur la station de Fontenay-aux-Roses, dans un charmant petit vallon remarquablement fertilisé par la petite culture, entre les coteaux de Bagneux et de Fontenay à droite, et celui de Sceaux à gauche. L'autre embranchement, celui que nous reviendrons prendre tout à l'heure, s'enfonce dans un tunnel presque au sortir de la station.

3e STATION. — FONTENAY-AUX-ROSES.

Distances. La station de Fontenay-aux-Roses est à : 1 kil. de celle de Bourg-la-Reine, 9 kil. de la gare de Paris. Fontenay-aux-Roses (l'église) est à 1 kil. de sa station, 1 kil. 900 mèt. de Sceaux, 9 kil. 500 mèt. de Paris, 1 kil. de Châtillon et de Bagneux, 2 kil. de Bourg-la-Reine, 2 kil. de Clamart, 2 kil. 1/4 du Plessis-Picquet, 3 kil. de Chatenay.

La station de Fontenay-aux-Roses dessert plutôt Sceaux que Fontenay, car elle en est plus rapprochée. Pour aller à

Sceaux on tourne à gauche; pour se rendre à Fontenay on prend à droite, au sortir de cette espèce de baraque si incommode et si insuffisante, que la compagnie persiste à qualifier de station.

N. B. Les promeneurs qui veulent aller à Fontenay-aux-Roses se servent rarement du chemin de fer. Ils préfèrent avec raison les omnibus (voir page 51, pour les indications nécessaires) qui vont de Paris à Fontenay-aux-Roses en passant par Châtillon.

Fontenay-aux-Roses (1100 hab.) appartient au département de la Seine, arrondissement de Sceaux. Son origine remonte au XIe siècle. Il se nommait jadis Fontenay-lez-Bagneux; il quitta ce nom d'assez bonne heure pour prendre celui de Fontenay-aux-Roses, qui n'est plus guère justifié aujourd'hui. On voit bien encore, devant la porte de plus d'une maison, des rosiers dont la tige droite s'élance d'un jet jusqu'au premier étage, épanouissant le long d'un mur gris ou jaune leurs fleurs parfumées; mais les champs de roses qui ont valu à Fontenay un nom si gracieux ont depuis longtemps disparu. Après avoir cultivé des roses pour en former les bouquets que les ducs et pairs étaient tenus d'offrir tous les ans au parlement en grande cérémonie et qu'ils se procuraient auprès du *rosier de la cour*, les habitants de Fontenay ne renoncèrent pas à ce genre de culture quand cet antique usage fut aboli; seulement leurs fleurs, devenues plus modestes, allèrent approvisionner les officines des pharmaciens et des parfumeurs. Aujourd'hui, c'est à peine s'il reste un ou deux champs de roses sur tout le territoire de Fontenay; la rose a été détrônée par la violette, et la violette elle-même a trouvé dans la fraise une rivale redoutable. Aussi est-il fort agréable de parcourir les rues de Fontenay par un beau soir de printemps ou d'été, après la récolte journalière; de chaque porte entr'ouverte s'échappent des parfums qui embaument l'air : ici la douce senteur

de la violette, là le pénétrant arome de la fraise : on se croirait dans le royaume des fleurs. Le jour, au lieu de paysannes portant prosaïquement sur le dos une charge de navets, vous ne rencontrez que jeunes filles, la tête surmontée d'une corbeille de fraises et un panier de fraises suspendu à chaque bras. Une promenade autour de Fontenay est une tentation perpétuelle ; mais malheur à l'imprudent qui se baisserait pour orner sa boutonnière d'une pauvre fleur ou rafraîchir sa bouche altérée avec un de ces appétissants ananas. L'habitant de Fontenay cultive les fleurs et les fruits, mais ce n'est pas affaire de luxe ou d'hospitalité, et sur le chapitre de ses droits il est on ne peut plus intraitable.

En 1675, Colbert, qui possédait déjà la terre de Sceaux, acheta la seigneurie de Fontenay; un peu plus tard, comme Sceaux et Châtillon, elle passa au duc du Maine. Si Fontenay n'a pas vu naître Chaulieu (on l'a dit souvent par erreur[1]), il a du moins possédé le jovial Scarron, dont la maison, située tout à l'extrémité du village, sur la route de Sceaux, appartient aujourd'hui à M. Ledru-Rollin. J. Delort visita cette maison en 1821. « On me conduisit d'abord, dit-il, dans la chambre à coucher du poëte original. La première chose qui me frappe, c'est son portrait gravé en médaille, sur laquelle on lit :

J'ai vaincu la douleur par les ris et les jeux.

A côté, je reconnais la figure de Mignard peinte par lui-même et dont il fit présent à Mme de Maintenon, veuve alors de Scarron.... De la chambre à coucher, je passe dans un corridor où je trouve deux cartes géographiques faites par Scarron, et dont on aurait peine à s'imaginer l'originalité et le temps qu'il a fallu pour les dresser[2]. »

1. Chaulieu est né, non pas à Fontenay-aux-Roses, mais au château de Fontenay, dans le Vexin normand.
2. *Mes voyages aux environs de Paris.*

La délicieuse situation de Fontenay, sur le sommet et sur le penchant d'un coteau entouré de riants paysages, en a fait depuis longtemps le rendez-vous des promeneurs qui craignent d'entreprendre des excursions lointaines ; les maisons de campagne y sont nombreuses, la plupart fort jolies, deux ou trois avec des jardins et des parcs magnifiques.

L'institution Sainte-Barbe possède depuis quelques années à Fontenay-aux-Roses une fort belle succursale, où plus de 300 enfants de six à onze ans reçoivent les premiers éléments de l'instruction.

La *fête patronale* de Fontenay-aux-Roses se célèbre le premier dimanche qui suit le 16 juillet.

Les environs de Fontenay-aux-Roses sont sillonnés de chemins ou de sentiers entre lesquels les promeneurs n'ont que l'embarras du choix. Nous les indiquerons plus loin. Montons d'abord à Sceaux.

De la station de Fontenay à l'embarcadère de Sceaux, la distance n'est, en ligne directe, que de 750 mètres environ. La différence de niveau est de 22 mètres. La station de Fontenay-aux-Roses se trouve, en effet, à $74^{m},8$ au-dessus du niveau de la mer, et la gare de Sceaux à $96^{m},1$; la gare de Paris n'est qu'à $64^{m},4$. Pour gravir cette côte rapide en ligne droite, il eût fallu établir un plan incliné d'environ 3 centimètres par mètre. Les constructeurs ne l'ont pas voulu. La loi de concession leur imposait, d'ailleurs, l'obligation de faire cette ascension au moyen de lacets et de courbes à faibles rayons. On s'élève donc, en décrivant des zigzags, de la station de Fontenay-aux-Roses à la gare de Sceaux, où la voie forme une raquette comme à la gare de Paris. Avant de s'arrêter devant la marquise sous laquelle les voyageurs attendent le signal du départ, on remarque, sur la droite, les derniers débris de l'ancien parc de Sceaux.

SCEAUX [1].

Distances. Sceaux est à : 2 kil. de la station de Fontenay, 11 kil. de la gare de Paris, 10 kil. 800 mèt. de Paris, 1 kil. 900 mèt. de Fontenay, 1 kil. 700 mèt. de Bourg-la-Reine, 3 kil. 1/2 du Plessis-Picquet et d'Aulnay, 2 kil. 800 mèt. de Bagneux, 2 kil. de Chatenay par la route, 1 kil. 1/2 de Chatenay par les chemins de traverse, 4 kil. 300 mèt. d'Antony, 4 kil. de Verrières, de 7 à 8 kil. de Verrières et d'Igny par le bois de Verrières.

Sceaux, actuellement le chef-lieu de l'arrondissement et du canton de ce nom (département de la Seine), est fort agréablement situé sur une colline, dont le point culminant atteint 102 mètres au-dessus du niveau de la mer, entre

1. *Omnibus.* Pour aller de Paris à Sceaux, on peut prendre les gondoles de Sceaux et les Sirènes. Les *gondoles de Sceaux* partent à Paris du passage Dauphine. 12 départs par jour. On paye :

De Paris à	Semaine.	Dimanches et fêtes.
	cent.	cent.
Montrouge	50	60
La Croix d'Arcueil	50	60
Bourg-la-Reine	50	60
Antony	50	70
Sceaux	50	70

Les *Sirènes* desservaient Amblainvilliers en passant par Sceaux. Leur bureau était à Paris, rue Christine, 12, et rue Dauphine, 33. Ce service interrompu sera peut-être repris. On payait :

De Paris à	Semaine.	Dimanches et fêtes.
	fr. c.	fr. c.
Bourg-la-Reine	50	60
Sceaux	50	60
Chatenay	75	1 »
Aulnay	75	1 »
Verrières	1 »	1 »
Amblainvilliers	1 »	1 »

Restaurateurs. En sortant de la gare, on trouvera, dans la grande rue de Sceaux, qui s'ouvre à droite, au delà de la mairie et de l'entrée du parc, plusieurs pâtissiers et restaurateurs.

Bourg-la-Reine à l'est, Fontenay-aux-Roses au nord, Chatenay au sud, Aulnay et le Plessis-Picquet à l'ouest. Sa population se monte à 2000 habitants environ. Sa position est si agréable et si salubre, ses environs offrent de tous côtés de si délicieuses promenades, qu'un nombre considérable de Parisiens et d'étrangers viennent s'établir, pendant la belle saison, dans les jolies villas qui l'entourent.

L'origine de la petite ville de Sceaux ne paraît pas remonter au delà du XIIe siècle. Les premiers titres qui en font mention la nomment *Cellæ* (les Petites-Maisons). Sceaux n'était alors qu'un modeste hameau dépendant du village de Chatenay; seulement, avec le temps, le hameau est devenu une ville, tandis que le village est resté village comme devant. En 1214, un chevalier qui revenait de Palestine, Adam de Cellis [1], y apporta les reliques de saint Mammès, martyr de Cappadoce, qui donna son nom à l'église. Saint Mammès opérait des miracles; il guérissait les maladies d'entrailles : aussi vint-on à Sceaux en pèlerinage, et, plus il régnait de dyssenteries et de coliques, plus le hameau voyait grandir sa petite fortune. En 1597, Louis Potier de Gesvres, qui venait d'acheter la terre de Sceaux, y bâtissait le premier château; Antoine Potier, secrétaire d'État, le faisait ériger en châtellenie (1612), et, après sa mort au siége de Montauban, en 1621, le laissait à son frère, René Potier, duc de Tresmes et pair de France. Trois ans plus tard, la châtellenie se transformait en baronnie, et, grâce à la haute position de son seigneur, Sceaux accaparait les foires et les marchés qui jusque-là s'étaient tenus à Bourg-la-Reine.

Cependant Sceaux serait probablement resté un humble village si sa bonne fortune n'eût voulu que Colbert en devînt acquéreur (1670). Le petit château dont s'étaient contentés les Potier ne pouvait évidemment suffire au puissant

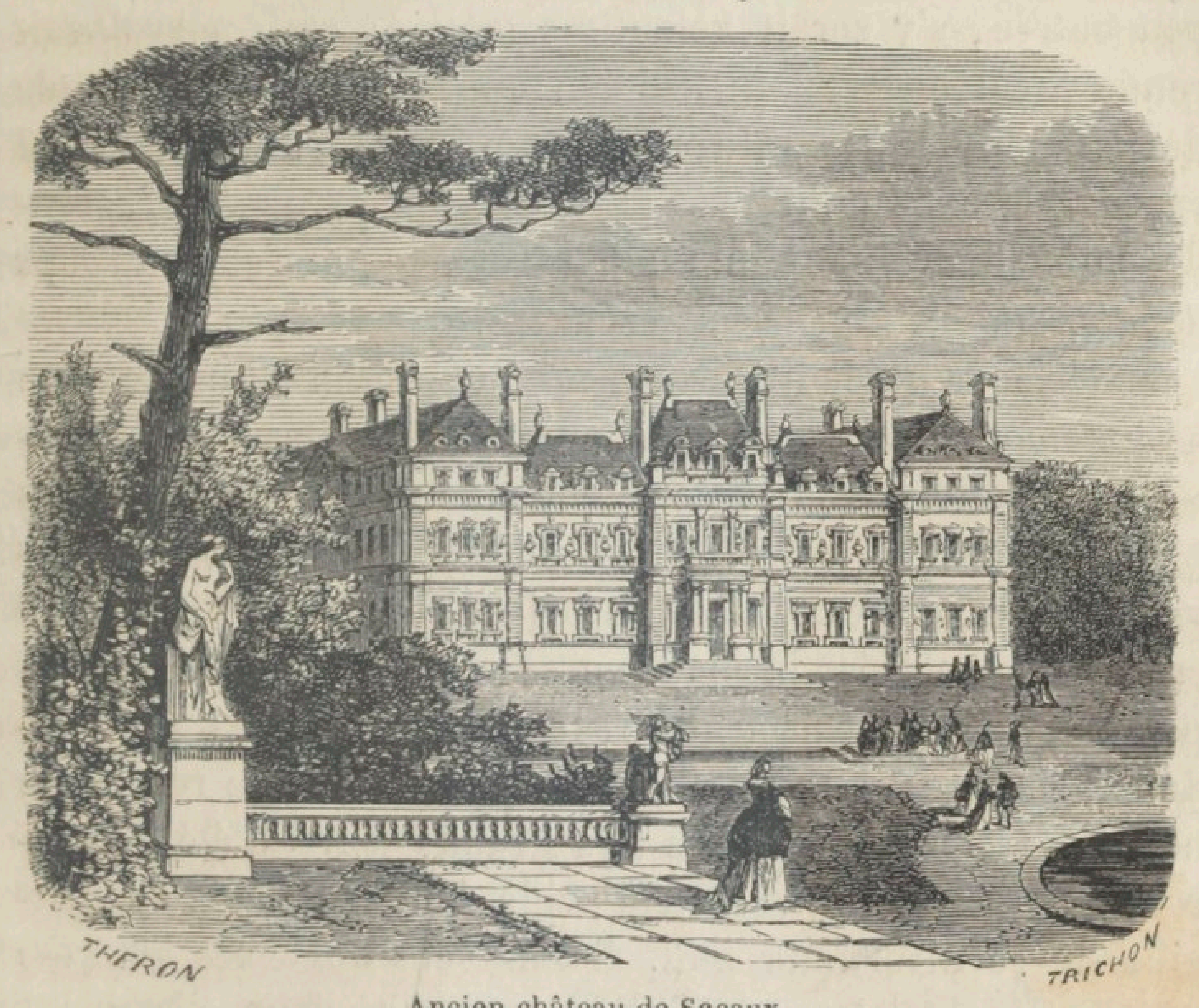
1. Quelques écrivains prétendent que ce fut lui qui donna son nom au hameau de Sceaux.

ministre de Louis XIV; aussi commença-t-il par le raser; puis, quand il eut acheté de tous côtés des maisons et des terres pour s'agrandir, il confia à Perrault la construction de sa nouvelle demeure, à Le Nôtre la création d'un immense parc de plus de six cents arpents. Le peintre Lebrun fut chargé de la décoration du château, les sculpteurs Puget et Girardon ornèrent les bosquets des chefs-d'œuvre de leur ciseau; enfin, des aqueducs amenèrent dans le parc les eaux d'Aulnay, des Vaux-Robert, de l'étang du Plessis-Picquet, et l'on multiplia les bassins, les jets d'eau, les cascades. Colbert, qui était fier des merveilles de son domaine, et qui venait y passer tous les moments dérobés à la cour, y donna des fêtes magnifiques. Deux fois il y reçut la visite de Louis XIV. Il aimait à s'y entourer de gens de lettres, de savants et d'artistes, et souffrait malaisément qu'on le dérangeât, quand il était dans leur société. On raconte qu'un jour il s'entretenait avec Racine et Boileau, lorsqu'on vint lui annoncer l'arrivée d'un prélat qui désirait visiter le château et le maître du château. « Qu'on lui fasse tout voir, s'écria Colbert, tout... hormis moi. » Bien que peu instruit lui-même, Colbert fut toute sa vie le protecteur des lettres et des beaux-arts.

Le marquis de Seignelay, fils de Colbert et ministre de la marine, n'hérita pas du goût de son père pour le château de Sceaux. Il y venait rarement; mais cependant il consacra encore des sommes importantes à l'embellissement de ce domaine. En 1685, il y fut honoré, comme son père, d'une visite du roi, qui daignait dîner chez son ministre. Seignelay « avait fait dresser un joli pavillon en tenture, orné de glaces et d'arbustes en fleur, en face d'une pièce d'eau, dans l'endroit le plus charmant du parc. Derrière étaient placés des musiciens qui jouaient de temps en temps de jolis morceaux de musique. Puis il avait fait faire des gondoles à roulettes, en forme de petits chars, dans lesquelles on pro-

menait les dames de la cour dans le parc : un homme de chaque côté les poussait. » (Sinet, *Précis de l'histoire de Sceaux.*)

Sauf quelques fêtes assez rares, le domaine de Sceaux, malgré ses splendeurs, ressemblait donc quelque peu à une solitude; il n'en allait faire que plus de bruit et jeter plus d'éclat. En 1700, le fils légitimé de Mme de Montespan, l'élève bien-aimé de Françoise d'Aubigné, le duc du Maine



Ancien château de Sceaux.

enfin, en fit l'acquisition. La duchesse sa femme, petite-fille du grand Condé, passionnée pour le plaisir et pour les fêtes, y eut bientôt réuni une véritable cour, cour galante et lettrée tout à la fois. Tandis que le duc, retiré dans une petite tourelle, s'occupait de géométrie et d'astronomie, dessinait de nouveaux bosquets, traçait le plan de nouveaux pavillons, la duchesse présidait, dans un appartement qu'elle appelait sa *Chartreuse*, de joyeuses réunions d'où son

mari était exclu. « C'était, dit Saint-Simon, une femme dont l'esprit, et elle en avait infiniment, avait achevé de se gâter et de se corrompre par la lecture des romans et des pièces de théâtre, dans les passions desquelles elle s'abandonnait tellement, qu'elle a passé des années à les apprendre par cœur et à les jouer publiquement elle-même. » Ce fut en effet la duchesse du Maine qui fit construire la salle de spectacle du château de Sceaux : le duc, qui était d'une dévotion un peu outrée, s'y serait volontiers opposé; mais elle l'avait rendu (c'est encore Saint-Simon qui parle) « petit et souple devant elle en le traitant comme un nègre, le ruinant de fond en comble sans qu'il osât proférer une parole... L'ascendant qu'elle avait sur lui était incroyable, et c'était *à coups de bâton* qu'elle le poussait en avant. »

Malésieu, à qui la duchesse avait fait présent d'une maison à Chatenay, était le grand ordonnateur des fêtes ; l'abbé Genest, homme d'esprit, se montrait un des courtisans les plus assidus; Vertot, ce grand faiseur de siéges, poursuivait patiemment celui de Mlle Delaunay : mais, s'il faut en croire les assiégés, la place ne se rendit point. A Sceaux, pendant toute la saison d'été, les divertissements se succédaient sans relâche ; c'était à qui inventerait une récréation nouvelle; bientôt les jours (ces grands jours d'été!) parurent trop courts à cette société avide de plaisirs, et l'on imagina de se divertir la nuit. Sceaux eut donc ses *grandes nuits* avec ballets, spectacles, concerts, feux d'artifice, joutes sur l'eau, simulacres de siéges, etc. « Leur commencement, comme de toutes choses, fut très-simple, dit Mlle Delaunay. Mme la duchesse du Maine, qui aimait à veiller, passait souvent toute la nuit à faire différentes parties de jeu. L'abbé de Vaubrun, un de ses courtisans les plus empressés à lui plaire, imagina qu'il fallait, pendant une des nuits destinées à la veillée, faire paraître quelqu'un sous la forme de la Nuit enveloppée de ses crêpes, qui ferait un re-

mercîment à la princesse de la préférence qu'elle lui accordait sur le Jour ; que la déesse aurait un suivant qui chanterait un bel air sur le même sujet.... L'idée en fut applaudie, et de là vinrent les fêtes magnifiques données la nuit par différentes personnes à Mme la duchesse du Maine.... La dernière de ces fêtes fut toute de moi, et donnée sous mon nom, quoique je n'en fisse pas les frais. C'était le Bon-Goût réfugié à Sceaux, et présidant aux diverses occupations de la princesse. D'abord il amenait les Grâces qui, en dansant, préparaient une toilette. D'autres chantaient des airs dont les paroles convenaient au sujet. Cela faisait le premier intermède. Le second, c'étaient les Jeux personnifiés qui apportaient des tables à jouer et disposaient tout ce qu'il fallait pour le jeu ; le tout mêlé de danses et de chants par les meilleurs acteurs de l'Opéra. Enfin le dernier intermède, après les reprises achevées, étaient les Ris, qui venaient dresser un théâtre sur lequel était représentée une comédie en un acte : c'était la découverte que Mme la duchesse du Maine prétendait faire du carré magique, auquel elle s'appliquait depuis quelque temps avec une ardeur incroyable. La pièce était jouée par elle, chacun représentait son propre personnage. »

Ce fut aussi à Sceaux, quelques années après en avoir fait l'acquisition, que la duchesse du Maine fonda le grand ordre de *la Mouche à miel*, dont la devise était : *Picola si, ma fa pur gravi le ferite*[1]. « La duchesse en était la reine. Elle portait une robe de satin vert brodée d'abeilles d'argent, un manteau de drap d'or et un diadème formé de mouches en émeraude. M. de Malésieu en était le grand maître ; il était entièrement déguisé en abeille. Le héraut était vêtu d'une robe de satin incarnat semée d'abeilles d'argent, et coiffé d'un bonnet en forme de ruche. Les cheva-

1. Elle est petite, mais les blessures qu'elle fait sont grandes

liers, au nombre de trente-neuf, avaient des cottes de drap d'or semées d'abeilles d'argent et étaient décorés d'une médaille emblématique attachée avec un ruban citron. A la réception des chevaliers, on avait placé une énorme ruche au milieu d'un tapis vert semé d'abeilles d'argent. Dès que tout le monde fut placé, on enleva le haut de cette ruche, qui prit la forme d'un baldaquin. Alors apparut M. de Malésieu, comme placé sur un trône et déguisé en une monstrueuse mouche à miel, allongeant un dard de trois pieds de long. Tout étant ainsi disposé, le héraut lut les statuts de l'ordre, dont les principales conditions étaient d'être soumis aveuglément aux volontés de la reine, de respecter les mouches à miel, et même de se laisser piquer galamment par elles. Chaque récipiendaire devait jurer, par le mont Hymette, de les observer religieusement, sous peine d'être banni de l'ordre. Tout se termina par une ronde générale autour du grand maître, qui menaçait de son dard les chevaliers qui pourraient devenir félons. Quand un chevalier manquait, on choisissait parmi les aspirants, qui étaient toujours en grand nombre, et la nomination se faisait à la majorité des voix. » (Sinet.) Ajoutons que l'ordre de la Mouche à miel ne comptait pas seulement des chevaliers, mais aussi des chevalières.

Parmi ces divertissements, des scènes plus sérieuses trouvaient aussi leur place. C'est à Sceaux, il ne faut pas l'oublier, que Louis XIV prit congé de son petit-fils partant pour monter sur le trône d'Espagne : il avait voulu l'accompagner jusque-là.

Le grand roi mort, les fêtes n'en allèrent pas moins leur train à la cour de Sceaux; seulement les intrigues politiques, les conspirations contre le Régent, remplissaient les intermèdes. On sait quel en fut le résultat : une belle nuit (ce fut aussi une *grande nuit* que celle-là, mais d'un autre genre), on enleva la duchesse à Paris, le duc à Sceaux, et on les con-

duisit, l'une à la citadelle de Dijon, l'autre à celle de Dourlans. Pendant une année que dura cette captivité, le duc eut le temps de réfléchir sur les inconvénients d'une ambition qu'il ne partageait pas; aussi fallut-il de longues et vives instances pour le ramener à Sceaux auprès de sa femme. Après la mort de son mari (1736), la duchesse renonça définitivement à la politique, et se livra plus que jamais, afin de charmer son veuvage, à sa double passion pour les belles-lettres et pour les plaisirs. Jamais sa cour n'avait été plus brillante: Voltaire, Fontenelle, Lamotte, Chaulieu, en étaient les principaux ornements.

Voltaire, à qui l'on avait proposé d'acheter une charge d'écuyer chez la duchesse du Maine, et qui sut sagement résister à la tentation, avait à Sceaux un appartement occupé avant lui par Saint-Aulaire[1], que la duchesse appelait son Apollon et son berger. C'est là que Voltaire composa trois de ses tragédies, *Sémiramis*, *Oreste* et *Rome sauvée*. La tragédie d'*Oreste* est dédiée à la duchesse du Maine, qui paraît avoir eu un goût très-vif pour la simplicité du théâtre ancien, car elle avait fait traduire par Malésieu l'*Iphigénie en Tauride* d'Euripide, et avait voulu jouer elle-même le personnage d'Iphigénie. Quant à *Rome sauvée*, c'est aussi, à ce qu'on croit, une inspiration de la duchesse, qui voulait venger Cicéron du *Catilina* de Crébillon. En 1747, Voltaire faisait encore représenter sur le théâtre de Sceaux une comédie imitée de l'anglais, *la Prude*, dont il récitait lui-même le prologue, et le ton passablement libre de cette pièce montre assez qu'à la cour de Sceaux on pouvait tout dire et tout entendre. Enfin, c'est pour la fête de *la baronne*

1. Saint-Aulaire est connu surtout par ce charmant impromptu, en réponse à la duchesse du Maine qui lui demandait un secret :

La divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,
Si j'étais Apollon, ne serait point ma muse ;
Elle serait Thétis, et le jour finirait.

de Sceaux que Voltaire donnait au château d'Anet *l'Échange* ou *Quand est-ce qu'on me marie?* Ces souvenirs littéraires, qu'aucun historien de Sceaux n'a recueillis, à notre connaissance, ne sont pas indignes d'être rappelés.

La période brillante du château de Sceaux finit avec la duchesse du Maine, qui mourut en 1753. Son fils aîné, le prince de Dombes, le posséda deux années, puis se fit tuer dans un duel par le maréchal de Coigny et le laissa à son second frère, le comte d'Eu, qui, tout en ajoutant de nouveaux embellissements à cette demeure déjà si somptueuse, y vécut vingt ans dans une sorte de retraite. Le duc de Penthièvre, cousin du comte d'Eu et beau-père de l'infortunée princesse de Lamballe, hérita du domaine en 1775 et le conserva jusqu'à la Révolution. Il le donna alors à la duchesse d'Orléans, sa fille, qui n'en jouit pas longtemps, la Convention ayant mis sous le séquestre les biens des princes du sang. Le duc de Penthièvre venait peu à Sceaux ; il y réunissait cependant quelquefois des gens de lettres. Florian, d'abord page, puis gentilhomme du duc, aimait le séjour de Sceaux, où il composa une partie de ses *Pastorales*. Les habitants le nommèrent, en 1790, commandant de la garde nationale ; il y mourut en 1794.

Sceaux embrassa avec ardeur la cause de la Révolution ; ses fêtes patriotiques en l'honneur de l'Agriculture, de la Vieillesse, de la Liberté, y attirèrent une foule immense de tous les environs et de Paris même, et redonnèrent un peu de vie au parc et au château, qui en étaient le théâtre. Cependant, en 1798, le domaine, qu'on avait destiné d'abord à devenir une école d'agriculture, fut mis en vente ; l'acquéreur fit abattre les arbres du parc, démolir le château et les cascades, et se trouva en possession d'une ferme magnifique[1]. On peut juger de son étendue, car elle est entourée de

1. L'acquéreur se nommait Lecomte. Sa fille a épousé M. le marquis, depuis

murs. Heureusement, avant la vente, une commission de savants et d'artistes avait fait transporter au Luxembourg et aux Petits-Augustins l'*Hercule gaulois* de Puget, la statue de *Diane*, le groupe des *Lutteurs*, le *Silène*, l'*Antinoüs;* mais la chapelle, peinte à fresque par Lebrun, fut détruite. L'année suivante (1799), on allait abattre la partie du parc connue sous le nom de *Ménagerie;* déjà le pavillon était rasé, lorsqu'une société de propriétaires fit l'acquisition de ce petit domaine, qu'on appelle aujourd'hui le Parc. C'est là tout ce qui reste de la somptueuse demeure bâtie par Colbert et embellie à grands frais par la duchesse du Maine; mais aussi c'est là qu'ont lieu depuis près de soixante ans ces bals célèbres qui, sous la Restauration et le gouvernement de Juillet, ont donné tant de vogue à la petite ville de Sceaux.

A vrai dire, l'origine du bal de Sceaux remonte à la Révolution française; on dansait alors dans la grande allée du parc et dans un rond-point près du petit château. Bientôt on adopta un massif de marronniers qui se trouvait au beau milieu de la ménagerie, et on y dressa une tente en toile, peu de temps après convertie en une magnifique rotonde ovale, dont les arbres du parc ont fourni les matériaux. C'est là qu'ont dansé nos pères, les muscadins et les incroyables du Directoire; c'est là que notre génération a dansé il y a quelque dix ou quinze ans; c'est là enfin, il faut l'espérer, si les bonnes traditions ne se perdent pas, que danseront nos enfants et nos petits-enfants. Où pourrait-on, d'ailleurs, trouver pour la danse en plein air une salle plus magnifique? Sans doute les illuminations de Mabille, du Château-Rouge et du Château des Fleurs sont plus splendides, leurs orchestres mieux nourris, leurs feux d'artifice plus brillants; mais on y est à l'étroit, on y étouffe : ces grandes cohues ressemblent à un bal champêtre comme les quatre

duc, de Trévise, qui, en 1834, a fait fermer l'ancien parc jusqu'alors ouvert au public.

caisses de rosiers ou de lauriers entassées par le propriétaire bourgeois sur le plomb de sa terrasse donnent l'idée d'un jardin en pleine terre à Bagneux ou à Fontenay. Sous la Restauration, un bal à Sceaux était une affaire de luxe et de mode, car les communications entre Paris et la petite ville n'étaient pas aussi faciles qu'aujourd'hui. On y voyait donc beaucoup de grandes dames et de riches toilettes. Depuis l'établissement du chemin de fer, appelé à juste titre un chemin de promenade, Sceaux s'est un peu humanisé; le commis et la grisette avaient même fini par y dominer, il y a quelques années, et le beau monde s'en était éloigné. Aujourd'hui l'on n'y rencontre pas encore beaucoup de marquises et de duchesses, mais on peut dire que toutes les classes, depuis la grande dame jusqu'à la simple paysanne, s'y trouvent représentées. C'est donc un coup d'œil curieux qu'un bal à Sceaux pendant une belle soirée d'été; sous ces marronniers séculaires se croisent les costumes les plus bariolés, les toilettes les plus disparates; l'humble bouquetière de Fontenay y coudoie l'élégante de la Chaussée-d'Antin; l'honnête fils du cultivateur y fait vis-à-vis à la fine fleur de nos magasins : c'est là l'égalité, au moins devant la danse, et là-bas, dans ces profondeurs discrètes qu'éclaire à peine un quinquet fumeux, on pourrait surprendre plus d'un doux entretien. A onze heures, les danses cessent, le feu d'artifice éclate, la cloche du chemin de fer annonce le dernier départ; hâtons-nous et tâchons de trouver place : car, bien qu'on entende dire de tous côtés que le bal de Sceaux n'est plus de mode, jamais il n'a été plus fréquenté.

Vu de jour, le parc de Sceaux ne manque pas de charme : depuis la terrasse, la vue s'étend au delà des coteaux de l'Hay; on domine le vallon de Fontenay et celui de Bourg-la-Reine. De magnifiques allées couvertes invitent le promeneur; une fraîche pelouse et quelques plates-bandes assez bien entretenues les séparent; mais il n'y faut chercher au-

cun des chefs-d'œuvre dont Puget et Girardon avaient semé les bosquets de Colbert. Tout au plus remarquera-t-on, au milieu d'un rond de gazon, un piédestal fort simple, surmonté d'une urne tout aussi simple. C'est un tombeau dont l'inscription a disparu; un tombeau dans ce lieu de plaisirs et de fête! Oui, mais rassurons-nous : sous ce monument funéraire repose un chat, le chat favori de la duchesse du Maine. L'épitaphe disait :

CI-GÎT
MAR-LA-MAIN,
LE ROI DES ANIMAUX.

Laissons-le dormir en paix.

Un peu plus loin que la grille du parc, et vis-à-vis de l'entrée du chemin de fer, se trouve l'*église*. La chapelle de Saint-Mammès, quoique agrandie sous Louis XI, était devenue trop petite pour une population toujours croissante. On la rebâtit au XVII[e] siècle, et on voit encore sur les médaillons de la voûte du chœur le chiffre de Colbert, qui acheva l'œuvre commencée par le duc de Tresmes. Peu remarquable à l'extérieur, malgré le petit clocher dont la république de 1848 l'a embellie, l'église de Sceaux renferme un admirable chef-d'œuvre, un groupe en marbre de Tuby, représentant le *Baptême de Jésus-Christ*, et qui se trouvait autrefois dans la chapelle du duc du Maine[1]. La nef principale et les chapelles sont décorées de tableaux assez nombreux, mais dont aucun n'a une grande valeur. Il n'en est pas de même d'un petit médaillon en marbre blanc, placé devant l'autel de la Vierge, et qui représente la *sainte Vierge couronnée par l'enfant Jésus*.

De l'église au cimetière, la transition est naturelle, quoiqu'ils ne soient pas voisins l'un de l'autre : le cimetière des

1. On a souvent attribué par erreur ce groupe en marbre au Puget. M. Sinet a constaté qu'il était de Tuby.

Acacias se trouve sur la route de Sceaux au Plessis. Si nous vous y conduisons, ce n'est pas qu'il y ait quoi que ce soit à admirer; mais sur une simple pierre on lit l'inscription que voici :

ICI
REPOSE LE CORPS
DE FLORIAN
HOMME DE LETTRES.

Un peu plus loin, sous un cyprès, est le tombeau de Cailhava, l'auteur du *Tuteur dupé*.

Donnons un coup d'œil à la *Maison des Pauvres*, rue Picpus, ancienne infirmerie du château, à la maison qu'on appelle encore le *Petit-Château*, et nous aurons à peu près tout vu; car Sceaux, cette jolie petite ville propre et coquette, n'est pas riche en monuments. Elle n'en avait qu'un, le château : la Révolution l'a jeté à terre. La *mairie* est insignifiante; l'hôtel de la sous-préfecture ne présente rien de remarquable, du moins à l'extérienr.

Les amateurs de beaux bœufs et de gras moutons peuvent venir à Sceaux le lundi, jour du marché aux bestiaux : ils auront de quoi se contenter. Ce marché est toujours celui qui fut enlevé à Bourg-la-Reine par le crédit du duc de Tresmes, et, à proprement parler, il se tient à Bourg-la-Reine, sur la route de Paris, à l'extrémité d'une magnifique avenue de peupliers qui conduisait jadis à la grille du château de Sceaux. On pourra se faire une idée du mouvement, de l'animation et de l'importance de ce marché, quand on saura qu'il s'y vendait tous les lundis, en 1855, de 11 à 1200 bœufs et vaches, de 5 à 600 veaux et de 9 à 10 000 moutons. Ces chiffres ont certainement augmenté. Il est, du reste, sérieusement question de transférer ce marché à Paris.

L'*industrie* manufacturière est presque nulle à Sceaux. La véritable industrie de Sceaux, comme de toute la banlieue sud de Paris, c'est la petite culture, la culture maraîchère.

DE SCEAUX AU PLESSIS-PICQUET, A ROBINSON ET A AULNAY.

A. AU PLESSIS-PICQUET.

3 kil. 400 mèt.

Pour aller de Sceaux au Plessis-Picquet, à Robinson et à Aulnay, il faut, au sortir de la gare du chemin de fer, tourner à droite et remonter la grande rue de Sceaux. A 20 minutes environ, on croise la route de Fontenay (à droite) et celle de Chatenay (à gauche). Cinq minutes plus loin, la jolie route, ombragée de noyers, que l'on a suivie se bifurque. Le bras de droite mène en quinze minutes au Plessis-Picquet; celui de gauche conduit à Aulnay (voir ci-dessous).

Avant de monter au Plessis-Picquet, dont le point culminant est à 150 mètres, on laisse à droite un petit étang situé à 104 mètres, au pied de la belle propriété de M. Vanlerberghe. Cet étang, auquel vient aboutir aussi la route de Fontenay-aux-Roses (voir page 56), plaît moins par la limpidité de ses eaux que par le paysage qui lui sert de cadre. Les roseaux l'ont envahi à moitié. Il est alimenté par les eaux pluviales, au moyen de rigoles qui s'étendent jusqu'auprès du parc de Meudon. Il servait autrefois de réservoir pour les cascades qui jouaient à Sceaux, pendant la belle saison, le premier dimanche de chaque mois.

De l'autre côté de l'étang, on aperçoit le village, coquettement étagé sur le flanc d'un coteau et dominé par le clocher roman de sa petite église récemment restaurée. Le **Plessis** ou le **Plessis-Picquet** n'est, à proprement parler, qu'un hameau, car il compte à peine 200 habitants; dans l'origine, c'était une ferme dépendant du domaine de Sceaux, ferme assez ancienne toutefois, puisque nous en trouvons le nom dans les *Olim* du parlement, à la date de 1260. Les maisons de campagne y sont peu nombreuses, mais princières; l'une d'entre elles a été la propriété de Colbert :

Mlle Mars l'a, dit-on, habitée avec un colonel de ses amis; elle appartient aujourd'hui à M. Hachette; celle qui lui fait face, de l'autre côté de la route, a pour propriétaire M. Bréton. En 1815, les habitants du Plessis furent tout ébahis de voir arriver chez eux l'empereur Alexandre : il venait rendre visite à son ancien précepteur, le colonel Laharpe, qui habitait alors la belle maison occupée aujourd'hui par M. Bréton.

Le Plessis-Picquet n'est qu'à 1200 mètres de la route de Paris à Chevreuse, d'où l'on peut gagner les bois de Meudon en 15 ou 20 minutes. On compte 2 kilomètres du Plessis à Clamart, et 4 kilomètres du Plessis à Meudon.

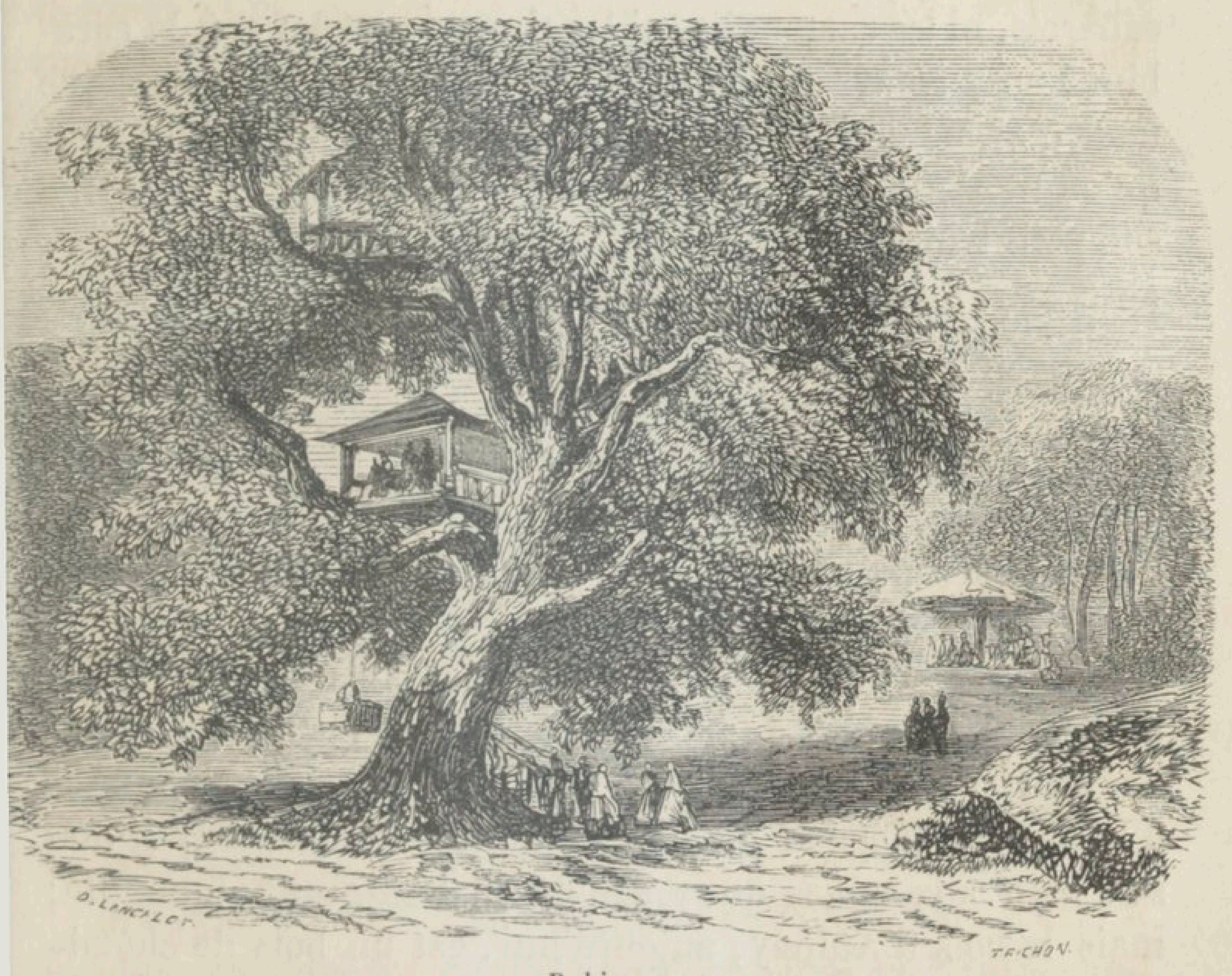
B. A ROBINSON ET A AULNAY.

Pendant l'été, on trouve quelquefois des omnibus et des tapissières pour aller de la station de Sceaux à Robinson. Le prix d'une place est de 25 ou 30 c. A pied, 30 minutes suffisent.

Robinson n'est qu'à huit ou dix minutes du carrefour où l'on prend à droite pour aller au Plessis-Picquet (voir ci-dessus). 200 ou 300 mètres au delà de ce carrefour, on laisse à droite un chemin qui conduit également au Plessis-Picquet, et on tourne à gauche. De hideux cabarets ont déjà signalé le voisinage de Robinson, petit groupe de maisons et de baraques en planches qu'on est convenu d'appeler de ce nom. A droite est une carrière de sable demi-rouge, qui trace un large sillon sur le flanc d'une colline, du sommet à la base, et qui s'aperçoit de fort loin; elle est dominée par une sorte de petite tourelle formant l'angle du vaste parc de M. Hachette, d'où l'on découvre un admirable panorama.

Robinson était encore, il y a une dizaine d'années, une promenade pleine de charme et de silence; des châtaigniers, les plus beaux qu'il y eût aux environs de Paris, bordaient une allée de sable fin assez large pour que deux voitures y pussent passer de front; une pente douce menait de la plaine

à un plateau, d'où l'œil plongeait dans le ravin de la vallée aux Loups pour se porter ensuite avec ravissement sur un horizon immense. Le promeneur pouvait rester assis pendant des heures entières sous ces hauts châtaigniers, contemporains de saint Louis peut-être, sans que rien vînt troubler sa rêverie. Aujourd'hui, plus de mystère, plus de silence, le charme a disparu; Robinson est un des coins les plus



Robinson.

bruyants, les plus tapageurs, que l'on puisse trouver à cent lieues à la ronde. Comment s'est opérée cette métamorphose? Vers la fin de 1848, le propriétaire de ces beaux châtaigniers eut l'idée peu poétique de les faire abattre; c'était son droit, nul n'y pouvait trouver à redire. Un industriel imagina d'acheter un des plus gros arbres et d'établir sur les deux maîtresses branches un plancher auquel on arrivait par un escalier tournant autour de l'énorme tronc. L'inven-

tion fit merveille, mais bientôt la concurrence s'en mêla, et une douzaine de cafés vinrent se jucher sur les branches des châtaigniers. Vous avez des châtaigniers à un et à deux étages; que dis-je? on vous offre même, *dans l'intérieur de l'arbre*, dit une enseigne, un salon de 30 couverts et des cabinets particuliers! Rien ne manque à Robinson, ni les chalets grotesques, ni les cafés chantants, ni les restaurants, ni les cabarets, ni les carrousels, ni les tirs au pistolet et à la carabine; on y trouve même un cabinet d'histoire naturelle, que nous n'avons pas eu la curiosité de visiter. Quant à Robinson, qu'on ne s'attendait guère à voir paraître en cette affaire, il a son petit temple vers le haut de la promenade, sur la gauche; au-dessus de la porte on lit ce quatrain sentimental :

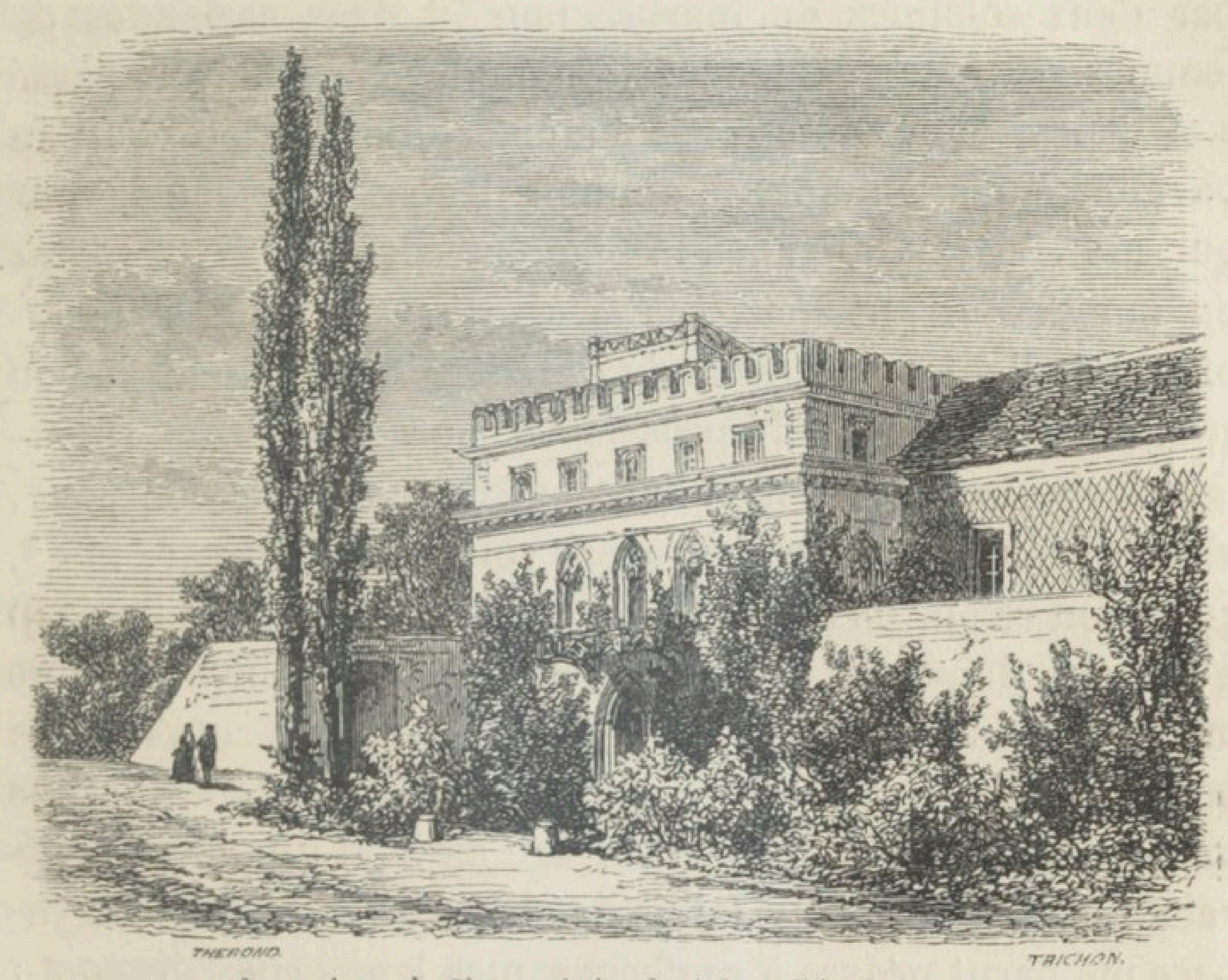
Robinson, nom cher à l'enfance,
Que vieux l'on se rappelle encor!
Dont le souvenir, doux trésor,
Nous reporte aux jours d'innocence!

Hélas! nous aimerions mieux être reportés à ces jours où l'on pouvait venir rêver à l'ombre des vieux châtaigniers.

Mais redescendons la montagne de sable et engageons-nous dans la vallée aux Loups, à l'entrée de laquelle est le hameau d'**Aulnay**. Aulnay, qui compte une soixantaine d'habitants, dépend de la commune de Chatenay; il doit son nom aux aunes qui y étaient en très-grande quantité; mais le bois d'Aulnay, aujourd'hui, est un bois de châtaigniers. S'il faut en croire la tradition, ce hameau formait autrefois un village assez considérable, détruit dans les guerres dont les environs de Paris ont été le théâtre à diverses époques. En 1284, l'abbaye de Sainte-Geneviève y exerçait un droit de justice, et il est fait mention d'Aulnay sous Philippe le Bel, dans le nécrologe de l'église de Paris.

La première maison que l'on rencontre sur sa gauche, en descendant la vallée aux Loups, est celle d'Henri de Latouche; elle est facile à reconnaître au colombier revêtu de lierre

qui la surmonte. Le poëte misanthrope vécut de longues années dans cette délicieuse retraite, et l'on peut remarquer que les seules fenêtres qui donnent véritablement du jour sont tournées vers la campagne. A Latouche succéda un jeune professeur dont le talent faisait concevoir les plus hautes espérances, Georges Farcy, qui fut tué à la révolution de Juillet sur la place du Carrousel. On voyait encore, il y a



La maison de Chateaubriand, à la vallée aux Loups.

quelques années, sur un des murs de l'hôtel de Nantes, aujourd'hui démoli, une table de marbre commémorative, pieux hommage de ses amis. Qu'eût dit l'auteur des *Promenades à la vallée des Loups*, cet ami de la paix et de la solitude, s'il avait vu s'établir à sa porte, et presque s'adosser à son mur, une de ces gargotes où l'on fait *sauter*, les jours de fête, un lapin douteux ?

Un peu plus loin, et du même côté, se présente à nous une construction singulière, une maison moitié bourgeoise

et moitié gothique, « décoration théâtrale, dont l'idée, plus poétique que raisonnable, a dit un historien des environs de Paris, signale le jeu quelque peu puéril d'une imagination remplie ordinairement de plus vastes conceptions. » Au reste, Chateaubriand fait lui-même justice de ces bizarreries : « Je fis, dit-il[1], quelques additions à la chaumière; j'embellis sa muraille de briques d'un portique soutenu par deux colonnes de marbre noir et deux cariatides de femmes de marbre blanc : je me souvenais d'avoir passé à Athènes. Mon projet était d'ajouter une tour au bout du pavillon; en attendant, je simulai des créneaux sur le mur qui me séparait du chemin : je précédais ainsi *la manie du moyen âge qui nous hébète à présent.* » Mais si la demeure de l'auteur du *Génie du Christianisme* choquait le bon goût par ce mélange de prosaïsme bourgeois et de prétention archéologique, il n'en était pas de même de son parc, un des plus beaux que l'on puisse voir. « Il y a quatre ans[2], qu'à mon retour de la Terre sainte, j'achetai près du hameau d'Aulnay, dans le voisinage de Sceaux et de Chatenay, une maison de jardinier, cachée parmi les collines couvertes de bois. Le terrain inégal et sablonneux dépendant de cette maison n'était qu'un verger sauvage au bout duquel se trouvaient une ravine et un taillis de châtaigniers. Cet étroit espace me parut propre à renfermer mes longues espérances : *spatio brevi spem longam reseces*. Les arbres que j'y ai plantés prospèrent; ils sont encore si petits que je leur donne de l'ombre quand je me place entre eux et le soleil. Un jour, en me rendant cette ombre, ils protégeront mes vieux ans comme j'ai protégé leur jeunesse. Je les ai choisis autant que je l'ai pu des divers climats où j'ai erré; ils rappellent mes voyages et nourrissent au fond de mon cœur d'autres illusions.... Ce lieu me plaît; il a remplacé pour moi les

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. V, p. 100. — 2. *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. I, p. 1.

champs paternels; je l'ai payé du produit de mes rêves et de mes veilles; c'est au grand désert d'Atala que je dois le petit désert d'Aulnay; et, pour me créer ce refuge, je n'ai pas, comme le colon américain, dépouillé l'Indien des Florides. Je suis attaché à mes arbres; je leur ai adressé des élégies, des sonnets, des odes. Il n'y a pas un seul d'entre eux que je n'aie soigné de mes propres mains, que je n'aie délivré du ver attaché à sa racine, de la chenille collée à sa feuille; je les connais tous par leurs noms comme mes enfants : c'est ma famille, je n'en ai pas d'autre, j'espère mourir auprès d'elle. Ici j'ai écrit les *Martyrs*, les *Abencérages*, l'*Itinéraire* et *Moïse*. »

Cependant, malgré la passion qu'elle lui avait inspirée, Chateaubriand se vit forcé de mettre en loterie sa chartreuse de la vallée aux Loups; trois billets seulement furent placés. Enfin, la maison et le parc furent vendus à l'enchère pour 51 000 francs. La propriété, après avoir passé dans les mains du vicomte Mathieu de Montmorency, appartient aujourd'hui à M. Sosthène de La Rochefoucauld.

Dans l'un des entretiens de son *Cours familier de littérature*, M. de Lamartine raconte ainsi sa première visite à Chateaubriand; deux où trois de ses amis, aussi curieux que lui de voir l'auteur du Génie du Christianisme, l'accompagnaient dans cette expédition :

« Nous apprîmes qu'il passait les derniers jours de sa résidence en France dans une espèce de thébaïde de bon goût qu'on appelait la *vallée aux Loups*, au milieu des bois d'Aulnay, près de Fontenay-aux-Roses. Nous résolûmes d'aller y passer autant de jours qu'il serait nécessaire pour qu'un heureux hasard nous fournît enfin l'occasion d'entrevoir cette grande figure vivante de notre siècle, soit quand il sortirait de son ermitage pour venir à Paris, soit quand il y rentrerait à la fin du jour, soit enfin par-dessus le mur de son parc, quand il se promènerait dans ses allées

avec son ombre et ses pensées tristes et sombres comme son nom.

« C'était au mois de mai ou de juin. Fontenay était éblouissant et enivrant de ses champs de roses. La vallée aux Loups, tout assombrie de ses forêts en feuilles, et toute résonnante de ses rossignols, ressemblait à l'avenue d'un mystère. Sa verte nuit retentissait sous nos pas; nous n'avions personne pour nous conduire; nous marchions à la lueur de la gloire qui devait nous désigner d'elle-même la maison du poëte. Nous ne tardâmes pas à la découvrir. A gauche du chemin creux que nous suivions sous les chênes, un long mur blanc, percé d'une petite porte close, enserrait une étroite gorge en pente, encaissée entre des collines boisées. C'était la seule clairière de la forêt. Une maisonnette élégante, semblable à un petit temple des nymphes au milieu d'un bois de Thessalie, s'élevait devant une pelouse, au centre de la clairière. Il n'en sortait ni serviteur, ni bruit, ni fumée, ni même l'aboiement d'un chien fidèle, ou ce gloussement de poules au soleil, signes ordinaires d'une maison habitée.

« Nous n'osâmes pas frapper à la petite porte verte. Qu'aurions-nous dit, quand on nous aurait demandé nos noms? Ils étaient aussi inconnus que ceux des pèlerins qui essuient leur sueur sur le bord du chemin de ces saints de la gloire humaine! Nous fîmes le tour des murs; nous nous accoudâmes, en déchirant nos habits, sur les tessons de verre de bouteille pilé qui en garnissaient peu hospitalièrement la crête; nous grimpâmes sur les arbres de la colline qui dominaient le jardin. Nous restâmes en vain assis sur ces branches étendues et cachés dans ces feuillages depuis midi jusqu'au soir; nous ne vîmes d'autre mouvement dans le parc que celui d'un filet d'eau qui scintillait en sortant d'un bassin de stuc, et celui de l'ombre, qui tournait et s'allongeait sur les gazons au pied des

saules pleureurs. Nous retournâmes tristes et découragés à Paris.

« Le lendemain, nous reprîmes à pied la route de la vallée aux Loups et nos postes sur les grands chênes.

« La moitié du jour s'écoula dans le même silence et dans la même déception que la veille. Enfin, au soleil couchant, la porte de la maisonnette tourna lentement et sans bruit sur ses gonds; un petit homme en habit noir, à fortes épaules, à jambes grêles, à noble tête, sortit suivi d'un chat auquel il jetait des pelotes de pain pour le faire gambader sur l'herbe; l'homme et le chat s'enfoncèrent bientôt dans l'ombre d'une allée. Les arbustes nous les dérobèrent. Un moment après, l'habit noir reparut sur le seuil de la maison, et referma la porte. Nous n'avions eu que cette apparition de l'auteur de *René;* mais c'était assez pour notre superstition poétique. Nous rentrâmes à Paris avec un éblouissement de gloire littéraire dans les yeux. »

De la vallée aux Loups, 15 ou 20 minutes suffisent pour gagner à travers bois le *Petit-Malabry*, cabaret situé sur la route de Versailles à Choisy-le-Roi, près de la belle propriété de Malabry et à l'entrée du Buisson de Verrières (voir ci-dessous Verrières pour la description de ce bois).

DE SCEAUX A VERRIÈRES, PAR CHATENAY.

5 kil. — L'*omnibus*, qui partait autrefois de la gare de Sceaux pour aller à Verrières par Chatenay, part maintenant de la station de Massy et ne dessert plus que Verrières.

Deux chemins principaux, outre divers sentiers, mènent de Sceaux à Chatenay. La route que suivait l'omnibus remonte la grande rue de Sceaux et se dirige à l'ouest dans une allée de noyers jusqu'à un carrefour où viennent aboutir quatre chemins. Le bras de droite descend de Fontenay-aux-Roses; celui de face mène au Plessis-Picquet, à Robinson et

à Aulnay ; celui de gauche, qui tourne au sud en faisant un angle aigu avec la route de Sceaux, conduit à Chatenay. C'est une des plus agréables promenades des environs de Paris. Après avoir croisé un chemin qui relie Sceaux à Robinson, et laissé à droite à mi-côte un autre chemin menant à Aulnay, on vient traverser le ruisseau d'Aulnay sur le pont Aubry, et on remonte à Chatenay. A l'entrée du village, on laisse à droite une route conduisant à Aulnay et au bois de Verrières (voir ci-dessous, de Sceaux à Bièvre et à Igny), et, à gauche, l'autre route venant de Sceaux, et que nous allons indiquer.

Cette route, plus courte d'un kilomètre environ et préférée par les piétons pressés, quoique beaucoup moins agréable, est celle qui s'ouvre en face de la mairie de Sceaux. Laissant l'église à gauche, elle longe en descendant le mur de l'ancien parc de Sceaux, au pied duquel court ou plutôt croupit un ruisseau fétide, remonte une allée de peupliers, puis se dirige brusquement au sud pour venir rejoindre, par deux bras, à l'entrée et au milieu de Chatenay, la route des voitures. — En continuant à suivre le mur du parc, on irait aboutir sur la route de Versailles à Choisy-le-Roi, à 1 kilomètre de la Croix-de-Berny.

Chatenay.

Distances. Chatenay est à : 1 kil. 900 mèt. de Sceaux par la route, 12 kil. 700 mèt. de Paris, 1 kil. d'Aulnay, 3 kil. de Fontenay-aux-Roses, 2 kil. d'Antony, 2 kil. 500 mèt. de Verrières, 6 kil. d'Igny et d'Amblainvilliers, 6 kil. de Bièvre.

Chatenay (500 hab., département de la Seine, arrondissement de Sceaux) doit son nom aux bois de châtaigniers (*castanetum*) dont il était entouré, et dont on peut voir encore dans l'allée de Robinson d'admirables échantillons : il est situé sur le penchant d'un coteau couronné de bois, planté de vignes et d'arbres fruitiers, qui domine une campagne fertile et bien cultivée. Son origine est fort ancienne, puis-

que Erminon, abbé de Saint-Germain des Prés sous Charlemagne, en fait mention, et son importance était telle, que la terre de Sceaux dépendit fort longtemps de la seigneurie de Chatenay. Les Templiers la possédaient au XIIIe siècle; ils la vendirent à un chanoine qui en fit présent au chapitre de Notre-Dame. Les habitants de Chatenay souffrirent cruellement de la dureté de ces derniers maîtres; mais la mère de saint Louis, la reine Blanche, princesse aussi juste et ferme qu'elle était pieuse, les tira d'oppression. « Cette reine, gouvernant le royaume durant l'absence de saint Louis, son fils, apprit que les officiers du chapitre de Paris avaient enfermé dans les prisons de l'Église les hommes serfs qu'ils avaient à Chatenay, pour n'avoir pas payé la taille attachée à leur état, et que ces officiers ne leur fournissaient point les vivres nécessaires. La chronique latine marque en propres termes que la reine les pria de les faire sortir de prison, et qu'ils n'en voulurent rien faire; qu'au contraire, ils firent encore enfermer les femmes et les enfants, de manière que la chaleur de la prison en étouffa plusieurs : ce que voyant la reine Blanche, elle vint au chapitre avec des gens armés, fit rompre les portes de la prison, et se saisit du temporel de l'Église jusqu'à satisfaction. » (*Histoire du village de Chatenay-lez-Bagneux*, par Charles Barthélemy.)

Lorsque le duc du Maine eut fait l'acquisition de la terre de Sceaux, il acheta aussi la seigneurie de Chatenay, dont il fit don à l'académicien Malézieu, qu'il avait décoré du titre de chef de ses conseils; il joignit à ce présent celui d'une fort jolie maison. Malézieu se trouvait ainsi à quelques pas de Sceaux, où la duchesse l'appelait à tout moment pour tracer le plan de fêtes nouvelles; aussi peut-on être bien certain que les conseils de la duchesse lui créaient plus d'occupations que ceux du duc. Au reste, Malézieu eut plus d'une fois l'honneur de recevoir Leurs Altesses dans sa seigneurie et de leur rendre les fêtes qu'on lui donnait à Sceaux. On peut

lire, dans le *Mercure galant* du mois d'août 1703 (p. 282 à 322), le récit d'une de ces journées fécondes en divertissements et en surprises de toute sorte. Les habitants de Chatenay se montrent assez fiers de ces souvenirs, mais ils sont bien autrement orgueilleux, et avec raison, de l'honneur que leur fit Voltaire en venant au monde au milieu d'eux. « François-Marie Arouet, qui a rendu le nom de Voltaire si célèbre, naquit à Chatenay le 20 de février 1694, et fut baptisé à Paris, dans l'église de Saint-André des Arcs, le 22 de novembre de la même année. Son excessive faiblesse fut la cause de ce retard, qui pendant sa vie a répandu des nuages sur le lieu et sur l'époque de sa naissance. » (*Vie de Voltaire*, par Condorcet.) Voltaire lui-même confirme cette date dans une de ses lettres à Cideville : « J'entre aujourd'hui dans ma soixante-douzième année; car je suis né en 1694, le 20 février, et non le 20 de novembre, comme le disent les commentateurs mal instruits. » Mais ailleurs, Voltaire indique une autre date ; mais nulle part il ne nomme le lieu de sa naissance; mais on possède son acte de baptême constatant que M. Bouché, vicaire de l'église Saint-André des Arcs, baptisa, le 22 novembre 1694, François-Marie, *né le jour précédent.* Voilà bien des motifs de douter. Les habitants de Chatenay n'en ont pas moins inauguré, en l'honneur de Voltaire, sur la place du village, près de la maison natale, qui appartient à Mme la comtesse de Boignes, un petit buste assez laid et que le temps a rendu verdâtre, incrusté dans un mur et protégé par un grillage; fût-il plus laid encore, nous nous inclinerions devant lui avec le même respect. Mais pourquoi disputer aux habitants de Chatenay l'honneur d'avoir vu naître Voltaire? Laissons-leur ce glorieux souvenir, pour les consoler d'avoir donné asile à l'abbé Châtel. On peut voir encore une grange dans laquelle le fondateur de l'Église française avait dressé son autel.

Le seul monument de Chatenay est son *église*, dont quel-

ques parties sont modernes; l'intérieur renferme toutefois des colonnes qu'on peut attribuer d'une manière presque certaine à l'architecture du xe siècle. Elle a été restaurée de 1846 à 1847. Parmi les tableaux qui la décorent, on remarquera une toile espagnole du XVIe siècle, la Vierge et l'Enfant Jésus, et sept copies de Lesueur représentant des épisodes de la vie de saint Bruno.

La jolie maison qui sert de presbytère depuis 1844 a été habitée pendant quelque temps (un an à peu près) par M. Eugène Sue, qui y a composé *Mathilde* et la première partie des *Mystères de Paris*. Le curé de Chatenay a planté sur cette maison la croix que l'on y voit aujourd'hui, et il a orné les deux façades de ces inscriptions : *O beata solitudo! Hæc requies mea.*

La situation délicieuse de Chatenay, enclavé entre les bois d'Aulnay et ceux de Verrières, y a fait construire un grand nombre de maisons de plaisance, toutes assez simples d'architecture, mais dont plusieurs sont entourées de jardins et de parcs magnifiques. L'industrie des habitants est nulle, et pourtant le village est fort riche : c'est qu'autour de Paris la petite culture fait de vrais prodiges.

De Chatenay, on peut aller en 15 ou 20 minutes à Aulnay; en 25 minutes, à la Croix-de-Berny; en 1 heure, à Igny et à Amblainvilliers, par le buisson de Verrières; en 1 heure 15 minutes, à Bièvre.

De Chatenay à *Verrières*, on compte à peine une demi-heure de marche. On franchit la belle et large route qui va de Choisy-le-Roi à Versailles; puis on prend un petit chemin *de terre* qui longe le coteau que couronne le *buisson* ou bois de Verrières (voir page 48).

Verrières, que nous atteignons bientôt, présente à son entrée deux grandes propriétés : l'une à gauche, avec un vaste parc, appartenait anciennement à Laffitte; celle de droite est possédée par M. Vilmorin.

Verrières.

Distances. Verrières est à : 15 kil. de Paris, 5 kil. de Sceaux, 2 kil. 1/2 de Chatenay, 2 kil. d'Antony, 1 kil. 1/2 d'Amblainvilliers, 3 kil. d'Igny, 4 kil. 1/2 de Bièvre, 2 kil. 1/2 de l'Obélisque du bois de Verrières.

Verrières est desservi actuellement par un *omnibus* qui part de la station de Massy, et dont le bureau est établi chez M. Guignard, pâtissier. *Prix des places :* 15 cent. en semaine, 20 cent. les dimanches et fêtes.

Sous le règne de Charlemagne, il est fait mention de **Verrières** (*Verdrariæ*) dans un titre de l'abbaye de Saint-Germain des Prés. Les moines de cette abbaye, qui exerçaient à Verrières les mêmes vexations que leurs confrères du chapitre de Notre-Dame à Chatenay, vendirent enfin l'affranchissement à leurs serfs au XIIIe siècle, mais à des conditions tellement onéreuses que cette liberté chèrement achetée ruina le village. Verrières n'a rien qui puisse nous arrêter longtemps ; son *église* est du XVIIe siècle, à l'exception du portail et d'une partie de la tour, qui datent du XIIIe : le reste de l'édifice a été brûlé en 1562, pendant les guerres de religion, par l'armée de Condé. Toutefois, avant de quitter cette commune, il faut donner un coup d'œil à la magnifique avenue de peupliers, longue de près d'un kilomètre, qui mène au château du duc de Cambacérès, le château de *Mignaux*, qui a été bâti dans le style moderne sur l'emplacement qu'avait occupé, dit-on, l'ancien manoir des seigneurs de la paroisse de Verrières.

Verrières donne son nom à un *bois*, appelé plus communément *buisson*, qui couvre en partie le plateau et les pentes d'une colline accidentée, dont la Bièvre baigne la base à l'ouest et au sud. Ce bois, percé de belles allées et de nombreux sentiers, est l'une des promenades les plus agréables des environs de Paris. De la route qui en fait le tour et qu'on nomme le *cordon*, on découvre à l'ouest et au sud de char-

mants points de vue sur la vallée de la Bièvre. C'est principalement au-dessus de Verrières, d'Amblainvilliers, d'Igny et de Bièvre, qu'il faut se placer pour jouir des plus beaux paysages. Du reste, il est difficile de s'égarer dans le Buisson de Verrières. Quarante-cinq minutes suffisent pour le traverser dans sa plus grande longueur, du Petit-Bicêtre à Amblainvilliers; sa plus grande largeur, de Chatenay à Bièvre, n'est que de 3 kilomètres 500 mètres. Ses principales allées viennent, en outre, aboutir à un carrefour à peu près central, qu'on nomme l'*Obélisque*, et des poteaux indiquent aux promeneurs la direction qu'ils doivent suivre, en quittant ce carrefour, pour aller à Malabry, au Petit-Bicêtre, à Bièvre, à Igny, à Verrières et à la mare à Chalot.

DE VERRIÈRES A BIÈVRE PAR AMBLAINVILLIERS ET IGNY.

5 kil. environ.

Après avoir dépassé l'avenue du château de Mignaux, et laissé sur la droite une belle maison de campagne, qui depuis quelques années a souvent changé de propriétaire, on ne tarde pas à apercevoir, presque en face de soi, au delà du *Moulin de Grais*, le château de **Vilgenis**, possédé par M. Delorme avant sa mort, et récemment acquis par le frère de Napoléon, Jérôme, ancien roi de Westphalie, qui y a fait d'importants embellissements. Avant d'atteindre le village d'*Amblainvilliers*, on laisse sur la droite un chemin qui conduit à Bièvre et à Igny, en longeant la base du Buisson de Verrières. La route de voiture traverse le village, qui dépend de Verrières, et où l'on remarque deux belles maisons de campagne appartenant, celle du haut, à M. Drouyn de l'Huys, celle du bas, à M. Chedeville. Au milieu de la côte, la route se bifurque. Le bras qui continue à descendre va rejoindre, à peu de distance, la route de Palaiseau à Bièvre, qui sera décrite ci-dessous; l'autre va longer à mi-côte la base de la

colline que couronne le Buisson, pour passer devant le beau château d'Igny, que vient de faire construire M. Félix Tourneux, et le petit Vaupereux (voir page 65).

DE SCEAUX A AMBLAINVILLIERS, A IGNY ET A BIÈVRE, PAR LE BUISSON DE VERRIÈRES.

1 h. 20 m. et 1 h. 30 m. à pied.

Divers chemins conduisent de Sceaux au Buisson de Verrières. Nous n'indiquerons ici que les deux principaux : l'un, le plus long et le plus agréable, passe par Robinson et par Aulnay (voir page 36), croise, à *Malabry*, la grande route de Versailles à Choisy-le-Roi, près de l'endroit où, en 1815, le général Excelmans attaqua et défit deux bataillons prussiens, et gagne en ligne directe le carrefour de l'Obélisque. L'autre prend, au contraire, la direction de Chatenay, longe les jardins des maisons de campagne de ce village, croise, près du parc de la propriété de Mme de Boignes, la route de Versailles à Choisy-le-Roi, et monte dans le bois en laissant à gauche une carrière de sable. Au sommet de la côte, on voit à droite une petite allée qui s'enfonce dans le bois en ligne droite. Il faut suivre cette allée, puis prendre le premier sentier que l'on trouve à gauche, et qui, après avoir croisé une belle et large avenue, conduit à la *mare à Chalot*. De cette mare part au nord-ouest une allée qui mène en cinq minutes à l'Obélisque. On la suit si l'on veut se rendre à Bièvre. Pour gagner Amblainvilliers et Igny, on doit prendre l'allée du sud-ouest, la suivre jusqu'au second carrefour rond et prendre alors la seconde allée qui s'ouvre à gauche. Cette allée descend par une pente très-roide dans la vallée de la Bièvre, entre Amblainvilliers et Igny, au pont dit *Monseigneur*. Le premier sentier bien frayé que l'on y trouve à droite descend directement à Igny ; on le nomme le *Faux-fuyant d'amour*.

DE PARIS A FONTENAY-AUX-ROSES PAR CHATILLON ET BAGNEUX [1].

On sort de Paris par la barrière d'Enfer. Cette barrière franchie, on a devant soi la large rue du Petit-Montrouge (voir page 1). A l'extrémité de cette rue et de l'avenue du Maine, on laisse à gauche la route d'Orléans pour prendre la route de Chevreuse par Bièvre, qui s'ouvre sur la droite. Au delà des fortifications, dont on ne tarde pas à sortir, on laisse à gauche Montrouge qui ne mérite pas une visite; plus loin, du côté opposé, apparaît le fort de Vanves. Rien de plus laid que cette plaine sur laquelle on n'aperçoit, quand les maisons qui bordent la route n'interceptent pas la vue, que ces affreuses roues maigres qui sont destinées à monter les pierres du fond des carrières au niveau du sol. Mais on la traverse vite, et à l'horizon se montrent les coteaux boisés de Châtillon, de Clamart et de Meudon. On aperçoit à gauche le clocher de Bagneux avant d'atteindre les premières maisons de Châtillon.

1. *Omnibus.* Les Montrougiennes, rue de Grenelle-Saint-Honoré, 45; à Montrouge, 13, route de Châtillon.

Départs. De Paris à Fontenay : toutes les 15 m., de 7 h. 50 m. du matin à 9 h. du soir pour Fontenay et 11 h. du soir pour Montrouge; les dimanches et jours de fête, les départs ont lieu toutes les 10 m.

De Fontenay à Paris : toutes les 15 m. de 9 h. du matin à 9 h. du soir.

	Semaine.	Dimanche. et fêtes.
	cent.	cent.
De Paris Au Petit-Montrouge	25	30
Au Grand-Montrouge	25	35
Au Petit-Vanves	35	50
Au Fort de Vanves	50	70
A Châtillon	50	80
A Fontenay-aux-Roses	50	80

De la barrière d'Enfer à Bagneux, trois départs par jour, 30 cent. en semaine.

Les Fontenaises desservent aussi Châtillon et Fontenay. Leur bureau est à Paris, rue Christine, 12, et rue Dauphine, 33. Sept départs par jour en semaine (50 cent.), et 9 les dimanches et fêtes (75 cent.).

Châtillon-sous-Bagneux.

Distances. Châtillon-sous-Bagneux est à : 8 kil. de Paris, 1 kil. de Bagneux, 1 kil. de Fontenay-aux-Roses, 2 kil. de Clamart, 5 kil. du Petit-Bicêtre, 8 kil. de Bièvre, 3 kil. du Plessis-Picquet, 3 kil. 300 mèt. de Sceaux.

Châtillon-sous-Bagneux (*Castellio*) doit sans doute son origine à une ancienne forteresse ; il en est fait mention pour la première fois dans un cartulaire de Notre-Dame des Champs lez Paris, qui porte la date de 1192. La principale seigneurie, car il y en avait plusieurs, appartenait à l'abbaye de Saint-Germain des Prés. Un lieutenant criminel de Paris, Richard Tardieu, seigneur du Ménil, un des ancêtres de ce conseiller au parlement dont Boileau peint, dans sa xe satire, la sordide avarice, en fit l'acquisition. Colbert l'acheta à son tour, et elle passa au duc du Maine avec la baronnie de Sceaux. L'histoire fait peu mention de Châtillon; cependant Monstrelet rapporte que le duc de Bourgogne Jean sans Peur campa sur la montagne pendant huit jours, en 1417, avant d'aller mettre le siége devant Montlhéry. Près de Châtillon on voit les débris d'une vieille tour transformée en un pacifique moulin à vent ; les habitants du pays l'appellent la *tour de Crouy*. Elle faisait sans doute partie des fortifications dont Châtillon était jadis entouré. Elle est à 162 mètres au-dessus du niveau de la mer. L'*église* est enclavée dans des maisons qui ne laissent apercevoir que sa porte basse et ses contre-forts grossiers. L'intérieur, orné de fresques récemment repeintes, est petit et bas. Les vitraux font un effet assez agréable. En face se trouve la nouvelle mairie, qui, bien que fort simple, offre cependant un aspect satisfaisant. En somme, Châtillon n'a rien à montrer aux étrangers, si ce n'est la belle vue dont on jouit du haut de ses collines. L'horizon est borné à gauche, au delà des bois de Clamart et de Meudon, par le mont Valérien, à

droite par les hauteurs de Montmartre, et entre les deux collines, dans le lointain, au delà de Paris, que l'on aperçoit tout entier, on découvre la belle vallée de Montmorency.

La population de Châtillon est de 1100 habitants; ses ressources proviennent en grande partie de l'exploitation des carrières et de la culture maraîchère.

Du haut de la côte de Châtillon on peut gagner en 30 minutes (sans passer par Clamart) les bois de Meudon, qui offrent les plus agréables promenades des environs de Paris (voir l'*Itinéraire de Paris à Versailles*).

Fontenay-aux-Roses est à 10 minutes de Châtillon; on peut s'y rendre, soit en suivant la route, soit en se jetant sur la gauche dans de petits sentiers bordés de cerisiers, de groseilliers et de fraisiers, et en se dirigeant sur le clocher de l'église. On peut aussi y aller par Bagneux. C'est une excursion de 10 minutes.

Fontenay-aux-Roses a été décrit ci-dessus (voir page 18).

Bagneux.

Distances. Bagneux est à : 6 kil. 700 mèt. de Paris, 1 kil. de Châtillon et de Fontenay-aux-Roses, 3 kil. de Montrouge, 2 kil. de Bourg-la-Reine, 2 kil. d'Arcueil, 2 kil. 800 mèt. de Sceaux.

De Châtillon à Bagneux, 10 minutes suffisent; les maisons se touchent presque, ou plutôt les deux villages sont reliés ensemble par un petit chemin bordé de jolies maisons de campagne. Bagneux a pour le Parisien, et par les mêmes raisons, autant d'attrait que Châtillon. Il est assis sur le même plateau, mais à l'extrémité opposée.

Bagneux, petite commune de 885 habitants, dont l'industrie consiste aussi dans l'exploitation de carrières de pierre et de plâtre, est un des séjours préférés des habitants de la rive gauche qui peuvent se passer les douceurs de la villégiature. Il mérite cette préférence par sa situation déli-

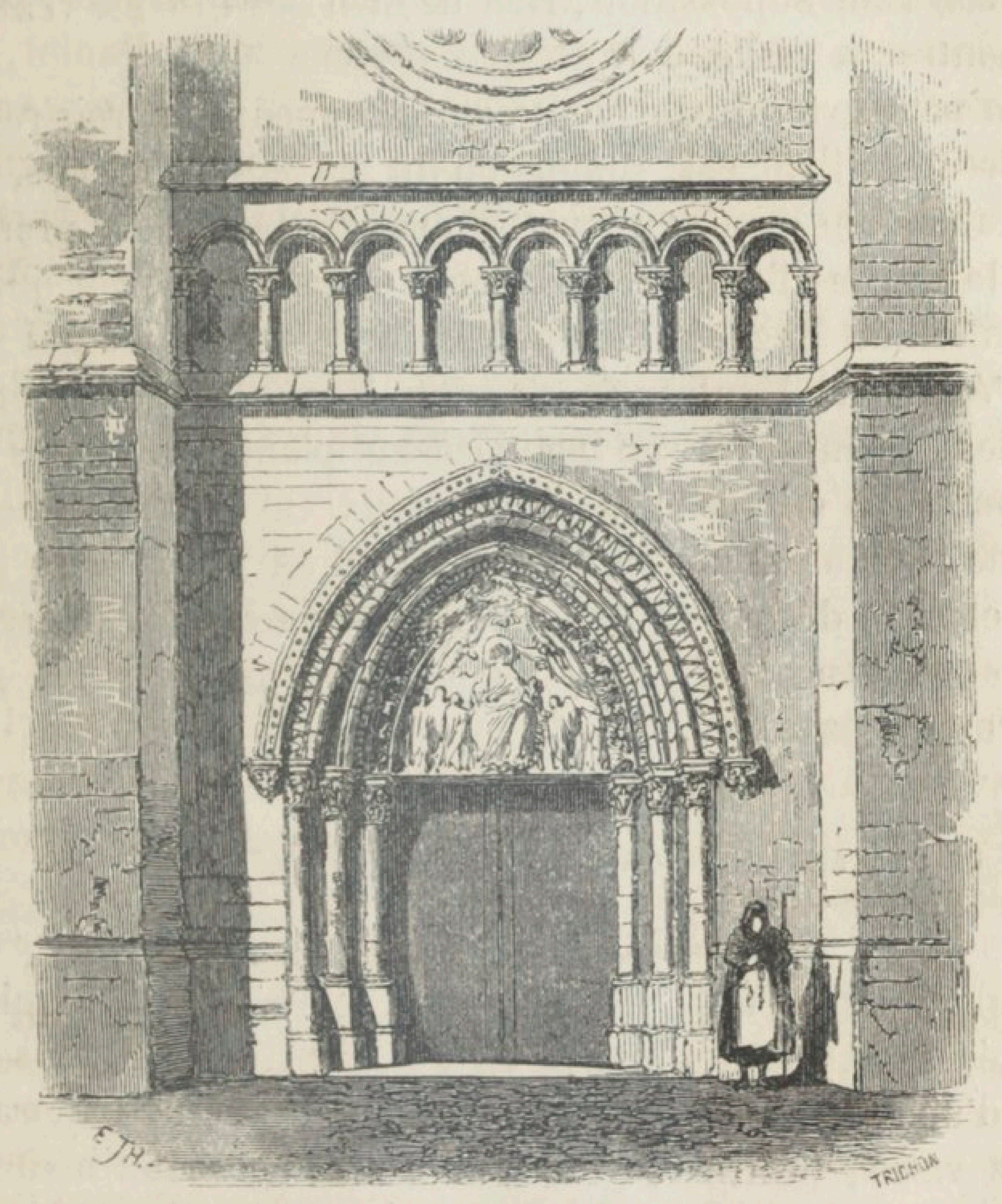
cieuse au sommet d'une colline d'où l'on découvre, d'un côté, Paris et ses monuments, de l'autre le gracieux vallon que dominent Sceaux et Fontenay. Parmi ceux qui viennent dans la saison d'été y respirer un air pur, il en est peu sans doute qui se préoccupent de rechercher son origine, pourtant fort ancienne, si, comme le prétend le P. Daniel, elle remonte au VIe siècle[1]; et plus d'un boit en grimaçant la piquette du pays sans se douter que le vignoble de Bagneux était autrefois fort renommé, et que le bon roi Dagobert (ou du moins l'un de ses plus proches successeurs, ce sont nos vieux chroniqueurs qui l'affirment) venait souvent y visiter ses vignes et en goûter les produits. Mais on chercherait vainement à Bagneux quelques traces de Dagobert ou d'Éloi; vainement aussi voudrait-on retrouver quelques débris de l'ancienne Commanderie des Templiers, dont une porte subsistait pourtant encore il y a quelques années. De tout le passé de Bagneux, il ne reste que deux monuments : une lettre d'Henri IV à sa Gabrielle (31 octobre 1589), et une église qui est l'une des plus remarquables des environs de Paris. La lettre vaut la peine d'être citée ; elle est fort courte, d'ailleurs; la voici :

> Sy vostre amour est de l'échantyllon que vous m'avés envoyé, mes afaires yront bien. Mais, despuis quelques ans, vous me l'avés faict trouver de la taille du vidame du Mans, long et mégre. Je suis arrivé à Bagneux ayant eu tout le plaisir qu'il se peut. Je vous supplye, ocmentés mon contentement : vous le pouvés, vous le devés; il faut que vous le vouliés. Sur ce salutaire conseyl, je fynyré en vous bésant un mylyon de foys. HENRI.

Quant à l'*église*, elle paraît avoir été commencée au XIIe siècle et achevée au XIIIe. La voûte en est belle, régulière, et la nef est décorée de petites galeries qui rappellent celles de Notre-Dame. Sur le couronnement des bas côtés s'élèvent

1. Quelques-uns veulent même voir dans Bagneux *Balneolum*, ce qui n'irait à rien moins qu'à en faire un établissement thermal du temps des Romains.

des arcs-boutants qui soutiennent la construction supérieure. Le portail, de style roman, a souffert du temps et des mutilations. On y voyait, dans un bas-relief aujourd'hui détruit, le Père éternel accompagné de quatre anges portant des chandeliers. Telle qu'elle est cependant, l'église de Bagneux



Portail de l'église de Bagneux.

mérite d'être visitée par ceux qui s'intéressent aux monuments de l'ancienne architecture.

Un favori du cardinal de Richelieu, Bénicourt, avait une maison de plaisance à Bagneux. Quand on démolit ce petit château, à la Révolution, on trouva dans un pavillon un puits dont l'ouverture était bouchée, et qui contenait des os-

sements, des bijoux, des débris de vêtements. On en conclut, avec quelque apparence de raison, qu'une partie de la demeure du favori avait été complaisamment convertie en oubliettes, et que Richelieu y avait fait enfermer et exécuter plus d'une victime de sa politique. Mais, si vraisemblable que soit cette supposition, rien de bien positif n'est venu en démontrer la vérité.

On peut se rendre de Montrouge à Bagneux par trois routes différentes : l'une est, comme on dit, le *pavé* d'Orléans, que l'on abandonne un peu avant Bourg-la-Reine pour prendre sur la droite ; l'autre est le chemin de Châtillon, car qui dit Châtillon dit Bagneux; enfin il est un petit sentier qui part de l'église de Montrouge, serpente à travers les blés et les seigles, grimpe sur un petit coteau planté de vignes, et débouche au milieu même de Bagneux. On traverse ainsi la plaine presque sans s'en apercevoir, et on gagne sans fatigue et sans dégoût ce premier rideau de collines, derrière lequel on rencontre, dans toutes les directions, les plus charmants paysages.

DE FONTENAY-AUX-ROSES AU PLESSIS-PICQUET, A ROBINSON ET A AULNAY.

Quand on sort de Fontenay par la *Voie creuse*, qui est bordée de noyers, on arrive en quelques minutes au sommet d'une petite éminence d'où l'œil embrasse un panorama assez varié, prairies, grands bois, villages aux blanches maisons, et à l'horizon la gigantesque silhouette de la tour de Montlhéry. Un peu plus loin, les grands arbres qui bordent le chemin se croisent en berceau, et une côte assez rapide descend vers l'étang du Plessis. Avant d'y arriver, on trouve sur la droite, à l'endroit où se rencontrent les routes du Plessis et d'Aulnay, et vis-à-vis de la guinguette du *Coup du Milieu*, un sentier qui, en deux minutes, mène à la fosse

Bazin. La fosse Bazin ne se décrit pas, mais on ne saurait venir à Fontenay sans la visiter : c'est une gorge des Alpes ou des Pyrénées, en miniature, bien entendu.

Le Plessis-Picquet et Aulnay sont décrits ci-dessus, voy. pages 35 et 36.

B. LE CHEMIN DE FER D'ORSAY[1].

De l'embarcadère de Paris jusqu'à la station de Bourg-la-Reine, le chemin de fer d'Orsay a été décrit dans les pages 1, 2 et suivantes.

En quittant la station de Bourg-la-Reine, après avoir laissé à droite l'embranchement de Sceaux, on traverse un petit tunnel au delà duquel on laisse à gauche dans une profonde

1. Pour l'Embarcadère, les omnibus, les billets d'aller et retour et les abonnements, voir les pages 1, 2 et 3.

Sept départs par jours. *Trajet* en 55 minutes.

Les *prix des places* sont ainsi fixés :

La Semaine.	1re cl.	2e cl.	3e cl.
kil.	fr. c.	fr. c.	fr. c.
6 Arcueil-Cachan	» 55	» 40	» 30
8 Bourg-la-Reine	» 75	» 55	» 45
11 Antony	1 »	» 65	» 55
14 Massy	1 30	1 »	» 75
17 Palaiseau	1 65	1 10	» 85
22 Orsay	2 20	1 50	1 20

Dimanches et Fêtes.	1re cl.	2e cl.	3e cl.
kil.	fr. c.	fr. c.	fr. c.
6 Arcueil-Cachan	» 65	» 50	» 35
8 Bourg-la-Reine	» 80	» 65	» 50
11 Antony	1 10	» 85	» 65
14 Massy	1 35	1 10	» 85
17 Palaiseau	1 85	1 35	1 10
22 Orsay	2 45	1 85	1 35

Les trains s'arrêtent, s'il y a lieu, à Berny et à Lozère, soit à l'aller soit au retour, pour y prendre ou déposer des voyageurs, qui payent dans ce cas, s'ils vont à Berny, les prix fixés pour la station d'Antony, et, s'ils vont à Lozère, ceux fixés pour la station d'Orsay.

tranchée le marché de Sceaux. On côtoie ensuite la route de Paris à Orléans, et à la **Croix-de-Berny** on croise celle de Versailles à Choisy-le-Roi.

Berny est un hameau dépendant de la commune de Fresnes-lez-Rungis. On l'appelle la *Croix*, parce que c'est là que se croisent les routes de Paris à Orléans et de Choisy-le-Roi à Versailles. Les abbés de Saint-Germain des Prés y avaient une maison de plaisance autour de laquelle vinrent se grouper les habitations dont se compose aujourd'hui le hameau. Ce château de Berny, dont on vantait la magnificence et les beaux jardins, et où Louis XIV fit loger, en 1676, les ambassadeurs du roi de Siam, fut détruit par la Révolution. Dès lors Berny ne fut plus, pendant une quarantaine d'années, qu'un gîte à moutons et une station pour les rouliers qui allaient de Paris à Orléans. Mais, en 1834, il acquit tout à coup une certaine célébrité; les champs qui le séparent du petit village de Lai (ou l'Hay), dont on aperçoit le clocher, vis-à-vis de Bourg-la-Reine, venaient d'être le théâtre du premier *steeple-chase* parisien. Pendant près de vingt années, Berny vit ses prairies envahies, les jours de course au clocher, par le beau monde du sport et du turf; aujourd'hui, sa vogue est passée. La Marche, près de Ville-d'Avray, a supplanté la Croix-de-Berny.

Fresnes-lez-Rungis (département de la Seine, arrondissement de Sceaux, canton de Villejuif) est situé à 2 kilomètres 1/2 de la Croix-de-Berny, 4 kilomètres 600 mètres de Sceaux, 6 kilomètres 200 mètres de Villejuif, 12 kilomètres 600 mètres de Paris, sur un coteau au pied duquel coule la Bièvre. A 2 kilomètres plus loin, dans la même direction, est le village de **Rungis**, où l'on peut aller visiter la source dont l'aqueduc d'Arcueil (voy. page 13) conduit une partie de l'eau à Paris.

Antony n'est qu'à 1 kilomètre de la Croix-de-Berny; le chemin de fer le coupe en deux parties.

3e STATION. — ANTONY.

Distances. Antony est à : 2 kil. de Bourg-la-Reine, 11 kil. de la gare de Paris, 12 kil. 900 mèt. de Notre-Dame, 4 kil. 300 mèt. de Sceaux, 2 kil. de Chatenay, 2 kil. 500 mèt. de Verrières, 2 kil. de Fresnes-lez-Rungis.

Antony appartient encore au département de la Seine, arrondissement et canton de Sceaux. Sa population s'élève à 1500 habitants. Il est situé sur la rive gauche de la Bièvre, et la route de Paris à Orléans forme sa principale rue. Cette



Prise d'eau à Rungis.

rue, bordée de chaque côté par des cabarets et des auberges, a beaucoup perdu de son animation et de sa prospérité depuis l'établissement du chemin de fer d'Orléans. Le commerce y a surtout pour objet le bois et le plâtre ; l'industrie, la fabrication de la bougie et la blanchisserie de la cire.

La première mention que l'on trouve de ce village est dans une charte de 829 ; dès le règne de Charles le Chauve, il appartenait à l'abbaye de Saint-Germain des Prés. Les rois de France y avaient droit de gîte, et un arrêt du parlement

(11 novembre 1260) condamna les habitants, qui voulaient le leur refuser, à payer les frais occasionnés par le séjour de saint Louis dans leur village. François Ier, en 1545, établit à Antony par lettres patentes une foire annuelle qui se tient encore au jour fixé par ce monarque, le jeudi qui suit la Pentecôte. Antony ne nous offre de remarquable que son *église*, dont le chœur est assez beau ; la tour, que l'on aperçoit à la droite du chemin de fer, est surmontée d'une pyramide qui paraît dater du XIVe siècle. Elle est entourée d'un ancien cimetière d'où l'on a une vue pittoresque.

La *fête patronale* d'Antony se célèbre le deuxième dimanche de mai.

On trouve à la station d'Antony des voitures de correspondance pour Longjumeau. (Six départs par jour ; 70 cent. en semaine, et 90 cent. les dimanches et fêtes de Paris à Longjumeau, et *vice versa*.) La distance d'Antony à Longjumeau est de 6 kilomètres.

Longjumeau, dont l'Opéra-Comique a chanté le *Postillon*, est un chef-lieu de canton de Seine-et-Oise, arrondissement de Corbeil. Sa population s'élève à 1849 hab. Situé sur la route de terre de Paris à Orléans, il ne se compose, pour ainsi dire, que d'une rue; mais cette rue est longue, bâtie très-convenablement, bordée de nombreux magasins, et elle présente un aspect passablement animé. Presque à son extrémité s'élève à gauche l'*église*, placée sous l'invocation de saint Martin. La construction de cet édifice offre cette particularité que les piliers, dans leur partie inférieure, datent du XIIIe siècle, tandis que les voûtes ne remontent pas plus haut que le XVIIe ou le XVIe. On y remarque un portail gothique d'une belle architecture.

L'ancienneté de Longjumeau ne saurait être contestée; les plaids publics des rois de France y furent quelquefois convoqués. Toutefois, son origine n'est pas connue, et son histoire n'a rien d'intéressant. C'est aujourd'hui une ville

ıdustrielle (tanneries et mégisseries), mais surtout com-
ıerçante (graines, farines, vins, légumes, cuirs et bestiaux);
s'y tient des foires importantes.

En quittant Antony, le chemin de fer franchit la Bièvre;
uis, décrivant une forte courbe et changeant de direction,
s'éloigne de la route de Paris à Orléans pour courir au
ıd-ouest, entre la route de Paris à Chartres (gauche), et
ı Bièvre (droite), dont il domine le niveau de 14 mètres.
n découvre en regardant à droite de charmants paysages
ır la vallée de la Bièvre, au-dessus de laquelle se montrent
s coteaux accidentés du Buisson de Verrières. On laisse sur
droite le beau château de Mignaux et Verrières, puis,
rant de s'arrêter à la station de Massy, on sort du départe-
ıent de la Seine pour entrer dans celui de Seine-et-Oise.

4e STATION. — MASSY.

Distances. Massy est à : 3 kil. d'Antony, 14 kil. de la gare de Paris,
kil. de Vilaines, 4 kil. d'Antony par la route de terre, 2 kil. 1/2 de
ntrée de Palaiseau, 2 kil. de Verrières, 2 kil. 1/2 d'Amblainvilliers.

L'origine de **Massy** est tout à fait incertaine, et son his-
ire insignifiante. En 1160, sous Louis XII, un seigneur
e Massy est accusé de haute trahison et voit ses biens con-
squés; sous Charles VII, un autre seigneur se joint aux
nglais contre son souverain légitime et porte témoignage
ntre la Pucelle d'Orléans dans ce procès qui est une honte
our les deux nations : voilà toute l'histoire de Massy. Quant
ses monuments, on en compte deux : le château, qui n'a
en de remarquable, et l'*église*, dont le portail paraît être
e la fin du XIIIe siècle, tandis que tout le reste est de con-
ruction assez récente. Ce qui donne à Massy une certaine
nportance, c'est sa situation sur la ligne du chemin de fer,
, outre cela, sa fabrique de tuiles et de briques.

Massy compte une population d'un millier d'habitants. Il

appartient au département de Seine-et-Oise, arrondissement de Corbeil, canton de Longjumeau.

C'est de la station de Massy que part maintenant l'omnibus qui dessert Verrières (voy. page 48).

A la droite de la station de Massy, au delà du hameau insignifiant de *Vilaines*, on aperçoit les murs du parc de Vilgenis (voy. page 49). Bientôt après on passe sous la route de Versailles à Fontainebleau, près de laquelle s'élèvent les premières maisons de Palaiseau.

5e STATION. — PALAISEAU.

Distances. Palaiseau (l'entrée du bourg, qui a près d'un kil. de longueur) est à : 3 kil. de la station de Massy, 17 kil. de la gare de Paris, 4 kil. d'Igny, 6 kil. de Bièvre, 2 kil. 1/2 d'Amblainvilliers, 3 kil. de Verrières, 4 kil. de Longjumeau, 2 kil. 1/4 de Massy, 5 kil. d'Orsay.

Palaiseau est un chef-lieu de canton du département de Seine-et-Oise, arrondissement de Versailles. Sa population se monte à 1761 habitants. Il se trouve agréablement situé sur la rive gauche de l'Yvette, au pied d'un coteau boisé qui le domine de près de 100 mètres. On ne le voit pas de sa station, bâtie au milieu d'une profonde tranchée.

On ne peut guère prononcer le nom de Palaiseau sans songer à la *Pie voleuse;* c'est en effet à Palaiseau que l'innocente Ninette faillit être victime des noirceurs d'une pie et de l'iniquité d'un *magistrat sexagénaire*. Mais à côté de ces souvenirs tragi-comiques, qui ont au moins le mérite de rappeler l'un des grands chefs-d'œuvre de l'art musical moderne, des souvenirs historiques d'une certaine valeur doivent aussi trouver leur place. Palaiseau existait dès les premiers temps de la monarchie française, si même son origine n'est pas plus ancienne encore. On voit en effet saint Rigomer et sainte Ténestine venir exprès du Maine pour présenter leurs hommages à Childebert Ier, fils de Clovis, dans

son château de Palaiseau. Cent ans plus tard, saint Vandrille y vient aussi rendre visite à Clotaire III. La terre de Palaiseau faisait donc partie du domaine royal sous les rois de la première race; mais Pépin la donna aux moines de Saint-Germain des Prés, qui la vendirent en 950. Elle passa successivement alors en diverses mains, jusqu'au moment où elle fut érigée en marquisat, vers le milieu du XVIIe siècle, en faveur d'Antoine de Harleville, qui fut gouverneur de Calais.

L'*église* de Palaiseau, bâtie sur la pente d'un coteau et dédiée à saint Martin, est assez jolie. Le portail, la tour et le chœur appartiennent évidemment à l'architecture des XIIe et XIIIe siècles. Sous le maître-autel se trouve une crypte pratiquée à la faveur de la pente du coteau et assez éclairée pour servir de sacristie. La nef est moderne, et on y voit à toutes les arcades les armes des Harleville. Quant au château, qui existait encore en 1757, et dont l'abbé Lebœuf décrit « les tours antiques avec leurs créneaux et des pointes en dessous, en cul-de-lampe, » il n'en reste plus que des ruines peu dignes d'être visitées.

Palaiseau a vu naître Barra, ce jeune soldat républicain qui aima mieux se laisser percer de vingt coups de baïonnettes par les Vendéens que de crier *vive le roi*.

Palaiseau est le centre d'un commerce considérable de fourrages. C'est un de ces bourgs immenses dont l'unique rue n'a pas de fin, et qui font le désespoir du piéton. Il était autrefois plein d'animation et de bruit, grâce aux relations continuelles établies entre Paris et Chartres; aujourd'hui, ce n'est que solitude et silence. Ses grands hôtels (et ils sont fort nombreux) ne reprennent un peu de vie que les jours de foire et de marché.

Il faut monter jusqu'à la ferme des *Granges*, sur les hauteurs qui dominent Palaiseau, pour jouir d'un beau panorama. La vue est encore plus étendue et plus belle au som-

met de la *butte de Chaumont*, mamelon isolé qui s'élève à 2 kil. au sud-est; son point culminant atteint 136 mètres; à sa base, du côté de Longjumeau, est le petit village de *Champlan*.

On trouve à la station de Palaiseau des omnibus pour Igny et pour Bièvre. Cinq départs par jour : 25 c. en semaine, et 30 c. les dimanches et fêtes.

EXCURSION DANS LA VALLÉE DE LA BIÈVRE, DE PALAISEAU A VERSAILLES, PAR IGNY, BIÈVRE, JOUY-EN-JOSAS ET BUC.

15 kil. par la route de voiture. Cette promenade, l'une des plus agréables des environs de Paris, doit être faite à pied, moitié par la route, moitié par des chemins vicinaux que nous allons indiquer. — Elle demande de 3 à 4 heures.

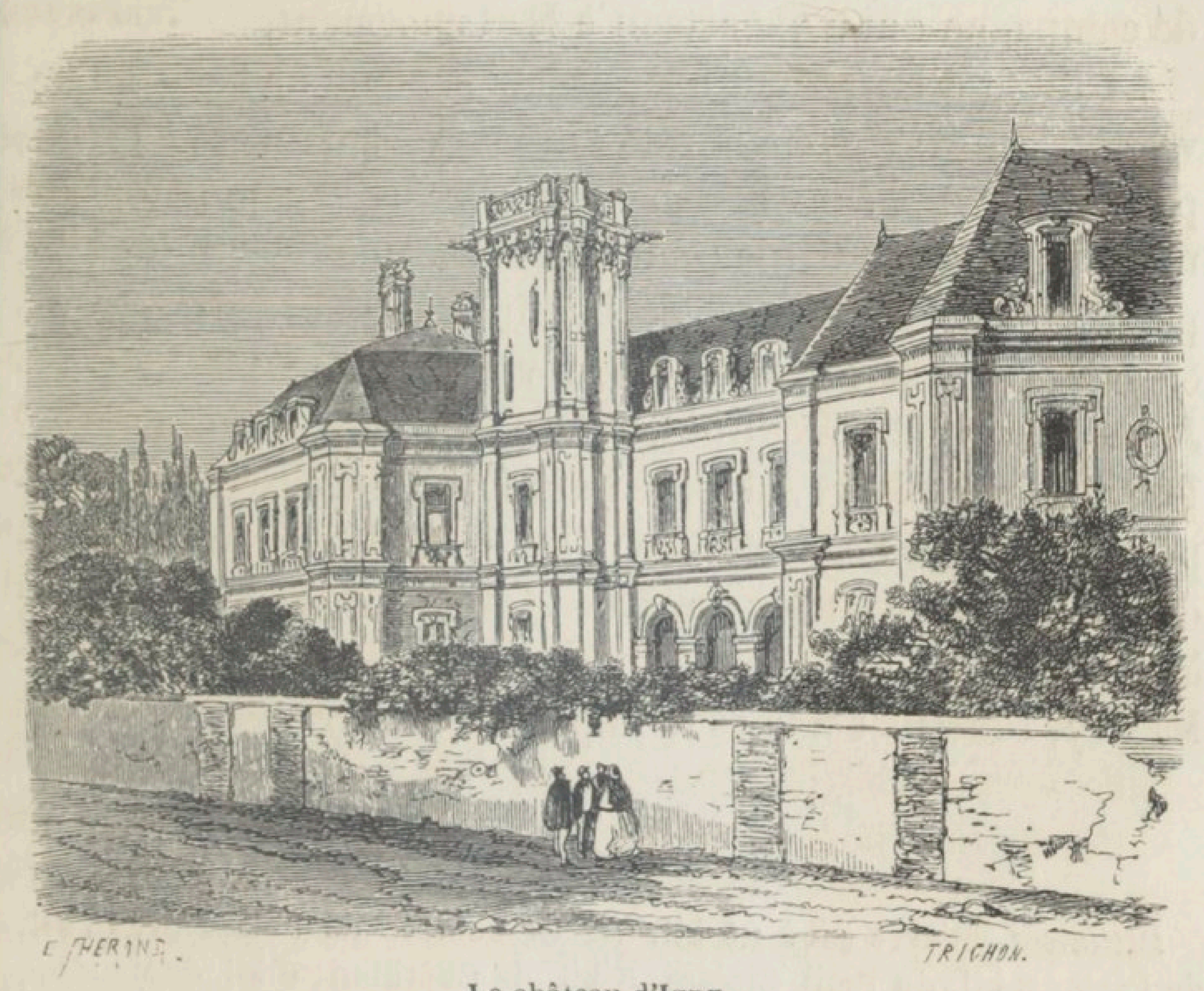
Après avoir, à 1200 mètres environ de l'entrée de Palaiseau, dépassé le faîte peu élevé qui sépare la vallée de l'Yvette de celle de la Bièvre, on découvre de charmants points de vue, à droite, sur le bois de Verrières, à gauche, sur le vallon au fond duquel se cache le petit village de Vauhallan, en face de soi, sur la vallée de la Bièvre. A gauche s'étendent les *bois du Pileux;* à droite s'ouvre une des principales avenues du château de Vilgenis. On descend dans la vallée de la Bièvre à travers un délicieux verger, et bientôt on atteint le village d'Igny, à l'entrée duquel on remarque, sur la gauche, une charmante maison de campagne qui a été, dit-on, un ancien rendez-vous de chasse du prince de Condé.

Igny.

Distances. Igny est à : 4 kil. de l'entrée de Palaiseau, 1 kil. 3/4 de Bièvre; 1 kil. 3/4 de Vauhallan, 1 kil. d'Amblainvilliers, 3 kil. de Verrières, de 7 à 8 kil. de Sceaux.

Igny, village de 625 habitants (Seine-et-Oise, arrondissement de Versailles, canton de Palaiseau), situé sur la Bièvre entre deux coteaux couverts de bois, n'aurait par lui-

même rien d'intéressant, si M. Félix Tourneux, ingénieur, n'y avait fait construire depuis 1852 un magnifique château qui sera désormais une des curiosités de la vallée de la Bièvre. Ce château, bâti dans le style de la Renaissance et orné de remarquables sculptures, attire de loin les regards, car il s'élève à mi-côte sur la rive gauche de la Bièvre, près de la route directe de Verrières à Bièvre. On vante beaucoup son jardin d'hiver.



Le château d'Igny.

L'*église* d'Igny, construite en partie au XIIIe siècle, souvent réparée depuis, est aujourd'hui en fort mauvais état.

Les environs d'Igny offrent de nombreux buts de promenade. On peut monter en 30 minutes jusque sur le plateau accidenté que couronne à l'est le Buisson de Verrières (voy. p. 48); mais on devra surtout gravir le coteau boisé qui domine l'église. De ce coteau, on découvre de délicieux paysages. En suivant la *rigole* creusée sur le bord du plateau,

on gagnerait, d'un côté, les hauteurs de Vauhallan, de l'autre, la route de Bièvre à Chevreuse.

20 minutes suffisent pour aller à pied d'Igny à Bièvre. Un sentier, plus court que la route des voitures, traverse les champs et les prairies de la vallée; du reste, la route est une allée de parc, où les points de vue varient sans cesse. Sur la droite, au delà de *Vaupereux*, et au-dessous du bois de Verrières, se montre, dans un bouquet d'arbres, une maison de campagne qui a appartenu à M. Lenormant.

La route d'Igny vient aboutir sur la route de Paris à Chevreuse. En gravissant la côte qui monte à gauche, on irait, par *Saclay* et par les *Étangs* auxquels ce village a donné son nom, rejoindre à Gif la route de Palaiseau à Chevreuse (voy. page 79). Le sentier et le chemin qui s'ouvrent presque en face, dans la direction de la vallée, mènent à Jouy-en-Josas (4 kilomètres environ), et méritent d'être recommandés. Pour gagner Bièvre, dont les maisons heureusement groupées autour de l'église attirent les regards, il faut descendre à droite, franchir la Bièvre et gravir une côte pavée, à la gauche de laquelle on remarque la belle habitation de M. Try, conseiller à la cour impériale de Paris.

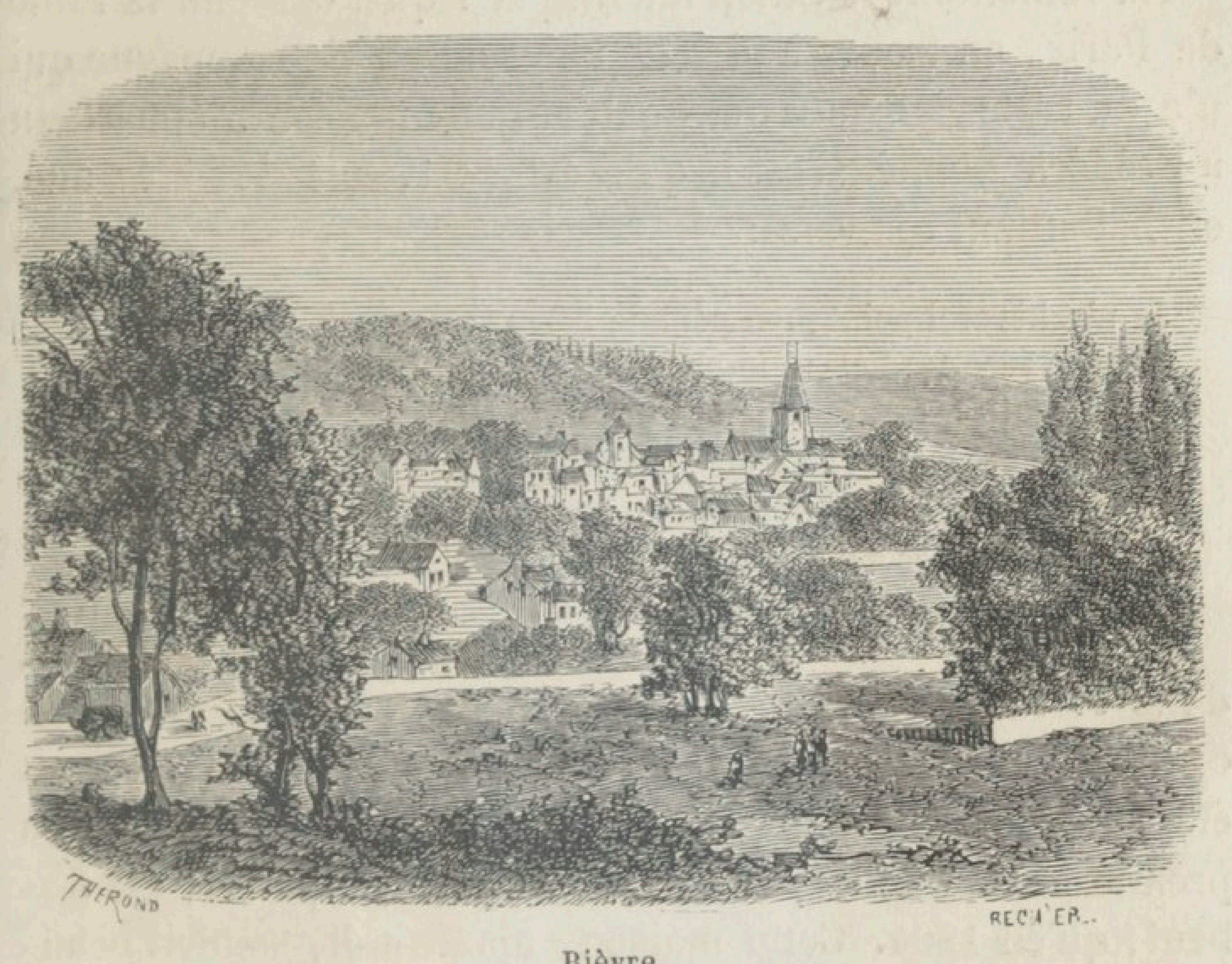
Bièvre.

Distances. Bièvre est à : 5 kil. 1/2 de l'entrée de Palaiseau, 16 kil. de Paris, 3 kil. du Petit-Bicêtre, 8 kil. de Châtillon, 6 kil. de Meudon, 9 kil. de Versailles (le château), 4 kil. de Jouy-en-Josas par la vallée, 4 kil. de Saclay.

Bièvre est desservi aussi par une voiture qui part de Paris, rue des Deux-Écus, n° 23, 1 fr. 25 c. et 1 fr. Le trajet se fait en 2 h. Cette voiture suit jusqu'à Châtillon la route décrite à la page 51, gravit la côte à laquelle ce village a donné son nom, traverse un plateau cultivé entre le bois de Meudon à droite et le Plessis-Picquet à gauche, croise au Petit-Bicêtre la route de Versailles à Choisy-le-Roi, et descend à Bièvre par l'étroit vallon de l'Abbaye-aux-Bois.

Bièvre, village de 900 habitants (Seine-et-Oise, arron-

dissement de Versailles, canton de Palaiseau), est agréablement situé sur un coteau, dans la belle vallée qu'arrose la rivière du même nom, et à l'entrée d'un petit vallon latéral d'où descend un petit ruisseau. « Savoir, dit l'abbé Lebeuf, si c'est la rivière qui a donné le nom au lieu, où si c'est le lieu qui a donné le sien à la rivière, c'est ce qui n'est pas encore décidé. » Cette grave question fût-elle résolue, on ignorerait l'origine du nom; les savants n'ont pu ni la découvrir ni l'inventer. Quoi qu'il en soit, le cartulaire du prieuré de Longpont mentionne deux seigneurs de Bièvre du temps de Louis le Gros ou de Louis le Jeune. Le plus célèbre fut le marquis de Bièvre (1747-1783), l'auteur du *Séducteur*, qui se fit une si grande réputation par ses calembours recueillis en 1800 sous le titre de *Bievriana*. Son château, qui était fort beau, a été complétement démoli il y a une vingtaine d'années; il n'en reste aucun vestige. Des champs ont rem-



Bièvre.

placé ses vastes jardins, dont les arbres séculaires faisaient, assure-t-on, l'admiration de nos pères.

« L'*église* de Bièvre, titrée de saint Martin, est fort petite et n'a point d'ailes, dit l'abbé Lebeuf. Cette petitesse prouve quelquefois l'antiquité d'une église, surtout lorsque le chœur est couronné par une tour ou par un clocher de pierre. Mais ici il est à côté de l'église, et il est bâti de grès; ce qui ne peut fixer nettement le temps de la bâtisse. »

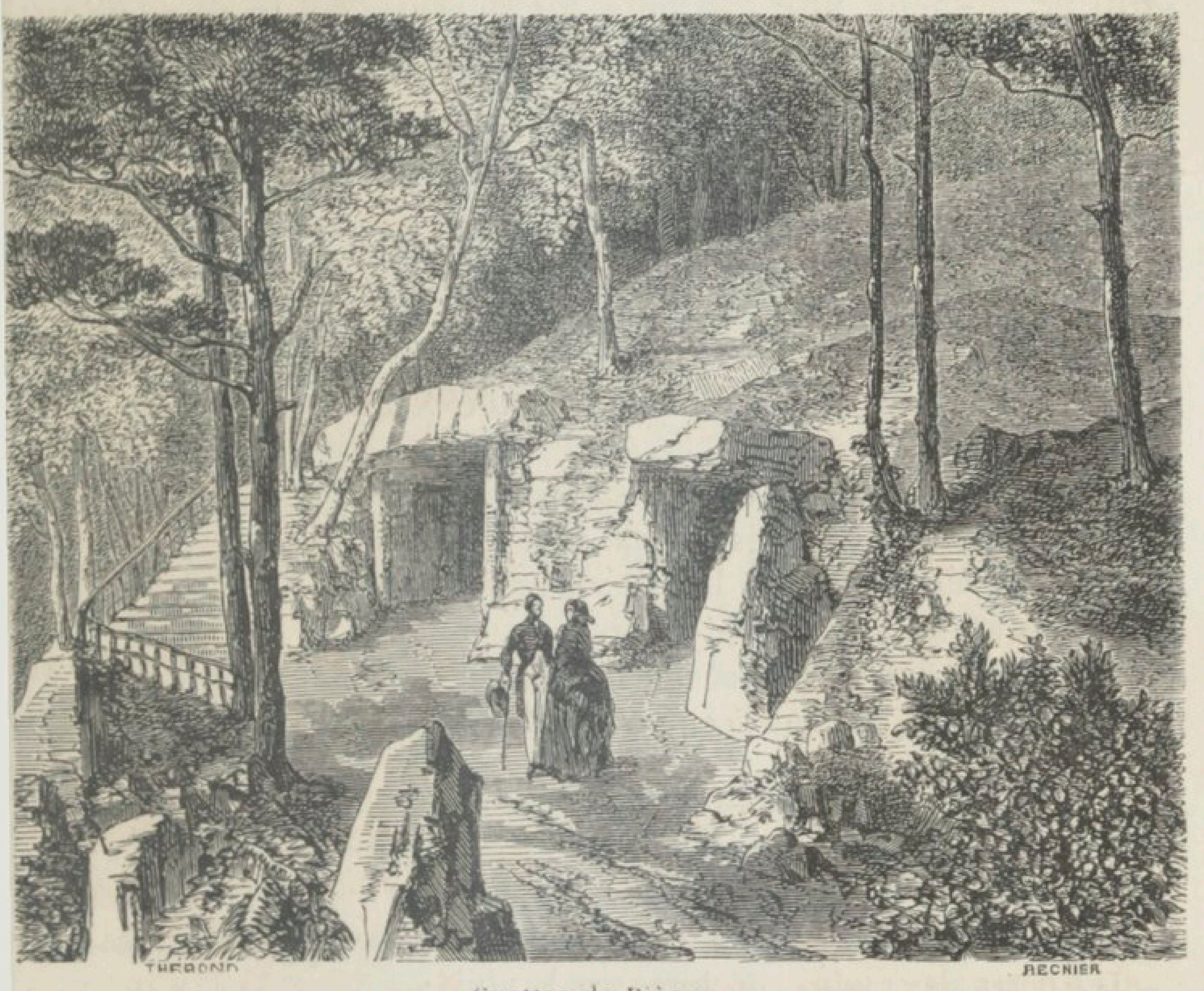
En remontant le vallon latéral par lequel descend la route de Paris, on trouve à droite une maison de campagne qui n'a du reste rien de remarquable. Cette maison a appartenu à Frédéric Soulié. C'est là qu'il est mort, en 1847, à 47 ans, en balbutiant ces vers :

Je n'achèverai point mon pénible labeur ;
Plus de récolte ; hélas ! imprudent moissonneur,
Hâtant tous les travaux faits à ma forte taille,
Je jetais au grenier le froment et la paille,
De mon rude labeur nourrissant ma maison,
Sans m'informer comment s'écoulait la moisson.

Près de cette maison de campagne s'élevait autrefois, dans le fond du vallon, l'**Abbaye du Val profond**, plus connue sous le nom de l'*Abbaye-aux-Bois*. Cette abbaye avait été fondée vers le XII[e] siècle pour des Bénédictines. « La première abbesse dont on trouve le nom ne paraît, dit Lebeuf, qu'en 1204. Cette maison, ajoute-t-il, souffrit beaucoup durant les guerres du règne de Louis XI. Sous l'abbesse Catherine de Torcy, qui gouverna depuis 1494 jusqu'en 1510, on observe que cette abbaye, composée alors de vingt-quatre religieuses fort pauvres, était quelquefois appelée *Notre-Dame des Ardans*. Jacqueline de Ballieu étant morte vers 1513, Étienne Poncher, évêque de Paris, y mit la réforme de Chezal-Benoît. La reine Anne de Bretagne, qui avait demandé cette réforme, lui fit donner alors le nom de *Val de Grâce*. » Cette abbaye fut ruinée en 1562 par les huguenots, et les

religieuses obtinrent la permission de se retirer à Saint-Jean de Beauvais, sous Louis XIII. En 1621, elles s'installèrent à Paris au faubourg Saint-Jacques (voir dans *Paris illustré* le Val de Grâce), et plus tard elles vendirent leur ancien monastère, dont il ne reste plus aujourd'hui que des bâtiments de ferme.

La route de Bièvre à Versailles (9 kil. environ, en allant



Grottes de Bièvre.

jusqu'au château) gravit au sortir du village la côte boisée que domine le *château de Belair*. Au tiers de cette côte, dans un petit bois d'arbres verts, s'ouvre un sentier sablonneux. Ce sentier monte en quelques minutes à de charmantes grottes que M. de Plancy, le propriétaire du château de Belair, a fait creuser dans des masses de grès au-dessous des murs de son parc, et qui ont été ensuite garnies à ses frais de bancs et de tables pour l'agrément des promeneurs.

Au sommet de la côte, à l'endroit où la route fait un coude, on découvre une vue admirable sur la jolie vallée de la Bièvre, ses magnifiques prairies et ses charmants coteaux boisés. En la remontant du regard, on aperçoit à ses pieds le hameau des Roches, où l'on remarque les belles propriétés qui ont appartenu à M. Récamier et à M. Bertin de Vaux; puis Vauboyen, Jouy-en-Josas et l'aqueduc de Buc, qui se détache sur les bois du Désert. En la descendant, au contraire, on voit Bièvre, Igny, Palaiseau, et, au delà de la butte de Chaumont, on découvre parfois, quand le temps est clair, la tour de Montlhéry.

Mlle Louise Bertin possède actuellement la maison de campagne qui a appartenu à son père. C'est à elle que M. Victor Hugo a dédié cette jolie pièce de vers des *Feuilles d'automne*, intitulée *Bièvre* et numérotée XXXIV :

Une rivière au fond, des bois sur les deux pentes;
Là des ormeaux, brodés de cent vignes grimpantes,
Des prés où le faucheur brunit son bras nerveux;
Là des saules pensifs, qui pleurent sur la rive,
Et, comme une baigneuse indolente et naïve,
Laissent tremper dans l'eau le bout de leurs cheveux;

Là-bas, un gué bruyant dans des eaux poissonneuses,
Qui montrent aux passants les jambes des faneuses;
Des carrés de blé d'or; des étangs au flot clair;
Dans l'ombre, un mur de craie et des toits noirs de suie;
Les ocres des ravins, déchirés par la pluie;
Et l'aqueduc au loin, qui semble un pont de l'air....

La route de Bièvre à Versailles, parvenue sur le plateau, contourne un petit ravin sauvage, laisse à droite le château de Belair et la *tour de Gizzy*, puis la route qui conduit par *Villecoublay* à Villebon (4 kil., et à Meudon, 6 kil., voy. l'*Itinéraire de Paris à Versailles* ou les *Environs de Paris illustrés*). Elle passe ensuite devant le château de *Mont-Clain* ou *Montéclain* et devant la *Cour Roland*, — deux grandes pro-

priétés que sépare le *bois de l'Homme mort* qu'elle laisse à gauche, — avant de rejoindre, à la ferme de l'*Hôtel-Dieu*, la route de Choisy-le-Roi à Versailles. La ferme de l'Hôtel-Dieu est à 1 kil. de Vélizy, 2 kil. de Viroflay, 3 kil. de Châville, 4 kil. du Petit-Bicêtre, 5 kil. du château de Versailles. Après l'avoir dépassée on laisse à gauche : une route qui descend à Jouy; les bois des Mets; puis la route de Versailles à Jouy; et on ne tarde pas à descendre au *Petit-Montreuil*, que l'on traverse avant d'atteindre la ville de Versailles proprement dite (voy. les deux ouvrages indiqués ci-dessus).

Cette route n'a rien de pittoresque. Les piétons devront lui préférer celle qui va être décrite. Entre Belair et Montéclain, on trouve à gauche un chemin qui redescend dans la vallée de la Bièvre à la belle propriété de *Vauboyen*. De cette villa on peut gagner Jouy par les deux rives de la Bièvre. Le chemin de la rive gauche est trop souvent enfermé entre deux murs. Celui de la rive droite, beaucoup plus découvert, offre de plus jolis points de vue : il passe près de la *ferme de la vallée d'Enfer*, au pied de la *butte du bois Chauveaux*, et vient aboutir à Jouy, près de l'église (de 45 m. à 1 h. à pied, de Bièvre à Jouy par la vallée).

Jouy-en-Josas.

Distances. Jouy-en-Josas est à : 4 kil. de Bièvre par la vallée, 4 kil. des étangs de Saclay, 3 kil. de l'aqueduc de Buc, 4 kil. de Viroflay, 3 kil. de Vélizy, 7 kil. de Versailles (le château), par la route, 7 kil. par Buc et les bois de Satory, 4 kil. de l'étang du Trou-Salé.

L'administration des chemins de fer de l'Ouest a établi un service de voitures entre Versailles (rue des Chantiers, rue du Plessis, place de la Mairie) et Jouy-en-Josas. Ces voitures desservent aussi les Loges.—Deux départs par jour. 50 cent. par place.

Jouy-en-Josas (Seine-et-Oise, arrondissement et canton de Versailles) est un long village de 1200 habitants environ, situé dans la vallée de la Bièvre, sur la rivière de ce nom, et traversé par la route de Versailles à Chevreuse. On l'appelait

autrefois *Joyacum* et *Joi*[1]. Au commencement du IXe siècle, cette terre appartenait à l'abbaye de Saint-Germain des Prés, qui la perdit ou l'échangea pendant les siècles suivants. Parmi ses seigneurs on cite le connétable de Clisson, le marquis de Sourdis, qui la fit ériger en comté par lettres patentes du mois de décembre 1654; le duc de Chevreuse, qui la céda à un sieur Berthelot, secrétaire du roi; Roullier, qui fut ministre des affaires étrangères et de la marine. Le château actuel, de construction moderne, appartient à M. Mallet. Le parc n'a pas moins de 300 arpents. On y remarque de belles pièces d'eau et une vaste orangerie.

En 1760, Oberkampf fonda à Jouy une manufacture de toiles peintes, qui devint l'une des plus célèbres de l'Europe. Cette manufacture est depuis longtemps fermée. Les bâtiments, en partie abandonnés, attirent les regards sur la rive gauche de la Bièvre.

L'*église* de Jouy-en-Josas, consacrée à saint Martin, « paraît, dit l'abbé Lebeuf, n'avoir été bâtie qu'au commencement du XVIe siècle, à la réserve de deux portions à l'entrée du chœur, tant à droite qu'à gauche, lesquelles sont du XIIIe ou du XIVe siècle. C'est un édifice bas, auquel il manque une aile du côté du septentrion; il est couronné par une assez haute flèche d'ardoises. On y aperçoit encore saint Christophe peint à fresque, à l'entrée dans l'aile, suivant l'usage de mettre les images de ce saint à la vue d'un chacun, sur ce principe de confiance : *Christophorum videas, postea tutus eas.* Saint Martin y est aussi représenté à cheval au grand autel, suivant l'ancien usage. » Les renseignements qui suivent sont empruntés à l'*Almanach de Seine-et-Oise* pour 1856 : « On a découvert derrière le maître autel

1. « Ce n'est, dit Lebeuf, que pour distinguer ce Jouy de Jouy-le-Moutier, situé près de Pontoise, dans l'archidiaconné de Paris, qu'on l'a surnommé Jouy-en-Josas, parce qu'il est dans l'archidiaconné de Josas, ou Josay, pour mieux dire. »

de l'église de Jouy des sculptures très-délicates et très-bien conservées, dont l'exécution remonte au règne de François Ier. Ces sculptures ont été placées dans l'endroit le plus apparent de l'église.... La ferme du *Grand-Villetain* possédait une statue en bois de la Vierge. Cette statue, qui a plus de mille années d'existence, a été rapportée à l'église de Jouy. »

Au delà de la route qui monte par le vallon que domine



L'aqueduc de Buc.

la Cour Roland à celle de Versailles à Choisy-le-Roi, on aperçoit au-dessus des maisons de Jouy quelques maisons du hameau des *Mets*, situé à l'extrémité du plateau que recouvrent les bois du même nom. On peut traverser ces bois pour gagner Viroflay (de 45 m. à 1 h.). Le hameau situé plus loin dans la vallée de la Bièvre s'appelle le *Petit-Jouy*. A ce point (2 kil. de Jouy), la route se bifurque.

Celle de gauche monte, après avoir franchi la Bièvre, aux *Loges-en-Josas*, village de 300 habitants (1 kil.); celle de droite s'élève entre les bois des Mets à droite, et le bois des Gonards à gauche, et va gagner (2 kil.) la route de Versailles à Choisy-le-Roi, qu'elle rejoint à 3 kil. du château. Les piétons doivent prendre le chemin qui s'ouvre en face, sur la rive gauche de la Bièvre (il y en a un aussi sur la rive droite). 10 minutes leur suffisent pour atteindre l'**aqueduc de Buc.** Cet aqueduc, qui traverse toute la vallée, a, dans sa partie la plus élevée, 22 mètres de hauteur; il a été construit en 1686 pour conduire à Versailles les eaux des étangs de Saclay et du Trou-Salé.

De l'aqueduc de Buc on peut gagner directement Chevreuse par l'*étang du Trou-Salé*, le village de *Toussus*, le château d'Orce, Cressely et Saint-Rémy (12 kil. environ. Voir ci-dessous *vallée de l'Yvette*).

A 5 minutes de l'aqueduc, le joli village de **Buc** (576 hab., Seine-et-Oise, arrondissement et canton de Versailles) s'est éparpillé sur les deux rives de la Bièvre. Mais l'église et les principaux groupes d'habitations sont sur la rive droite. On remarque dans ses environs de nombreuses maisons de campagne.

A Buc, la route se bifurque encore : le bras de gauche remonte la vallée de la Bièvre, entre le *bois de la Geneste* (rive droite) et le *bois du Désert* (rive gauche), jusqu'à la route de Versailles à Dampierre (environ 3 kil.), d'où il faut 30 m. pour gagner la porte de Satory à Versailles; l'autre bras, celui de droite, conduit en 45 minutes à Versailles, et rejoint près du chemin de fer de l'Ouest la route de Palaiseau. Les piétons ne devront suivre la route que jusqu'à la *porte du Cerf-Volant* (2 kil.). Ils entreront alors dans un joli petit bois, par lequel ils gagneront en moins de 20 minutes la porte de Satory. (Voir les *Environs de Paris illustrés* ou l'*Itinéraire de Versailles*, par Adolphe Joanne.)

Cette exploration de la vallée de la Bièvre terminée, revenons maintenant à Palaiseau, pour continuer notre promenade jusqu'à Orsay en chemin de fer, et d'Orsay à Chevreuse en voiture.

DE PALAISEAU A ORSAY.

De Palaiseau à Orsay, le chemin de fer remonte sur son versant septentrional la jolie vallée de l'Yvette. Au delà de l'église, qui domine la voie sur la droite, on sort de la tranchée dans laquelle on était entré avant d'arriver à Palaiseau, et on découvre sur la gauche de ravissants paysages. Rien de plus frais, de plus vert, de plus riant que les prairies, parsemées de bouquets d'arbres, encadrées dans des bordures de bois, au milieu desquelles coule l'Yvette. Les trains ne s'arrêtent à *Lozère* que lorsqu'ils ont des voyageurs à prendre ou à déposer.

ORSAY.

Distances. Orsay est à : 5 kil. de Palaiseau, 22 kil. de la gare de Paris, 25 kil. de Paris, d'après le livre de poste, 15 kil. de Versailles, 17 kil. d'Arpajon, 26 kil. de Dourdan, 12 kil. environ de Chevreuse.

On trouve à la station d'Orsay des voitures de correspondance pour *Forges*, *Briis*, *Bonnelles*, *Limours* et *Chevreuse*.

Le plus ancien souvenir historique qui se rattache à **Orsay**[1], dont l'origine et l'étymologie sont également mystérieuses, est celui d'une bataille qui fut livrée dans les environs, du temps du roi Robert, entre le comte de Chartres, Eudes, et Burchard, comte de Corbeil, qui demeura vainqueur. En 1150, le château appartenait à Simon d'Orsay, le premier propriétaire connu. Un des descendants de ce Simon, qui vivait sous Charles VI, transforma le château en une forteresse, et Orsay devint un repaire de brigands. « Les larrons qui occupaient le château étaient pires que des Sarrasins.

1. *Hôtel* de l'*Étoile*.

Nul ne peut s'imaginer les tourments qu'ils faisaient souffrir à leurs prisonniers et la tyrannie qu'ils exerçaient sur eux. Aussitôt qu'ils parvenaient à faire un homme prisonnier, ils lui enlevaient tout l'argent et les vêtements qu'il portait, et l'obligeaient à payer une forte rançon. Le prisonnier mettait tout en œuvre pour se procurer la somme qui devait lui rendre sa liberté, et, quand la somme était livrée, ces hommes féroces le retenaient en prison, le laissaient mourir de faim ou lui arrachaient la vie par des moyens violents. Les chevaliers et les soldats de ce château étaient si détestés, que, dès qu'on sut que leur château était assiégé, on y accourut de tous les villages voisins, et même de Paris, pour secourir les assaillants. » (Voir le *Journal de Paris*, sous les règnes de Charles VI et de Charles VII, p. 92.) Le château d'Orsay tint bon ; mais, au bout de huit jours, il fallut se rendre. On conduisit les prisonniers à Paris, liés deux à deux avec une corde qui leur serrait fortement le cou ; toutefois la chronique ne nous dit pas s'ils furent livrés au bourreau.

A partir de cette époque, l'histoire du village d'Orsay est assez insignifiante ; on ignore même les noms des propriétaires du château ; seulement, dans ces derniers temps, on trouve parmi eux le boucher du bourg, puis le général Moreau, enfin un M. Pourrat, « escompteur à Paris, et possesseur d'une grande fortune, qu'il doit en partie, ajoute naïvement Dulaure, aux grands besoins du commerce et de la librairie. » Ce château, que l'on peut voir encore, mais qui n'est plus celui de Charles VI, est vaste, entouré de fossés que remplissent les eaux vives de l'Yvette ; on y remarque surtout un joli pavillon décoré d'un porche composé de six colonnes doriques et ioniques, et construit par Moreau.

Outre le château, Orsay possède deux monuments : l'hôpital, dont il n'y a rien à dire, sinon qu'il est dans une situation délicieuse et parfaitement saine, et l'*église*. Le fond du sanc-

tuaire, terminé par une calotte que l'on a percée pour y mettre un vitrage, est du XIIe siècle. Le chœur et les petites colonnes d'ornement que l'on remarque entre le chœur et le sanctuaire appartiennent au XIIIe. Le clocher, assis sur le chœur en forme de tour carrée, paraît être de la même époque; mais tout l'édifice est d'une grande simplicité, et en somme peu digne d'intérêt. Ce qui nous charme dans Orsay, ce ne sont pas ses monuments, mais la beauté peu commune des paysages dont il est entouré, mais cette riante et pittoresque vallée que nous allons parcourir, ces grands bois qui se prolongent à perte de vue au sommet des coteaux dans la direction de Rambouillet, ces vastes prairies au milieu desquelles l'Yvette fait mille détours entre ses bordures de vieux saules, ce château de *Corbeville* (il appartient à M. Vavin), coquettement assis au sommet de la montagne et d'où l'on jouit d'une vue étendue et variée, enfin ces carrières de grès rouge qui s'étalent sur le versant d'un profond ravin.

L'exploitation de ces carrières et d'autres carrières de pierres à bâtir forme la principale industrie des habitants d'Orsay, dont le nombre dépasse 1200.

Orsay fait partie du département de Seine-et-Oise, arrondissement de Versailles, canton de Palaiseau.

LA VALLÉE DE L'YVETTE.

D'Orsay à Chevreuse.

Distances. De 11 à 12 kil. 4 départs par jour pendant l'été, 3 pendant l'hiver. On paye 30 cent. pour Bures, 50 cent. pour Gif, 1 fr. pour Saint-Rémy, 1 fr. pour Chevreuse. La voiture part de Bures, chez M. Duvivier; de Gif, chez M. Delange; de Saint-Rémy, chez M. Huteau; de Chevreuse, chez M. Delaplane.

La *vallée de l'Yvette*, presque parallèle à celle de la Bièvre, a environ 26 kilomètres d'étendue de Palaiseau à Yvette.

On y descend, au sortir d'Orsay, par une pente assez rapide, qui longe la lisière des bois, et bientôt on en atteint le fond. A 1 kilomètre d'Orsay on découvre, à travers un massif de peupliers, le château de *Grandménil*, bâti en pierre et en briques. 1 kilomètre plus loin est le petit village de **Bures** (436 habitants), qui possède aussi son château. Ce château a conservé quelques tourelles, et des fossés que baignent les eaux de l'Yvette; aujourd'hui, c'est un simple moulin.

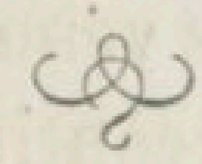
On ne sait rien de Bures avant l'époque des croisades; mais les vieilles chroniques nous apprennent que deux frères, Godefroy et Guillaume, seigneurs de Bures, se distinguèrent en Palestine au commencement du XIIe siècle. Le second fut même vice-roi de Jérusalem pendant que le roi Baudouin II était dans les prisons des Sarrasins. Au XVIe siècle, la seigneurie de Bures appartenait à la belle maîtresse de François Ier, Anne de Pisseleu, duchesse d'Étampes.

Au delà de Bures, à droite et à gauche de la vallée, on voit de temps en temps s'ouvrir, par des gorges resserrées, d'étroits vallons dont la riante verdure et l'aspect mystérieux attirent le promeneur; mais on fera sagement de ne pas céder à la tentation : la plupart de ces vallons finissent brusquement à peu de distance. Ce qu'ils offrent de plus joli, c'est le premier coup d'œil, celui précisément dont on jouit depuis la vallée de l'Yvette. Quant à ce petit ruisseau, qu'on aperçoit à peine, tant son lit a peu de largeur, une double rangée de peupliers, bientôt remplacés par des saules, indique la ligne que suivent ses eaux. La vallée ne tarde pas à s'élargir un peu : on arrive à Gif (818 habitants, Seine-et-Oise, arrondissement de Versailles, canton de Palaiseau).

Gif est un petit village assez propre et assez coquet, mais dont il n'y a pas grand'chose à dire et où il n'y a rien à voir. Comme ce nom de *Gif* ne paraît pas pouvoir se dériver du latin, on en conclut, un peu témérairement peut-être, que le village existait avant la domination romaine; au fond, peu nous

importe, puisqu'il ne reste aucun monument qui puisse être attribué à une époque tant soit peu ancienne. L'*église* même n'a pas d'âge, elle est bâtie en une espèce de pierre meulière qui défie tous les efforts de la sculpture. Le château appartient à M. Bourdon de Sarty. La propriété de l'*Ermitage* a été autrefois possédée par M. de Meneval.

En sortant de Gif, on aperçoit à gauche, au fond de la vallée, un moulin, et au delà, au pied et sur le penchant du coteau, les bâtiments d'une ferme assez vaste qui porte le nom d'*Abbaye*. C'est qu'autrefois Gif avait en effet une abbaye de Bénédictines assez considérable, que la Révolution a ruinée et dont elle a dispersé les habitantes. Tout n'est pas détruit cependant, et l'on trouve encore dans les divers corps de bâtiments de la ferme des restes assez curieux de l'ancien monastère. Un peu plus loin, et du même côté, on remarque sur l'Yvette même quelques ruines basses et informes, que la tradition attribue à un vieux manoir démoli depuis des siècles.

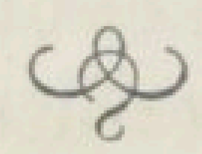


A droite de la route s'ouvre une nouvelle vallée, qui mérite d'être parcourue à pied; elle a environ 9 kilomètres de longueur. Elle s'étend dans la direction du nord-ouest jusqu'auprès du village de *Voisins le Bretonneux*, situé entre *Guyancourt* et *Port-Royal*, sur la route de Versailles à Dampierre. En la remontant, — après avoir croisé la route de Paris à Chevreuse qui vient de Saclay et qui descend dans la vallée de l'Yvette par la *Côte de la Belle Image*, — on y trouve plusieurs moulins, puis le beau *château d'Orce*, appartenant à M. de La Roche-Ambert, avant d'atteindre **Châteaufort** (Seine-et-Oise, arrondissement de Versailles, canton de Palaiseau), village de 574 habitants, pittoresquement situé au sommet de la colline. Il était autrefois plus important qu'au-

jourd'hui; il a été ruiné pendant les guerres de religion. Il doit son nom à une importante forteresse dont on voit encore deux tours.

Du château d'Orce on peut gagner, à droite, l'aqueduc de Buc, par Toussus (voir p. 74), ou Saint-Rémy (voir ci-dessous), par Cressely. Ces deux routes traversent des plateaux bien cultivés, mais monotones, avant de descendre, la première, dans la vallée de la Bièvre, la seconde, dans la vallée de l'Yvette.

Au delà de Châteaufort, on trouve le hameau de *Mérancis*, puis *Magny-les-Hameaux*, village de 426 habitants, dont l'église renferme quelques belles pierres tombales provenant de l'église de Port-Royal (voir p. 85).



Retournons maintenant dans la vallée de l'Yvette, à l'entrée du vallon latéral où nous venons de faire cette excursion. Les deux chaînes de collines continuent à s'éloigner l'une de l'autre; il semble d'abord que la vallée de l'Yvette veuille se transformer en une large plaine; mais elle ne tarde pas à se resserrer en deçà de *Courcelles*. Au delà de ce village, on passe devant le château de *Vaugien*, qui laisse apercevoir, malgré les massifs de verdure dont il est entouré, une façade assez grandiose. Les jardins de Vaugien avaient été, dit-on, dessinés par Le Nôtre. Sur le plateau opposé se trouvent, à peu de distance, les châteaux de *Chevincourt* et de *Beauplan*.

De ce point on aperçoit déjà les ruines grandioses de la Madeleine, qui dominent toute la vallée; les brusques détours de la chaîne de collines qui court à droite les avaient jusqu'à présent dérobées à la vue. Cependant on est encore à 2 kilomètres 1/2 de Chevreuse. Ce chemin qui s'ouvre, sur

la droite, à Saint-Rémy, et qui gravit le coteau par une pente assez roide, mène à Buc par Cressely, Châteaufort et Toussus (voir p. 74).

Saint-Rémy compte environ 566 habitants ; il appartient au département de Seine-et-Oise, arrondissement de Rambouillet, canton de Chevreuse ; il est situé au confluent de l'Yvette et des ruisseaux qui descendent des vallons de la Chapelle-Milon et de Saint-Paul ; aussi les prairies qui l'avoisinent sont-elles fréquemment submergées. L'*église*, qui reconnaît saint Rémy de Reims pour son patron, n'offre absolument rien d'intéressant, et il serait difficile de préciser l'époque à laquelle elle a dû être construite ; tout ce dont on est certain, c'est que le village existait dès le XIIIe siècle, ainsi qu'un prieuré qui portait le nom de Beaulieu, et dont il ne reste aucun débris. Les dames de la maison royale de Saint-Cyr possédaient, avec le duché de Chevreuse, la baronnie de Saint-Rémy.

Au sud de Saint-Rémy, sur la gauche, s'ouvre un petit vallon à l'entrée duquel le château de *Coubertin* offre un aspect assez agréable ; le château appartient à M. de Coubertin. Un peu plus loin est le *château de Saint-Paul*, possédé actuellement par M. Ditte. Ce vallon, d'où l'on extrait beaucoup de pavés, conduit à deux villages appelés les *Trous* et les *Molières*.

Le vallon qui s'ouvre au nord est beaucoup plus important. Il s'étend, en inclinant au nord-ouest, jusqu'au bois de Trappes. En le remontant on y trouve plusieurs moulins, *Milon-la-Chapelle* (210 habitants), et *Saint-Lambert-les-Bois* (246 habitants), avant d'atteindre (6 kilomètres de Saint-Rémy) la route de Versailles à Dampierre, près de laquelle sont les ruines de l'abbaye de Port-Royal (voy. ci-dessous, page 85).

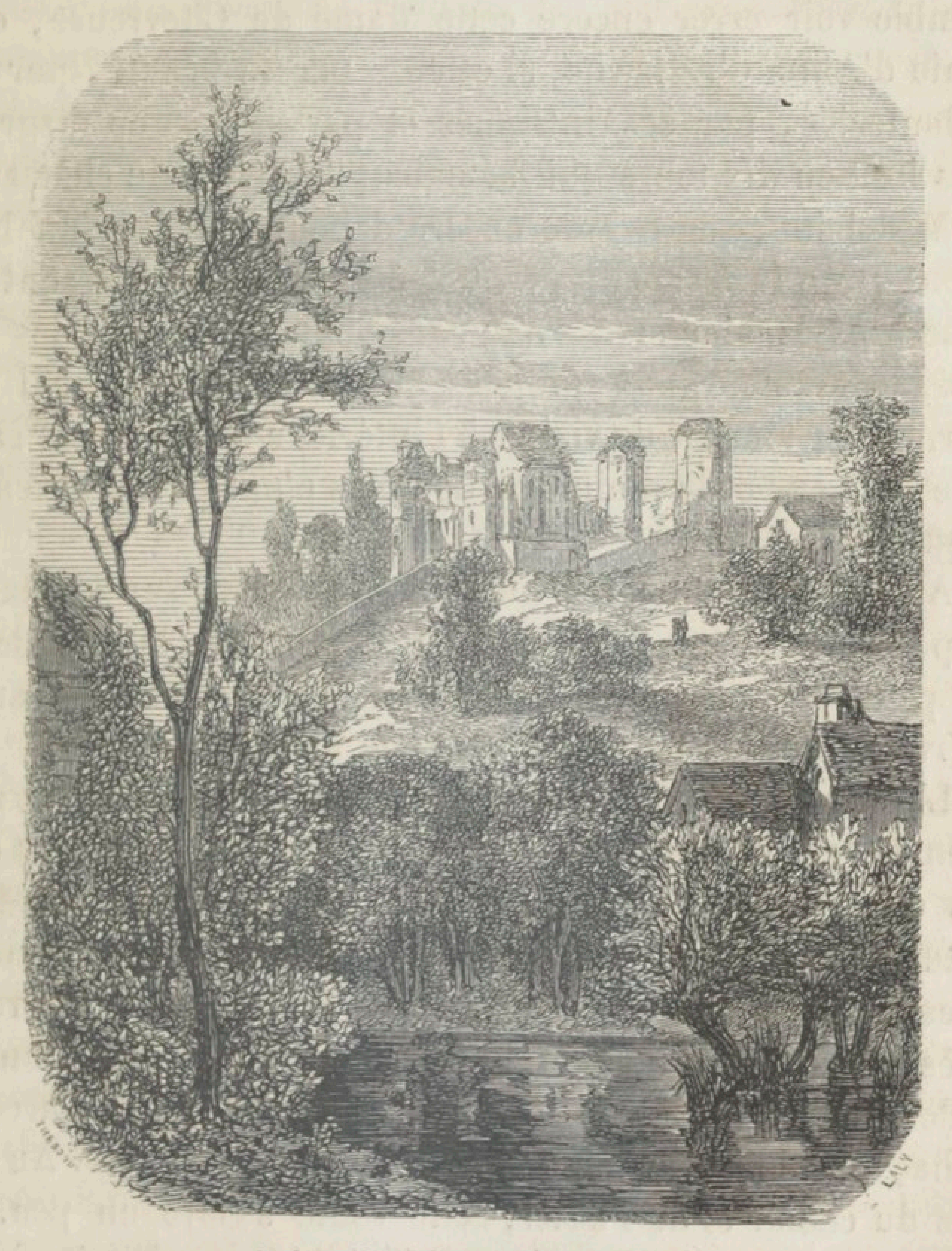
Saint-Rémy est à 2 kilomètres environ de **Chevreuse,** dont le château à demi ruiné commande encore si fièrement

les routes d'Orsay et de Rambouillet. A l'entrée de la ville, on trouve en arrivant l'*hôtel du Grand-Saint-Jacques*.

Le nom primitif de Chevreuse était *Caprosia*, sans doute parce que les bois qui l'entouraient, et dont la plus grande partie a été défrichée, abondaient en chevreuils. Les plus anciens titres qui en fassent mention sont de 975; c'était alors une petite abbaye sous le nom de Saint-Saturnin. Le premier seigneur connu est Milon de Chevreuse, qui vivait sous le roi Robert; dès ce temps-là déjà, le sire de Chevreuse était l'un des quatre seigneurs qui avaient le droit exclusif de porter sur leurs épaules le nouvel évêque de Paris, lors de son intronisation. En 1304, un comte Anselme de Chevreuse est tué à cette célèbre bataille de Mons-en-Puelle, où, comme le disait Philippe le Bel, *il pleuvait des Flamands*. Sous Charles V, un seigneur de Chevreuse, maître d'hôtel du roi, est fait gouverneur du Languedoc. Chevreuse eut fort à souffrir pendant les guerres civiles qui désolèrent la France sous le règne de Charles VI; prise et reprise plusieurs fois, pillée et incendiée tour à tour, elle resta entre les mains des Anglais jusqu'en 1448. Charles VII, rentré en possession de son royaume, acheta le château de Chevreuse, dont François Ier devait faire don plus tard à la duchesse d'Étampes. Lorsqu'on reprit à la favorite les libéralités de son royal amant, la terre de Chevreuse fut donnée au cardinal de Lorraine, et, le 12 mars 1612, érigée en pairie en faveur de Claude de Lorraine, qui mourut sans postérité. Redevenue simple baronnie, Chevreuse entra dans la dotation des dames de Saint-Louis, établies à Saint-Cyr. Le château, qui était en ruine longtemps avant la Révolution, et dont une partie avait été transformée en bâtiments de ferme, vient d'être acheté par M. le duc de Luynes, jaloux d'assurer la conservation de cette ancienne propriété de sa famille.

On arrive à la Madeleine par plusieurs sentiers partant de Chevreuse, et qui ne sont abordables qu'aux piétons, tant la

pente est abrupte; mais en quelques minutes on parvient au sommet, et l'on est amplement récompensé de cette légère fatigue par le splendide panorama qui se déploie de toutes parts. Bois, vallons, collines, châteaux, se groupent et se



Ruines du château de Chevreuse.

confondent dans le lointain : ici, c'est la vallée de l'Yvette que nous venons de parcourir; là, cette autre vallée qui court vers Dampierre, et qui nous rappelle les beaux ombrages de la Normandie; un peu plus loin, un autre vallon, bien frais et bien riant aussi, au fond duquel serpente capri-

cieusement la route de Rambouillet ; à nos pieds, les toits de la petite ville au-dessus de laquelle nous sommes comme suspendus ; derrière nous enfin, les ruines du château, qui réveillent tant de souvenirs, et parmi lesquelles il nous semble voir errer encore cette dame de Chevreuse, cette amie d'Anne d'Autriche, si célèbre par sa beauté, par ses galanteries, par ses intrigues et par sa longue disgrâce. Des huit ou dix tours qui formaient l'enceinte du château de la Madeleine, quatre sont encore debout, ainsi qu'un bâtiment qui a la forme d'une chapelle ; les remparts sont par places assez bien conservés ; sans doute, après que les travaux de restauration projetés auront été exécutés, il sera permis au touriste de visiter à l'intérieur les quelques salles que le temps et la main des hommes n'ont pas entièrement dégradées.

Au sud de la ville, à 2 kilomètres environ, sur le plateau opposé à celui que couronnent les ruines de la Madeleine, on peut voir encore quelques débris de l'ancien château de *Méridon*, dont la fondation remonte au XIII[e] siècle.

L'*église* de Chevreuse n'est pas fort ancienne ; car il ne reste rien de celle qui existait du temps de Philippe le Bel, et dont un ouragan renversa le beau clocher en flèche. L'édifice actuel remonte tout au plus au commencement du XV[e] siècle ; il est, comme toutes les églises des environs, en pierre de grès et en pierres meulières ; le clocher a la forme d'un pavillon ; la nef et les bas côtés présentent une suite d'arceaux à maçonnerie pleine soutenant une voûte très-basse. Au dessus du chœur et de l'autel, cette voûte s'élève un peu. Au fond, on aperçoit des vitraux insignifiants. Vis-à-vis du portail qui vient d'être reconstruit, se trouvent les ruines assez curieuses de l'*abbaye de Saint-Saturnin*, dont l'architecture est romane. La chapelle de cette abbaye est devenue un entrepôt d'eau-de-vie ; au-dessus de la porte est une petite statue du saint à moitié conservée.

Outre son église, Chevreuse possède un hospice et un hôpital réunis dans un seul bâtiment beaucoup trop étroit, et qui va faire place bientôt à une construction plus convenable. On remarquera aussi, en parcourant les rues, quelques vieilles maisons curieuses par leur architecture; nous signalerons entre autres celle qui porte le n° 49 dans la rue de Rambouillet.

Chevreuse est un chef-lieu de canton du département de Seine-et-Oise, arrondissement de Rambouillet. Sa population se monte à 1700 habitants environ; son commerce consiste surtout en blés, en laines; l'industrie y est représentée par des tanneries, des mégisseries, des tuileries, etc.

Des omnibus mènent pour 75 cent. et 40 cent. de Chevreuse à la station de La Verrière (sur le chemin de fer de l'Ouest), d'où l'on peut se rendre à Paris en 1 h. 8 m. (33 kilom.) pour 3 fr. 75 cent., 2 fr. 75 cent. et 2 fr. 5 cent.

EXCURSION A PORT-ROYAL.

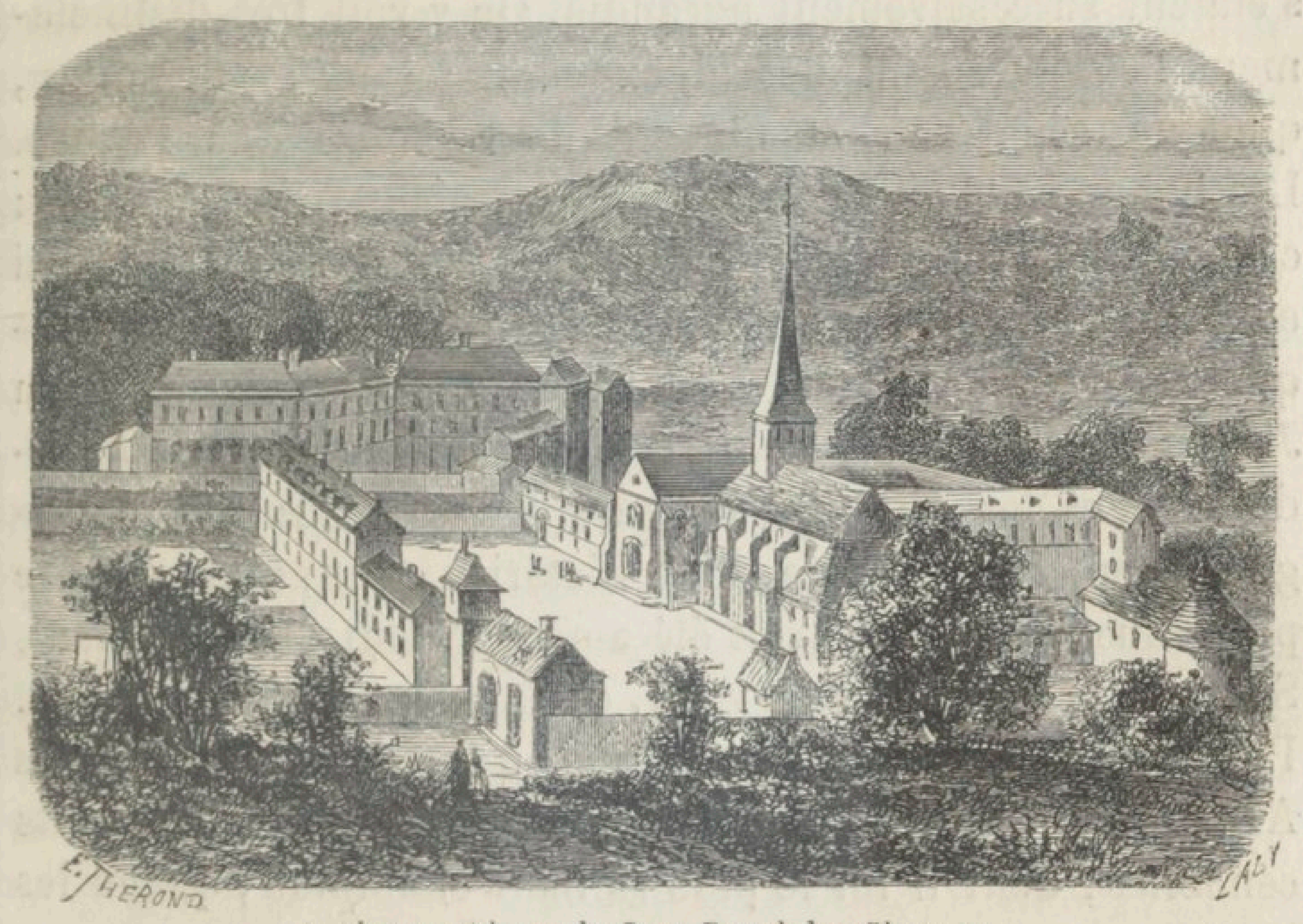
Une excellente route conduit en une heure (à pied), par un vallon boisé et pittoresque, de Chevreuse à Port-Royal.

Jean Racine a écrit l'histoire de l'abbaye de **Port-Royal**, et l'on nous saura gré sans aucun doute de citer le plus que nous pourrons du récit de ce grand homme. « L'abbaye de Port-Royal.... fut fondée, en 1204, par un saint évêque de Paris, nommé Eudes de Sully, de la maison des comtes de Champagne, proche parent de Philippe Auguste... La fondation n'était que pour douze religieuses; ainsi ce monastère ne possédait pas de fort grands biens. Ses principaux bienfaiteurs furent les seigneurs de Montmorency et les comtes de Montfort.. Sur la fin du XVIe siècle, ce monastère, comme beaucoup d'autres, était tombé dans un grand relâchement; la règle de saint Benoît n'y était presque plus connue, la clôture même n'y était plus observée, et l'esprit

du siècle en avait entièrement banni la régularité. Marie-Angélique Arnauld, par un usage qui n'était que trop commun en ces temps-là, en fut faite abbesse en 1602, n'ayant pas encore onze ans accomplis... » Ce fut pourtant cette petite fille qui, six ans plus tard, réforma Port-Royal et plusieurs autres maisons religieuses. « Un capucin, dit Racine, qui était sorti de son couvent par libertinage, et qui allait se faire apostat dans les pays étrangers, passant par hasard à Port-Royal en 1608, fut prié par l'abbesse et par les religieuses de prêcher dans leur église. Il le fit, et ce misérable parla avec tant de force sur le bonheur de la vie religieuse, sur la beauté et sur la sainteté de la règle de saint Benoît, que la jeune abbesse en fut vivement émue. Elle forma dès lors la résolution, non-seulement de pratiquer sa règle dans toute sa rigueur, mais d'employer même tous ses efforts pour la faire aussi observer à ses religieuses. » Elle eut un plein succès, si bien « qu'en moins de cinq ans la communauté de biens, le jeûne, l'abstinence de viande, le silence, la veille de la nuit, et enfin toutes les austérités de la règle de saint Benoît, furent établis à Port-Royal. » Ce monastère fut bientôt en grande réputation de sainteté, et s'accrut dans des proportions considérables. En 1625, il y avait plus de quatre-vingts religieuses. Elles s'y trouvaient fort à l'étroit, et, le lieu étant d'ailleurs humide et malsain, « le couvent ne fut bientôt plus qu'une infirmerie. » Mme Arnauld, mère de Marie-Angélique, d'Antoine Arnauld, le fameux théologien, d'Arnauld d'Andilly, et de dix-sept autres enfants moins célèbres, acheta au faubourg Saint-Jacques, à Paris, une maison où la communauté vint se réfugier. Elle y resta plus de vingt ans.

Ce fut alors que les trois frères Lemaître, dont l'un, Lemaître de Sacy, a traduit la Bible et Térence, — ils étaient petits-fils de Mme Arnauld, et neveux de Marie-Angélique, — allèrent s'établir dans la maison abandonnée

de Port-Royal des Champs. « Leur exemple y attira encore cinq ou six autres, tant séculiers qu'ecclésiastiques, qui, étant comme eux dégoûtés du monde, se vinrent rendre les compagnons de leur pénitence. Mais ce n'était point une pénitence oisive : pendant que les uns prenaient connaissance du temporel de cette abbaye, et travaillaient à en rétablir les affaires, les autres ne dédaignaient pas de cultiver la terre comme de simples gens de journée; ils réparèrent même une partie des bâtiments qui y tombaient en ruine,



Ancienne abbaye de Port-Royal des Champs.

et, rehaussant ceux qui étaient trop bas et trop enfoncés, rendirent l'habitation de ce désert beaucoup plus saine et plus commode qu'elle n'était. » Arnauld d'Andilly vint se joindre à ses trois neveux. Le duc et la duchesse de Luynes, épris des charmes de la vie solitaire, firent bâtir un petit château dans le voisinage de l'abbaye. Un certain nombre de religieuses y étaient revenues. Plusieurs gens du monde obtinrent la permission d'y faire des retraites, entre lesquels on cite le duc et la duchesse de Liancourt, et la duchesse de

Longueville. D'autres firent bâtir des habitations auprès de la maison du faubourg Saint-Jacques. Les grands succès obtenus par les religieuses dans l'éducation des jeunes filles accrurent encore la vogue de leur institut.

Les solitaires dont nous venons de parler, hommes très-savants pour la plupart, imitèrent cet exemple, et se consacrèrent, de leur côté, à l'instruction des jeunes gens. Une estampe de ce temps-là, dont il reste encore des exemplaires, permet de juger de la disposition des bâtiments, qui s'étaient successivement agrandis. On y voit très-distinctement l'emplacement des deux communautés attenantes, quoique séparées, et n'ayant de commun que l'église. Les hommes, d'ailleurs, n'y prononçaient point de vœux : c'étaient des solitaires laïques, et non des moines. Parmi eux étaient, outre ceux que nous avons nommés, l'éloquent écrivain Nicole, l'helléniste Lancelot, auteur du *Jardin des racines grecques*, que l'on cultive encore aujourd'hui dans les colléges. Ils eurent des élèves très-distingués, dont Jean Racine, leur historien, fut assurément le plus illustre. Racine avait été amené là tout naturellement. Sa sœur y avait pris le voile, et sa mère s'y était retirée. Pascal y avait également une sœur qui lui fit connaître les Arnauld et finit par le décider à se joindre à ces savants cénobites, dont il fut le plus vaillant champion, quand les jésuites leur eurent déclaré la guerre.

Le père des Arnauld, Antoine Arnauld, avocat au parlement, avait plaidé, en 1594, pour la Sorbonne, demandant, dès ce temps-là, l'expulsion des jésuites, qui ne fut prononcée que l'année suivante, après l'attentat de Jean Châtel. Ce fut, si l'on en croit Racine, pour se venger d'Antoine Arnauld que les jésuites poursuivirent avec tant d'acharnement son fils, le docteur en Sorbonne, sa fille Marie-Angélique, et Port-Royal. Racine reconnaît cependant lui-même qu'Arnauld, dans son livre de la *Fréquente communion*,

avait « combattu les absolutions précipitées, qu'on ne donne que trop souvent à des pécheurs envieillis dans le crime.... sans les éprouver par une sérieuse pénitence. » On ne pouvait attaquer les jésuites plus directement. Ils répondirent d'abord par une grêle d'invectives et de calomnies; puis, comme Arnauld avait fait l'éloge d'un gros livre sur saint Augustin, en cinq tomes *in-folio*, écrit en latin par un évêque des Pays-Bas, appelé Jansénius, que ce Jansénius avait été leur adversaire, et qu'ils étaient bien sûrs que personne, à l'exception des théologiens, ne le lirait, ils prétendirent y avoir découvert cinq propositions attentatoires au principe de la liberté humaine, et les firent condamner par le pape. Arnauld soutint que Jansénius n'avait point écrit les cinq propositions, et demanda qu'on les lui montrât. On ne les lui montra pas, mais on fit déclarer par quelques évêques qu'elles y étaient. L'un d'eux rédigea un *formulaire* où leur existence était reconnue, et l'on exigea que ce formulaire fût signé par tous les prêtres, tous les religieux, toutes les religieuses. Arnauld et ses amis se refusèrent à signer un mensonge. Les religieuses de Port-Royal dirent que, ne sachant pas le latin, elles n'avaient pu lire Jansénius, ni, par conséquent, avoir d'opinion sur ce que contenait son livre. Ces querelles durèrent plus de soixante ans. Louis XIV, qui ne savait ni le latin ni la théologie, mais qui avait un jésuite pour confesseur, prit parti pour le formulaire, employa son autorité à l'imposer, et persécuta les récalcitrants, qu'on avait affublés du sobriquet de *Jansénistes*. Arnauld fut réduit à s'exiler. Les solitaires furent dispersés, et quelques-uns enfermés à la Bastille. Les religieuses subirent mille avanies, puis furent enfin enlevées et mises dans des couvents plus dociles, et, finalement, le monastère de Port-Royal fut démoli par arrêt du Conseil du 27 octobre 1709. On n'y laissa pas pierre sur pierre au-dessus du sol. On poussa la fureur jusqu'à dé-

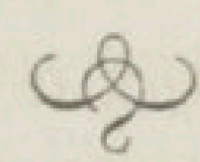
terrer les corps qui avaient été inhumés dans l'église et dans le cimetière de la maison, pour les transporter dans des paroisses plus ou moins éloignées, à Saint-Lambert, à Magny-les-Hameaux, et même jusqu'à Palaiseau. Ce furent les Nicole, les Arnauld, les Sacy, ce fut Pascal, ce fut Racine, que l'on traita de cette manière. La pierre tumulaire de ce dernier a été transférée, en 1823, de l'église de Magny à Saint-Étienne du Mont. M. le duc de Luynes, propriétaire actuel du terrain où s'éleva l'abbaye de Port-Royal, a fait déblayer ce que les solitaires du XVIIe siècle avaient enterré pour exhausser le sol et assainir l'habitation. On a retrouvé ainsi la partie inférieure des murailles, la base des piliers, un carrelage du XIIIe siècle, remontant par conséquent à la fondation de l'abbaye, deux fragments de tombes, une croix de pierre, des tronçons de colonnes et des chapiteaux.

Un des propriétaires qui ont précédé M. de Luynes avait fait bâtir, sur le chevet de l'église, un petit pavillon où l'on a réuni aux débris intéressants qui ont été découverts plusieurs autographes d'abbesses ou de solitaires de Port-Royal, et ce que l'on a pu trouver de plans, gravures ou portraits se rattachant à l'histoire de ce monastère. On en voit aux alentours divers autres vestiges, un moulin, un colombier, quelques tourelles, qui, n'en étant que des dépendances, ont échappé à la démolition de 1709.

Derrière l'église, près des caves de l'hôtel de Longueville et de la fontaine de la mère Angélique, s'élève un beau noyer, qui, suivant les traditions du pays, a été le contemporain des solitaires. La hauteur voisine, où se trouvent les *granges*, a conservé la plupart de ses constructions. Les églises de Saint-Lambert, de Magny et de Palaiseau, renferment d'anciennes pierres tombales provenant de l'église de Port-Royal.

L'abbaye de Port-Royal est à 4 kilom. (par les bois de Trappes) de *Trappes*, station du chemin de fer de l'Ouest,

d'où l'on peut revenir à Paris en 57 min. (23 kilom. pour 3 fr. 15 cent., 2 fr. 35 cent. et 1 fr. 70 cent.), après avoir visité les belles fermes de MM. Dailly et Pluchet.



EXCURSION A DAMPIERRE.

A 4 kilomètres de Chevreuse, en continuant à remonter la vallée de l'Yvette, se trouve le village de **Dampierre** (745 habitants), qui doit la célébrité dont il jouit au magnifique château qu'y possède M. le duc de Luynes.

La route de Chevreuse à Dampierre est une charmante promenade; elle passe devant le beau *château de Mauvière*, puis aux *Sablons* et à *Saint-Forget*, avant de rejoindre la route de Versailles, à une faible distance du château.

Le *château de Dampierre*, — notre dessin nous dispense de le décrire, — a été reconstruit en grande partie par le cardinal de Lorraine sur les dessins de J. H. Mansart. Il est entouré de fossés et de pièces d'eau alimentés par le ruisseau des Vaux, sur la rive gauche duquel il a été construit, au fond de la vallée où ce ruisseau se jette dans l'Yvette. Son beau parc, aux larges allées, aux vastes pelouses, aux points de vue étendus, couvre les pentes et le plateau de la colline qui le domine au sud-est, et dont le sommet atteint 167 mètres. Il a un aspect royal, mais sévère et même un peu triste. Du reste son possesseur actuel, M. le duc de Luynes, se plaît à l'embellir. L'intérieur, qui est richement meublé, renferme un nombre considérable d'objets d'art. On y remarque surtout, outre une galerie de tableaux, une *statue de Minerve* en ivoire, or et argent, d'après un plâtre de M. Simart, et une statue en argent de *Louis XIII* enfant, par Rude. — M. Ingres avait été chargé de la décoration d'une galerie qu'il n'a pas encore achevée.

L'*église* de Dampierre ne mérite pas une visite. Son clocher roman et son chœur absidal, flanqué de deux chapelles, attirent de loin les regards ; mais l'intérieur, reconstruit à diverses époques, et composé d'une nef et de deux collatéraux étroits et bas, n'offre aucun intérêt.

Dampierre est à 17 kilomètres 3/4 de Versailles, 15 kilomètres 1/2 de Rambouillet. Si l'on ne veut pas revenir à Chevreuse, on peut gagner la station de La Verrière par Lévy-Saint-Nom, ou celle de l'Artoire par les Vaux-de-Cernay : excursions intéressantes qui vont être décrites.

DE DAMPIERRE AUX VAUX-DE-CERNAY ET A L'ARTOIRE.

Bonne route de voiture, 3 h. à pied environ.

A Dampierre, on quitte la vallée de l'Yvette, qui descend à l'est, pour remonter au sud celle qu'arrose le ruisseau des Vaux-de-Cernay. La route, bordée d'arbres à fruit, ressemble à une allée de parc. Les hauteurs boisées qui s'élèvent à gauche sont renfermées dans le parc de Dampierre. On aperçoit *Senlisse* (481 hab.), presque en face des hauteurs de *Garne*, que l'on traverse à 20 minutes de Dampierre. 10 minutes plus loin, on atteint le *moulin des Rochers*, qui attire les regards au pied de coteaux boisés. Là, la vallée se resserre et devient un défilé. Le ruisseau qui l'arrose fait de petites chutes sur les blocs de pierre qui obstruent son cours. De beaux arbres, entourés de curieux rochers, couvrent les deux versants de la gorge. On appelle ce passage les Cascades. C'est un paysage vraiment alpestre. On doit bien se garder de suivre la route des voitures ; il faut prendre le sentier pittoresque qui remonte la rive gauche du ruisseau et le suivre jusqu'aux Vaux-de-Cernay. 5 minutes au-dessus du Moulin des Rochers est le *petit moulin*, et 5 minutes plus loin, près du *grand moulin*, on remarque des



Le château de Dampierre.

chênes admirables. A dix minutes au sud-est, est le village de *Cernay-la-Ville* (849 hab.), qu'on ne voit pas. Il faut continuer à suivre la rive gauche du ruisseau. On domine un grand étang, on traverse des bois charmants à la base de coteaux tantôt boisés, tantôt couverts de rochers et de bruyères, et, 30 minutes après avoir quitté le grand moulin, on arrive aux Vaux-de-Cernay.

« Le monastère des **Vaux-de-Cernay**, dit Lebeuf, fut fondé, en 1128, par le connétable Simon, seigneur de Neauphle-le-Châtel, et Ève, son épouse, qui donnèrent, à cet effet, pour bâtir, une vallée qu'on appelait alors *vallis Briessart*, aux moines de Savigny en Avranchin, qui était un ordre particulier et non encore incorporé à celui de Cîteaux. Plusieurs seigneurs des principaux lieux du voisinage et le roi Louis VII (1149-1180) y donnèrent ensuite du bien. L'église fut bâtie sous le titre de la Vierge et de saint Jean-Baptiste. En 1145, l'ordre entier de Savigny fut réuni à celui de Cîteaux. »

Cette abbaye reçut, en 1306, la visite de Philippe le Bel et de toute sa cour. Parmi les abbés ou les simples moines qui l'ont illustrée, on doit surtout citer : Guy de Montfort, qui prit une part active à la guerre contre les Albigeois, en 1185, et devint évêque de Carcassonne ; le moine Pierre, connu sous le nom de *Pierre des Vallées-Cernay*, qui écrivit l'histoire de cette guerre, Guy de Montfort étant abbé ; Thibaud, de la famille de Montmorency par son père et de Châteaufort par sa mère, abbé qui depuis a été canonisé ; Philippe Desportes, auteur de poésies légères. Henri de Bourbon, fils naturel d'Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, l'obtint avec beaucoup d'autres. En 1668, le roi Louis XV la donna à Jean Casimir, roi de Pologne, qui s'était retiré en France. Son dernier abbé commendataire fut Louis-Charles Duplessis d'Argentré, évêque de Limoges.

Quand la Révolution eut sécularisé les biens du clergé,

quelques moines restèrent à l'abbaye de Vaux, mais ils l'abandonnèrent au mois de janvier 1791. L'État en prit alors possession, et, le 18 octobre 1792, il adjugea, comme bien national, à M. César-Philippe Depeuty, propriétaire à Clairefontaine, la maison conventuelle, les bâtiments, cour, enclos, etc., des Vaux-de-Cernay, pour le prix de 36 200 fr. payables en assignats. Depuis lors, ce domaine a souvent changé de propriétaire. L'un d'eux, le général baron Christophe, a détruit, en 1816, une partie de ses monuments. Il appartient aujourd'hui à M. Lesage, qui a eu le bon goût de ne pas imiter ses prédécesseurs.

On trouvera dans l'intéressante monographie publiée par M. Hérard, architecte[1], la description de l'abbaye des Vaux-de-Cernay, telle qu'elle était autrefois. Nous nous bornerons à constater son état actuel, en nous servant, avec son autorisation, du travail de M. Hérard.

« Les diverses salles du rez-de-chaussée du *bâtiment faisant le côté occidental du cloître* (la maison actuellement habitée par le propriétaire, celle par laquelle on entre) ont leurs murs et leurs voûtes ogivales construits en meulières, et les colonnes, chapiteaux et contre-forts construits en grès. On remarque que ces voûtes, dont l'édification date des premières années du XIIe siècle, sont des voûtes dites d'arête, sans nervures, qu'elles n'ont que des arcs-doubleaux reposant sur des colonnes, les unes isolées, les autres engagées dans les murailles. Elles sont enduites en mortier, et sur les arcs-doubleaux seulement sont tracés en couleur rouge-clair les joints simulant un appareil. Ces salles servent aujourd'hui, les unes de celliers, les autres d'étables, de magasins, d'écuries, etc.

1. *Études archéologiques sur les abbayes de l'ancien diocèse de Paris*, II; les Vaux-de-Cernay. Paris, Didron, 1852. M. Hérard a publié *Maubuisson* et l'*abbaye du Val*. La monographie de *Port-Royal des Champs* promise et annoncée depuis longtemps est sous presse.



253 — *g*

Vue prise dans la vallée des Vaux-de-Cernay.

« En saillie, vers l'ancien cloître, est le grand escalier conduisant au premier étage.

« Au seuil de l'une des portes de cet escalier, existe un fragment de pierre tombale sur lequel on lit :

....VDOVICI . CVIVS . II....

« Cet escalier est remarquable par sa grandeur: la rampe se compose de gros balustres en bois, parfaitement exécutés. Sur l'avant-dernière marche, est un carreau de terre cuite à six pans, sur lequel a été écrit, avant la cuisson, ce qui suit :

L'année 1604 , *par Michel Chéron.*

« Le *premier étage de ce bâtiment* n'offre rien d'intéressant, si ce n'est la pierre tombale qui sert maintenant de foyer à la cheminée d'une chambre située à l'extrémité méridionale dudit bâtiment. Cette pierre représente un jeune moine, les mains jointes; sous ses pieds sont deux chiens prêts à se battre; au-dessus sont quatre petits moines agenouillés et priant; à droite et à gauche, dans une décoration ogivale, des Pères portant une crosse, quoiqu'il ne soit pas démontré que le personnage fût un abbé.

« Au pourtour est écrit ce qui suit, en lettres gothiques :

Hic : iacet : bone : memori : Michael : q...... sis : de : Nealpha : Castro : qui : obiit : anno : dni : MCC : sedo ..... II ..... alendas octobris : aia : aia : ei : requiescat : in : pace : Amen.

« Au-dessus de cet étage, sous un beau comble, est un vaste grenier dont la charpente, en bois de chêne, est parfaitement conservée. »

Le *grand corps de logis*, qui vient d'être décrit, et le *réfectoire*, sont séparés par une cour au nord de laquelle est un bâtiment construit en grès au XVII[e] siècle. Au rez-de-chaussée sont plusieurs *petites pièces*, et au premier étage existe une *galerie* qui mettait en communication *le logement des supé-*

rieurs du monastère avec des *chambres* dont on ne connaît pas l'usage.

A l'extrémité méridionale du réfectoire existait un *vestibule*, dont la porte communique à l'une des galeries du cloître, bâti au XIIIe siècle, et dont on voit encore une partie assez considérable parfaitement conservée, et des restes de peintures représentant deux personnages nimbés.

L'*église du couvent* est la construction la plus importante qui soit encore debout. Il reste le mur septentrional de la nef, le pignon occidental avec ses roses et ses deux portes, le collatéral méridional avec ses voûtes, et les deux chapelles du transsept méridional. Le collatéral et le transsept du côté du nord, ainsi que la voûte de la nef, ont été démolis.

Cet édifice, de style ogival, est dépourvu de toute ornementation; il est construit en meulière hourdée en mortier; les parements intérieurs étaient enduits en mortier sur lequel était peint un appareil régulier d'assises.

« Le sol de l'église était dallé en grès; mais nous avons trouvé, dit M. Hérard, des fragments de carreaux vernissés que nous croyons avoir appartenu au chœur de l'église[1].

« Les *deux chapelles du transsept* sont voûtées en cul-de-four; à l'intérieur sont des traces de peintures sans intérêt.

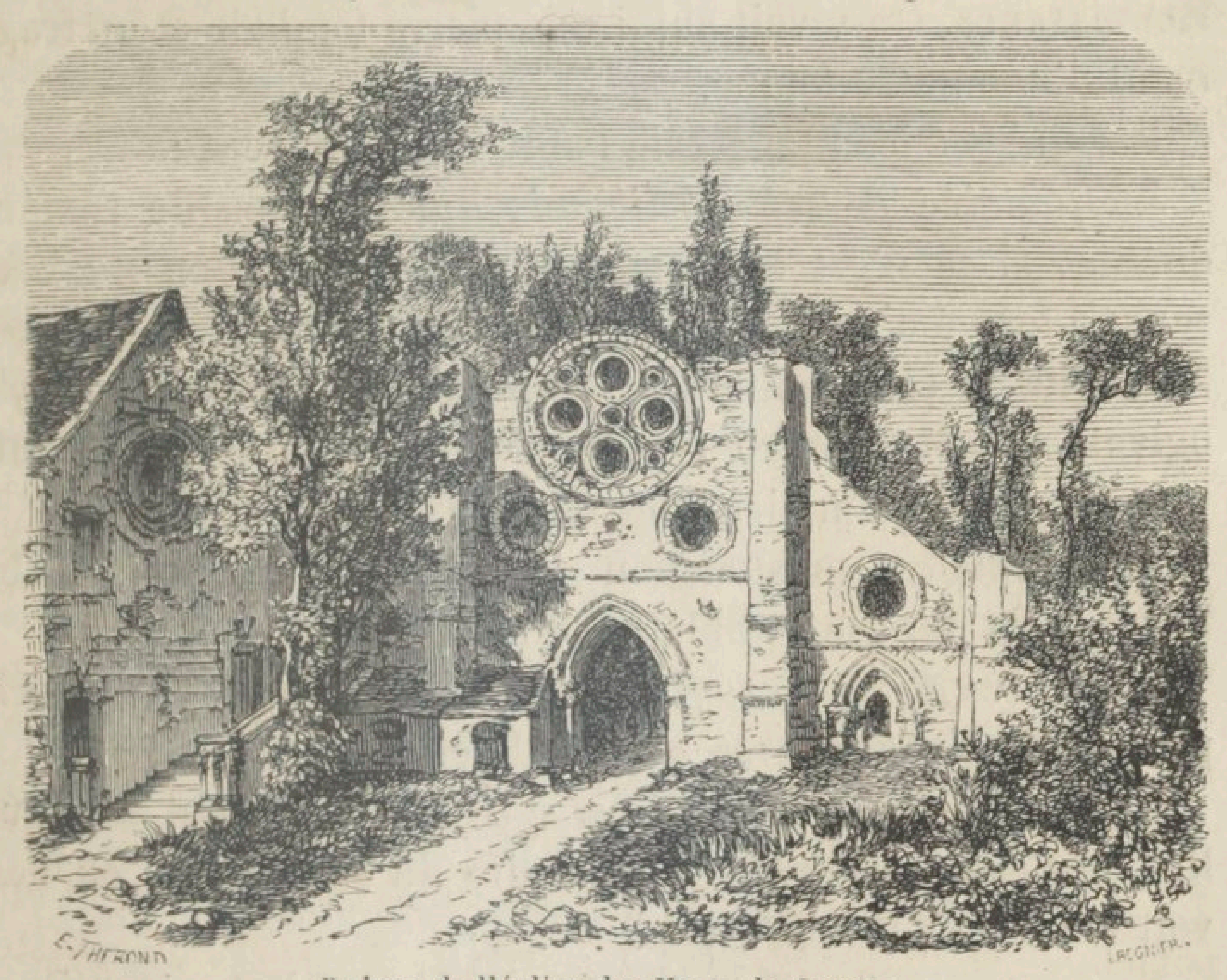
« Sur le sol de l'une de ces chapelles, nous avons trouvé des fragments mutilés d'une tombe du XIVe siècle, ayant appartenu à un chevalier. Ces fragments, en pierre de schiste, portent encore des traces d'incrustation du métal qui a représenté ce personnage.

« Dans la cour, au-devant du pignon occidental (entrée principale de l'église), gisent çà et là des fragments considérables de sculptures de la Renaissance, tels que frises,

1. Dans une habitation dépendant du domaine des Vaux, et dont l'entrée principale est par le hameau de Cernay, existe un grand cabinet dont le plancher bas est recouvert de carreaux semblables.

corniches, pilastres. Dans le mur de clôture, sur la route et formant piliers de porte charretière, sont encore deux contreforts ornés de colonnettes et rinceaux sculptés avec beaucoup d'art.

« Dans le prolongement du bras septentrional du transsept est un long bâtiment dont la partie contiguë à l'église n'existe plus. Là étaient la *sacristie*, la *salle du chapitre* et le *grand escalier du dortoir*. Mais à la suite existe encore une salle formée de quatorze travées sur la longueur et divisée



Ruines de l'église des Vaux-de-Cernay.

en deux travées sur la largeur par des colonnes en grès avec chapiteaux sculptés. Les voûtes et nervures de ces salles sont construites en meulière.

« Cette partie du bâtiment contenait : au centre, le *chauffoir*, et à l'extrémité septentrionale, le *parloir* et la *buanderie*. En saillie et sur la rivière des Vaux est une salle (rez-de-chaussée des communs du dortoir) maintenant comblée, et que nous croyons avoir été le *lavoir*.

« Au premier étage de ce long bâtiment et au-dessus des salles précédentes existait le *dortoir*, reconstruit par saint Thibaud, de 1234 à 1247. Attenant au dortoir et à son extrémité nord est le *bâtiment des lieux communs*, formé de deux murailles encaissant la rivière et réunies à la partie supérieure par des arcs en ogive laissant entre eux un vide. »

A l'extrémité d'une avenue située un peu au delà de l'ancien dortoir sont encore des fragments de sculptures de la Renaissance. On y voit aussi une pierre tombale et un fragment d'une autre tombe.

Parmi les dépendances de l'abbaye se trouvent :

La *fontaine de saint Thibaud*, qui n'a rien de remarquable, si ce n'est le bassin, qu'une inspiration malheureuse a formé d'arcs provenant du cloître de la Renaissance. Non loin de cette fontaine est un petit monument du style ogival, que M. Hérard regarde comme le socle de la maîtresse croix du cimetière des religieux;

Le *colombier*, construction des premiers temps de l'abbaye, mais dont le comble a été refait au XVIe siècle;

La *source d'eau ferrugineuse*, qui consiste en une galerie principale et voûtée avec annexe de chaque côté;

Enfin, les *portes charretières et bâtardes* attenant au moulin, curieuse construction militaire du XVe siècle, où l'on voit encore une meurtrière.

Le *pont*, situé à l'extrémité nord de la chaussée qui retient l'étang, se compose de deux arcs en ogive, avec murs de soutènement et radier. Le mur d'enceinte dans lequel existait la porte est presque entièrement détruit; cependant on y voit encore deux meurtrières formées de plaques de grès.

Le *palais abbatial*, construit vers la fin du XVIIIe siècle, a été tellement transformé que l'on chercherait vainement les restes de son ancienne splendeur. L'enclos de cet ancien

palais est jonché de nombreux débris, parmi lesquels M. Hérard cite :

Les restes du cloître de l'abbaye, tels que des chapiteaux et des bases antérieurs au XVe siècle; des arcs, des chapiteaux et des pilastres du XVIe siècle;

Un fragment de tombe avec l'écu du personnage auquel elle a appartenu; enfin la pierre qui recouvrit les restes de saint Thibaud depuis sa mort jusqu'à sa canonisation.

La *porte de l'abbaye*, située à l'extrémité méridionale de la route qui, aujourd'hui, divise le domaine, est en plein-cintre; elle présente, comme toutes les portes fortifiées, un passage pour voitures et un guichet pour piétons; sur les contre-forts existent encore des corbeaux en grès destinés à supporter les herses ou fermetures; sa construction paraît remonter à la fondation même de l'abbaye.

Le *hameau de Cernay* comprend quelques maisons en meulière, rebâties plusieurs fois depuis le XIIIe siècle, et qui n'offrent rien d'intéressant.

La *porte* dite *du Hameau*, construite en grès et en meulière, est ogivale; elle était surmontée de créneaux dont il reste des arrachements. On y voit encore les corbeaux et les mortaises nécessaires aux machines de guerre de ces temps éloignés.

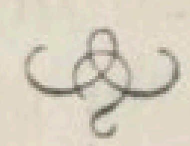
M. Hérard a exploré aussi les villages environnants, et il a trouvé à Vies-Église, servant de foyer chez des cultivateurs, MM. Buchère et Broxonne, deux pierres tombales; à Dampierre, au château de M. le duc de Luynes, une tombe d'abbé provenant de l'abbaye de Cernay; à Girouard, près de Lévy-Saint-Nom, des fragments ignorés et beaucoup plus considérables que ceux qui jonchent le sol du domaine des Vaux et de l'ancien palais abbatial, entre autres une frise sculptée longue de plus de 20 mètres, douze pilastres sculptés avec chapiteaux : deux de ces pilastres sont surmontés de leurs arcades. Tous ces monuments proviennent du

cloître de l'abbaye, achevé au XVIe siècle dans un style autre que le style primitif.

Pour aller des Vaux-de-Cernay à la station de l'Artoire, il faut de 1 h. 15 minutes à 1 h. 30 min. à pied. Dans ce trajet, on doit suivre la route de voiture. On longe d'abord le mur d'une belle propriété, qui appartient à M. de Gastines. A mesure qu'on remonte la vallée, elle devient de plus en plus solitaire et même sauvage. On est entouré de bois et de bruyères. Les grands *bois des Vindrins* attirent surtout l'attention sur la gauche. Près de l'*étang des Fontaines* et de la *ferme des Vallées*, M. Lesage se fait construire une belle maison d'habitation dans le style des maisons suisses, improprement nommées chalets (15 m. des Vaux, 1 h. de l'Artoire). Au delà de cette maison, on traverse des prairies, puis des landes couvertes de petits bois et de bruyères, puis enfin des champs, avant d'atteindre (40 m.) *Auffargis* (Seine-et-Oise, arrondissement et canton de Rambouillet), village de 502 habitants, près duquel on a découvert, en 1846, un cimetière mérovingien, et dont l'église vient d'être reconstruite. On laisse ensuite à droite, sur la hauteur, le château de l'Artoire, qui dépend ainsi que le hameau de ce nom de la commune des *Essarts-le-Roi* (925 hab.), et, après avoir passé sous le chemin de fer, on tourne à droite pour monter par une route pavée (la route de Paris à Chartres) à l'Artoire (20 m. d'Auffargis).

La station de l'Artoire est à 40 kilom. de Paris. Le trajet se fait en 1 h. 22 min. pour 4 fr. 50 cent., 3 fr. 35 cent. et 2 fr. 45 c.

On peut aussi de l'Artoire aller visiter Rambouillet, qui n'en est éloigné que de 8 kilomètres (voir les *Environs de Paris illustrés*).



De Dampierre à La Verrière.

10 kilom. Deux omnibus par jour pour 75 cent. et 40 cent. Agréable route que l'on ne regrettera pas d'avoir parcourue à pied.

La route de Dampierre à La Verrière, remontant d'abord la rive droite de l'Yvette, conduit en 20 m. à *Maincourt*, village de 113 hab. Dans ce trajet on aperçoit plusieurs moulins au pied des coteaux boisés et rocheux de la rive gauche de l'Yvette. 15 m. plus loin, après avoir laissé à gauche la route qui conduit à Girouard et à Yvette, on traverse l'Yvette pour monter dans un petit vallon latéral à **Lévy-Saint-Nom** (Seine-et-Oise, arrondissement de Rambouillet, canton de Chevreuse), village de 616 habitants, pittoresquement situé au-dessus de la rive gauche de l'Yvette. L'*église* s'élève sur une éminence qui domine la vallée. Elle n'a rien de remarquable, si ce n'est une porte à cintre surbaissé et à nervures qui reposent leurs extrémités sur des consoles dont l'une, celle de gauche, représente un joueur de cornemuse assez bien conservé. L'intérieur est une véritable grange. Seulement, sur l'autel, on voit une Vierge dont la tête et les mains, d'un beau travail, paraissent être d'une sorte de stuc fort dur, plus poli que le marbre, quoique le *Gallia christiana* prétende que cette Vierge est d'ivoire et que c'est la seule de ce genre qui existe en France. Cette Vierge, qui était autrefois dans la chapelle de Notre-Dame de la Roche, jouit d'une immense réputation. Deux fois par an, en mars et en septembre, toutes les mères des environs viennent lui faire toucher les hardes de leurs enfants, qui entendent en outre la lecture d'un Évangile. L'affluence est considérable. Souvent on se dispute les places. On paye 10 centimes pour la lecture de l'Évangile et 10 centimes pour la présentation des hardes. On donne ce que l'on peut au curé qui officie. Une autre Vierge a été placée dans une chapelle, à gauche

de l'entrée ; mais elle n'inspire pas la même confiance aux mères : c'est la Vierge de la Roche qu'elles viennent implorer pour leurs enfants. Cette Vierge est, comme on le voit, une source de revenus assez considérables pour l'église qui la possède. Sous l'Empire, les curés de Lévy-Saint-Nom et du Mesnil-Saint-Denis ont eu un long procès à son sujet. Chacun d'eux en disputait à l'autre la possession. La chapelle de Notre-Dame de la Roche, située en effet sur le territoire de Lévy-Saint-Nom, était si rapprochée du Mesnil, que le curé de ce dernier village la desservait. Les tribunaux ont attribué à Lévy-Saint-Nom la Vierge miraculeuse, et, depuis, la chapelle de Notre-Dame de la Roche, abandonnée, est tombée en ruine.

Au fond de la vallée de l'Yvette, à quelques pas d'un petit ruisseau, sont les ruines d'un château qui n'a jamais été terminé et qui fut commencé, dit-on, dans les premières années du XVI[e] siècle, par Jacques de Crussol, grand panetier de France.

15 à 20 m. suffisent pour monter, par une belle route neuve habilement tracée sur un coteau boisé depuis l'ouverture du chemin de fer de l'Ouest, à l'extrémité du vaste plateau où s'élève à gauche, dans un enclos entouré de murs, la chapelle de Notre-Dame de la Roche. Dans ce trajet on découvre à gauche l'extrémité supérieure de la vallée de l'Yvette, qui renferme les hameaux de *Girouard* et d'*Yvette* (ancienne abbaye de Bénédictins).

La chapelle qui frappe les regards sur la gauche quand on a atteint le plateau à la sortie du bois est tout ce qui reste de l'ancienne **abbaye de Notre-Dame de la Roche.** Cette abbaye, que desservaient des religieux de l'ordre des Augustins, avait été fondée vers la fin du XII[e] siècle par les sires de Lévis. La chapelle date des premières années du XIII[e] siècle ; l'extérieur en est fort simple : c'est une croix latine précédée d'un porche ouvert en ogives. Mais à l'inté-

rieur elle présente un assez grand intérêt. Les chapiteaux de ses piliers doivent surtout fixer l'attention. Dans la nef et dans les transsepts, on voit les dalles tumulaires des abbés, des chanoines et des bienfaiteurs ; dans le chœur, les statues et les tombes des sires de Lévis, qui jouèrent un rôle si important dans l'Albigeois, à la suite du terrible Simon de Montfort. Nous avons dit ci-dessus (voir Lévy-Saint-Nom) pourquoi elle ne sert plus au culte. MM. de Mirepoix et de Lévis l'ont achetée et se proposent, dit-on, de la faire restaurer[1].

Dans la maison du fermier qui montre aux étrangers la chapelle de Notre-Dame de la Roche, une vieille cheminée orne une grande salle voûtée en ogives, qu'une colonne placée au milieu divise en quatre parties égales.

A 1 kil. environ de la chapelle de Notre-Dame de la Roche, on trouve le **Mesnil-Saint-Denis,** village de 534 hab., dont le château seigneurial, qui fut bâti sous Henri IV ou sous Louis XIII, et restauré plusieurs fois depuis, a remplacé une ancienne forteresse féodale. A l'extrémité du parc de ce château, s'élève une chapelle du même style que le château, attenante à l'*église* paroissiale. — Cette église a été trop souvent retouchée pour offrir encore quelque intérêt. L'intérieur, moins insignifiant que l'extérieur, renferme, près des fonts baptismaux, deux statues en bois peint du XVIe siècle (saint Fiacre et sainte Catherine).

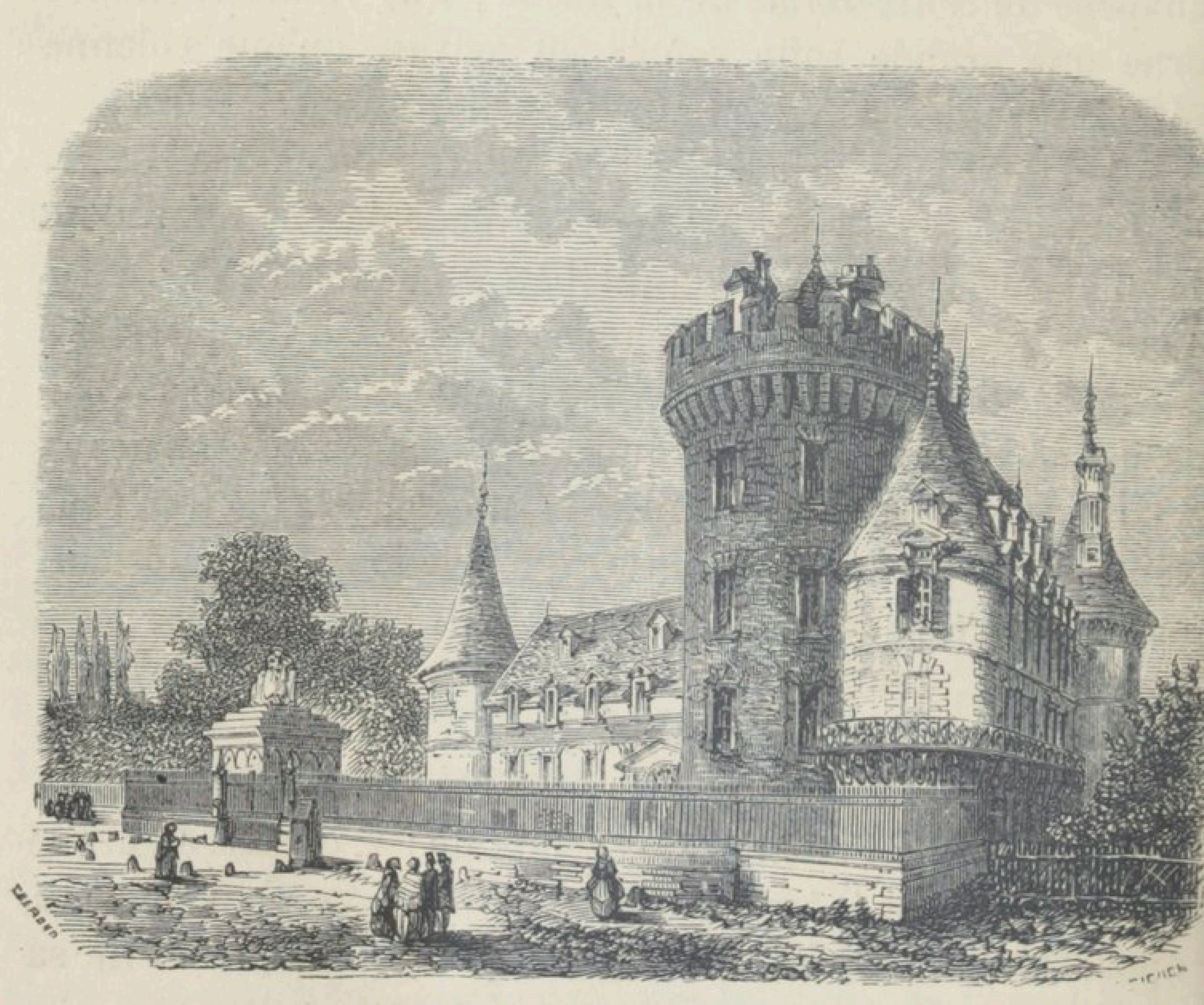
Le Mesnil-Saint-Denis est à 30 m. de la station de La Verrière. Avant d'atteindre le chemin de fer, on laisse à droite un château caché dans un bouquet d'arbres. Ce château a appartenu au comte de La Valette, que le dévouement de sa

1. On trouvera une description détaillée de la chapelle de l'abbaye de Notre-Dame de la Roche dans le *Bulletin monumental*, ou collection de mémoires et de renseignements sur la statistique monumentale de la France, publié par M. de Caumont. Cet article, inséré dans le tome XII (1846), est signé Huot.

femme a rendu si célèbre sous la Restauration. Il a aujourd'hui pour possesseur M. Berger, l'ex-maire des barricades, sénateur. Le parc paraît fort mal tenu. Le hameau qui l'entoure compte 93 hab.

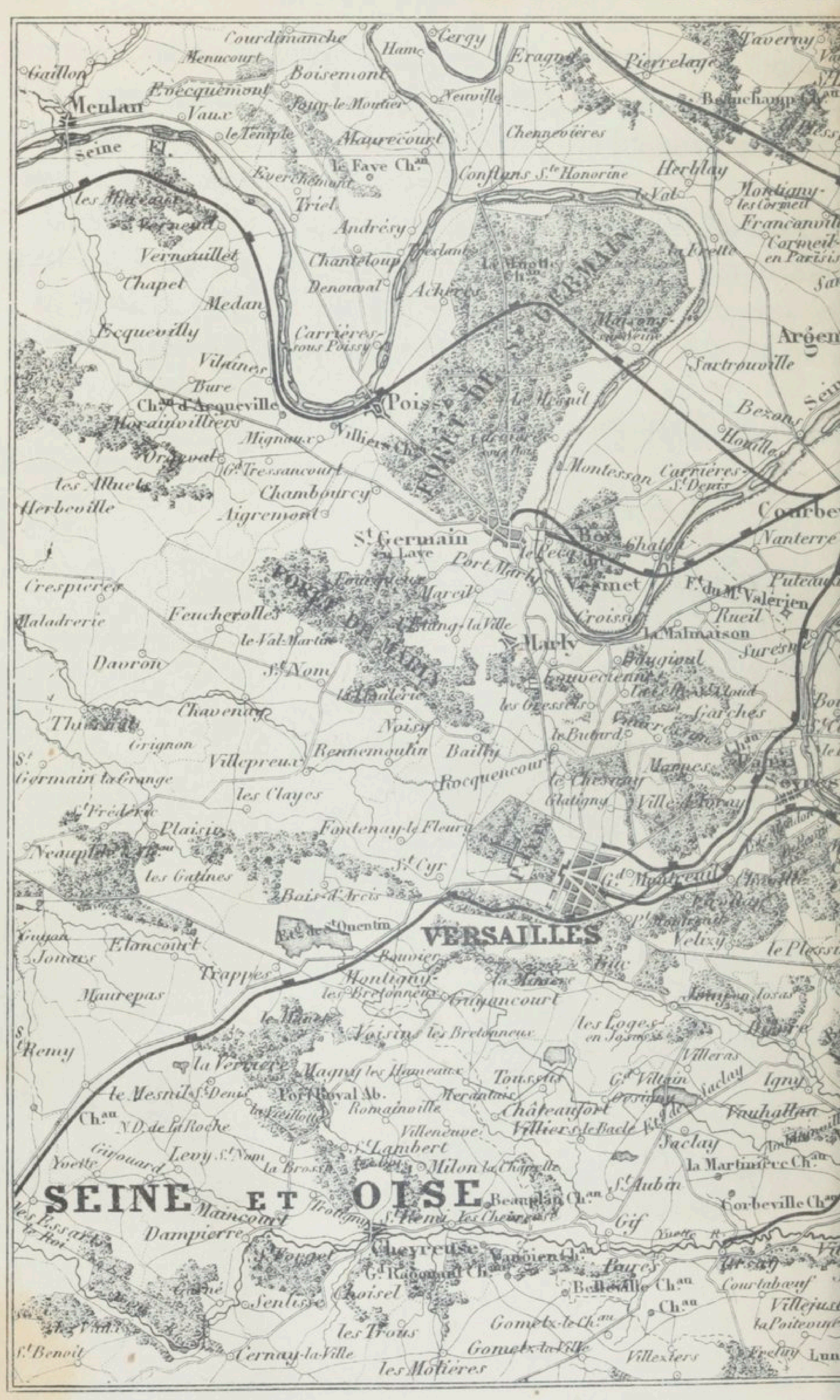
La station de La Verrière (voir les *Environs de Paris illustrés*) est à 33 kil. de Paris. On franchit cette distance en 1 h. 8 min. par les trains omnibus (les trains express ne s'arrêtant pas à cette station) pour 3 fr. 70 cent., 2 fr. 75 cent. et 2 fr. 5 cent.

Rambouillet n'est qu'à 15 kil. de La Verrière. (Voir les *Environs de Paris illustrés.*)



Le château de Rambouillet.

CHEMINS DE FER D



NVIRONS DE PARIS.

ETTE et Cie

Lith. Toussaint, r. des Noyers, 31, Paris

INDEX ALPHABÉTIQUE.

FIN DE L'INDEX.

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

BIBLIOTHÈQUE
DES CHEMINS DE FER
500 VOLUMES

VOLUMES PUBLIES OU PRÊTS A PARAITRE.

(1er JANVIER 1857.)

1. GUIDES DES VOYAGEURS.

1° GUIDES AD. JOANNE, RICHARD, etc.

Guide du Voyageur en Europe, par *Richard*. 2e édition. 1 très-fort vol. in-12, broché .... 15 fr.

Guide du Voyageur aux Bains d'Europe, par *Richard*. 1 fort vol. grand in-18, broché .... 8 fr.

Tableau des monnaies d'Europe, comparées à la monnaie française. 1 vol. in-18, broché .... 1 fr.

Guide classique du Voyageur en France et en Belgique, par *Richard*. 24e édit. 1 fort vol. in-12, broché .... 8 fr.

Guide classique du Voyageur en France (abrégé du précédent), par *Richard*. 1 vol. in-18, broché .... 5 fr.

Conducteur du Voyageur en France (abrégé du précédent), par *Richard*. 1 vol. in-32, broché .... 3 fr.

Guide du Voyageur dans la France monumentale (*Itinéraire archéologique*), par *Richard* et *E. Hocquart*. 1 vol. in-12, broché .... 9 fr.

Guide alphabétique des rues et monuments de Paris, par *Fr. Lock*. 1 vol. in-12, broché .... 3 fr. 50

Petit guide de l'étranger à Paris, par *Fréd. Bernard*. 1 vol. grand in-32, relié .... 1 fr.

Petit guide de l'étranger à Versailles, par *Ad. Joanne*. 1 v. gr. in-32, rel. 1 fr.

Guide du Voyageur aux Pyrénées, par *Richard*. 1 fort vol. in-18, br.. 7 fr.

Autour de Biarritz, par *A. Germond de Lavigne*. 1 vol. gr. in-18, br. 1 fr. 50

Itinéraire de Paris à Marseille, par *Richard*. 1 vol. grand in-18, br.. 3 fr.

Conducteur de l'Etranger dans Marseille par *Richard*. 3e édit. 1 vol. grand in-18, broché .... 3 fr.

Guide du Voyageur en Belgique et en Hollande, par *Richard*. 1 fort vol. in-18, broché .... 8 fr.

Guide du Voyageur en Belgique, par *Richard*. 1 fort vol. in-18, br.. 6 fr.

Guide du Voyageur en Hollande, par *Richard*. 1 vol. in-18, broché. 4 fr. 50

Spa et ses Environs, par *Ad. Joanne*. 1 vol. in-18, broché........... 2 fr.

Itinéraire des bords du Rhin, du Neckar et de la Moselle, par *Ad. Joanne*. 1 fort vol. in-18, broché....... 7 fr.

Les trains de plaisir des bords du Rhin, par *Ad. Joanne*. 1 vol. in-18, br. 2 fr. 50

Bade et la forêt Noire, par *Ad. Joanne*. 1 vol. in-18.................. 2 fr.

Itinéraire descriptif et historique de l'Allemagne :
— ALLEMAGNE DU NORD, par *Ad. Joanne*. 1 fort vol. in-12, broché... 10 fr. 50
— ALLEMAGNE DU SUD, par *Ad. Joanne*. 1 fort vol. in-12, broché... 10 fr. 50

Itinéraire de la Suisse et du Jura français, par *Ad. Joanne*. 2e édit. 1 fort vol. in-12, broché............. 11 fr. 50

NOUVEL-EBEL. **Manuel du Voyageur en Suisse**, par *Ad. Joanne*. 1 fort vol. in-18, broché................. 6 fr. 50

Itinéraire descriptif et historique de l'Italie, par *A. J. Du Pays*. 1 fort vol. in-12, broché............. 11 fr. 50

Voyage dans le Midi de la France et en Italie, par *A. Asselin*. 1 vol. in-12, broché..................... 3 fr.

Rome et ses Environs, par *G. Robello.* 1 vol. in-12, broché........ 7 fr. 50

Rome vue en huit jours, par *Richard.* 1 vol. in-18, broché.......... 2 fr.

Guide du Voyageur en Espagne et en Portugal, par *Richard.* 1 fort vol. in-18, broché............... 9 fr.

Itinéraire de la Grande-Bretagne : Angleterre, Écosse et Irlande, par *Richard* et *Ad. Joanne.* 1 fort vol. in-12, broché..................... 12 fr.

Itinéraire descriptif et historique de l'Écosse, par *Ad. Joanne.* 1 vol. in-18, broché.................... 7 fr. 50

Guide du Voyageur à Londres et dans ses Environs, par *Lake.* 1 fort vol. in-18, broché............... 7 fr. 50

Londres tel qu'il est, par *Richard.* 1 joli vol. in-18, broché...... 2 fr.

Guide du Voyageur en Orient, par *Richard* et *Quetin.* 1 fort vol. in-12, broché................... 10 fr. 50

Guide du Voyageur à Constantinople et dans ses Environs, précédé de la route de Paris à Constantinople, par *Ph. Blanchard.* 1 fort vol. in-12, broché.................. 7 fr. 50

La Terre sainte. — Voyage des quarante Pèlerins de 1853, par *L. Énault.* 1 vol. in-12, broché........... 4 fr.

Guide du Voyageur en Algérie, par *Richard.* 1 vol. in-18, broché.... 5 fr.

L'Algérie en 1854. — Itinéraire de Tunis à Tanger, par *Joseph Bard.* 1 vol. in-8, broché............... 5 fr. 50

Belgique, par *Félix Mornand*, avec une belle carte de la Belgique. 1 vol. in-16, broché..................... 2 fr.

2° ITINÉRAIRES ILLUSTRÉS.

Volume à 30 centimes.

Le Parc et les grandes Eaux de Versailles (in-32, 20 vignettes).

Volumes à 50 centimes.

De Paris à Corbeil (40 vignettes par Champin et une carte).

Enghien et la vallée de Montmorency, par *E. Guinot* (in-32, 18 vignettes).

Petit itinéraire de Paris à Nantes (16 vignettes et une carte).

Petit itinéraire de Paris à Rouen (in-32, 33 vignettes et une carte).

Petit itinéraire du chemin de fer de Paris au Havre (in-32, 55 vignettes et une carte).

Promenades au château de Compiègne, et aux ruines de Pierrefonds et de Coucy, par *Eug. Guinot* (11 vignettes).

Volume à 75 centimes.

Petit guide de l'étranger à Paris, par *Fr. Bernard* (grand in-8, 40 vignettes par Lancelot et Thérond, et un plan de Paris). 2e édit.

Volumes à 1 franc.

De Paris à Orléans, par *Moléri* (45 vignettes par Champin et Thérond, et une carte).

De Paris à Saint-Germain, à Poissy et à Argenteuil, par *Ad. Joanne* (24 gravures par Thérond et Lancelot).

De Paris à Sceaux et à Orsay, par *Ad. Joanne* (21 vignettes par Thérond et Lancelot, et une carte).

De Strasbourg à Bâle, par *Frédéric Bernard* (50 vignettes et une carte).

Dieppe et ses environs, par *E. Chapus* (12 vignettes et un plan).

D'Orléans à Tours, par *A. Achard* (15 vignettes dessinées par Daubigny, et une carte).

D'Orléans à Nevers, à Châteauroux et à Varennes, par *A. Achard* (45 vignettes et une carte).

Guide aux eaux thermales du Mont-Dore, par *L. Piesse* (37 vignettes par Lancelot).

Le nouveau bois de Boulogne, par *J. Lobet* (20 vig. par Thérond et 1 plan).

Les ports militaires de la France (Cherbourg, Brest, Lorient, Rochefort et Toulon), par *E. Neuville* (14 vignettes et 5 plans).

Mantes et ses environs, par *A. Moutié* (in-8, une lithographie).

Petit guide illustré de Paris, édition allemande, par *Wilhelm* (gr. in-8 avec un plan).

Petit guide illustré de Paris, édition anglaise, par *Fielding* (gr. in-8 avec plan).

Vichy et ses environs, par *Louis Piesse* (23 vignettes et un plan).

Volumes à 2 francs.

De Lyon à Marseille, par *Fr. Bernard* (80 vignettes par Lancelot, et une carte).

De Paris à Bruxelles, y compris l'embranchement de Saint-Quentin, par *E. Guinot* (70 vignettes par Chapuy et Daubigny, 5 plans et une carte).

De Paris à Calais, à Boulogne et à Dunkerque, par *Eugène Guinot* (60 vignettes, 4 plans et une carte).

De Paris à Caen, par *L. Énault.*

De Paris à Dieppe, par *Eugène Chapus*, (40 vignettes, 2 plans et une carte).

De Paris à Lyon et à Troyes, par *F. Bernard* (80 vignettes par Lancelot, et une carte).

De Paris à Strasbourg, par *Moléri* (80 vignettes par Chapuy, Renard, Lancelot, etc., et une carte).

De Paris au centre de la France, contenant : 1° *De Paris à Corbeil et à Orléans ;* 2° *d'Orléans à Nevers, à Châteauroux et à Varennes*, par *Moléri et A. Achard* (90 vignettes par Champin et Lancelot, et une carte).

De Paris au Havre, par *Eugène Chapus* (40 vignettes, 2 plans et une carte).

De Paris au Mans, par *A. Moutié* (50 vig. par Thérond, et une carte).

Fontainebleau, son palais, ses jardins, sa forêt, par *Ad Joanne* (29 vignettes par Thérond et Lancelot, et 2 cartes).

Guide du voyageur à Londres, précédé d'un Itinéraire historique et descriptif des chemins de fer de Paris à Londres (100 vignettes par Daubigny et Freemann, cartes et plans).

Les bords du Rhin, par *Frédéric Bernard* (80 vignettes par Daubigny, Lancelot, etc., cartes et plans).

Versailles, son palais, ses jardins, son musée, ses eaux, etc., par *Ad. Joanne* (37 vig. par Thérond et Lancelot, et 3 plans).

Volumes à 3 francs.

De Paris à Bordeaux, par *A. Joanne* (120 vignettes par Champin, Lancelot et Varin, et 5 cartes).

De Paris à Nantes, par *A. Joanne* (100 vignettes par Champin, Thérond et Lancelot, et 4 cartes).

Volume à 7 francs.

Paris illustré, son histoire, ses monuments, ses musées, son administration, son commerce et ses plaisirs, nouveau guide des voyageurs où l'on trouve les renseignements pour s'installer et vivre à Paris, de toutes manières et à tous prix; publié par une société de littérateurs, d'archéologues et d'artistes (280 vignettes par Lancelot et Thérond, et 18 plans).

Les environs de Paris illustrés, par *Ad. Joanne* (220 vignettes par Lancelot et Thérond, cartes et plans).

3° GUIDES DE LA CONVERSATION.

Dialogues à l'usage des Voyageurs.

Volumes à 1 franc 50 cent.

Français-allemand, par *Richard* et *Wolters.*

Français-anglais, par *Richard* et *Quétin.*

Français-espagnol, par *Richard* et *de Coróna.*

Français-italien, par *Richard* et *Boletti.*

Anglais-allemand, par *A. Horwitz.*

Anglais-italien, par *Wahl* et *Brunetti.*

Anglais-espagnol, par *de Coróna* et *Laran.*

Volumes à 2 francs.

L'interprète anglais-français pour un voyage à Londres, ou conversations dans les deux langues sur les points les plus essentiels et les plus curieux du voyage, par *C. Fleming.*

L'interprète français-anglais, par *C. Fleming.*

Volume à 3 francs.

L'interprète français-allemand pour un voyage à Paris, ou conversations dans les deux langues sur les points les plus essentiels et les plus curieux du voyage, par MM. *de Suckau.*

Tous ces guides se vendent aussi reliés. La reliure se paye en sus des prix ci-dessus indiqués.

II. HISTOIRE ET VOYAGES.

(Couvertures vertes.)

Volumes à 50 centimes.

Assassinat du maréchal d'Ancre, relation anonyme attribuée au garde des sceaux *Marillac*, avec un Appendice extrait des Mémoires de *Richelieu* (24 avril 1617).

Gutenberg, inventeur de l'imprimerie, par *A. de Lamartine* (1400-1469).

Héloïse et Abélard, par le même (1079-1142).

Histoire du siége d'Orléans et des honneurs rendus à la Pucelle, par *J. Quicherat.*

La conjuration de Cinq-Mars, récit extrait de *Montglat, Fontrailles, Tallemant des Réaux, Mme de Motteville*, etc. (1642).

La conspiration de Walstein, épisode de la guerre de Trente ans, par *Sarasin*, avec un Appendice extrait des Mémoires de *Richelieu* (1634).

La Jacquerie, précédée des insurrections des Bagaudes et des Pastoureaux; d'après *Mathieu Paris, Froissart*, etc. (1270-1380).

La mine d'ivoire, voyage dans les glaces de la mer du Nord, trad. de l'anglais.

La Saint-Barthélemy, récit extrait de *L'Estoile, Brantôme, Marguerite de Navarre, de Thou, Montluc*, etc. (24 août 1572).

La vie et la mort de Socrate, racontées par *Xénophon* et *Platon* (470-400 avant J. C.).

Légende du bienheureux Charles le Bon comte de Flandre, récit du XIIe siècle, par *Galbert de Bruges*.

Pitcairn ou la nouvelle île fortunée.

Volumes à 1 franc.

Campagne d'Italie, par *P. Giguet*, avec une carte gravée sur acier (1796).

Charlemagne et sa cour, portraits, jugements, etc., par *B. Hauréau* (742-814).

Christophe Colomb, par *A. de Lamartine* (1436-1506).

Deux années à la Bastille, récit extrait des Mémoires de Mme *de Staal* (Mlle de Launay) (1717-1720).

Édouard III et les bourgeois de Calais (1346-1358).

Fénelon, par *A. de Lamartine* (1651-1715).

Guillaume le Conquérant, ou l'Angleterre sous les Normands (1027-1087).

Histoire d'Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, par Mme *de La Fayette* (1661-1670).

Jeanne d'Arc, par *J. Michelet* (1412-1432).

L'amour dans le mariage, étude historique par *M. Guizot*. 3e édit.

Le Cid Campéador, chronique extraite des anciens poëmes espagnols, des historiens arabes et des biographies modernes, par *C. de Monseignat* (1040-1090).

Les convicts en Australie, voyage dans la Nouvelle-Hollande, par *P. Merruau*.

Les émigrés français dans la Louisiane (1800-1804).

Les îles d'Aland, avec une carte et deux gravures, par *Léouzon Le Duc*.

Louis XI et Charles le Téméraire, par *J. Michelet* (1461-1477).

Le cardinal de Richelieu, par *H. Corne*, ancien représentant (1623-1642). 2e éd.

Le cardinal Mazarin, par *le même* (1642-1661).

Nelson, par *A. de Lamartine* (1758-1805).

Pie IX, par *E. de Saint-Hermel* (1792-1853).

Saint Dominique et les Dominicains, par *E. Caro*.

Saint François d'Assise et les Franciscains, par *Frédéric Morin*.

Voyage du comte de Forbin à Siam, suivi de détails extraits des Mémoires de l'abbé *de Choisy* (1685-1688).

Voyage de Levaillant (abrégé du) dans l'intérieur de l'Afrique.

Voyage en Californie en 1852 et 1853, par *Ed. Auger*.

Volumes à 2 francs.

Alfred le Grand, ou l'Angleterre sous les Saxons, par *G. Guizot*.

Aventures de Robert Fortune en Chine, dans ses voyages à la recherche du thé et des fleurs.

François Ier et sa Cour, portraits, jugements et anecdotes (1515-1547), par *B. Hauréau*. 2e édit.

La grande Charte ou l'Établissement du gouvernement constitutionnel en Angleterre, par *Camille Rousset*.

La Nouvelle-Calédonie. Voyages, — missions, — colonisation, — par *Charles Brainne*.

Law, son système et son époque, par *A. Cochut* (1716-1729).

Le Japon contemporain, par *J. L. Fraissinet*.

Le Régent et la cour de France sous la minorité de Louis XV, portraits, jugements et anecdotes, extraits littéralement des Mémoires authentiques du *duc de Saint-Simon* (1715-1723).

Louis XIV et sa cour, portraits, jugements et anecdotes, extraits littéralement des Mémoires authentiques du *duc de Saint-Simon* (1694-1715).

Madame de Maintenon, par *G. Héquet* (1635-1719).

Mœurs et coutumes de l'Algérie. — (Tell, Kabylie, Sahara), par le général *Daumas*, conseiller d'État, directeur des affaires de l'Algérie.

Origine et fondation des États-Unis d'Amérique, par *P. Lorain* (1497-1620).

Scènes de la vie maritime, par le capitaine *Basil Hall*, traduites par *Amédée Pichot*.

Séjour chez le grand-chérif de la Mekke, par *Ch. Didier*.

Souvenirs de l'empereur Napoléon Ier, extraits du *Mémorial de Sainte-Hélène* de M. le comte *de Las Cases* (1769-1821).

Un chapitre de la révolution française, ou Histoire des journaux en France de 1789 à 1799, précédée d'une introduction historique sur les journaux chez les Romains et dans les temps modernes, par *Ch. de Monseignat*.

Voyages dans les glaces du pôle arctique, à la recherche du passage nord-ouest, extraits des relations de sir John Ross, Edward Parry, John Franklin, Beechey, Back, Mac Clure et autres navigateurs célèbres, par MM. *A. Hervé* et *F. de Lanoye*.

Volumes à 3 francs.

Caprices et Zigzags, par *Th. Gautier*.

Italia, par le même.

La Baltique, par *Léouzon Le Duc*.

La Russie contemporaine, par *le même*.

La Grèce contemporaine, par *Edmond About*.

La Turquie actuelle, par *A. Ubicini*.

L'Inde contemporaine, par *F. de Lanoye*.

Voyage d'une femme au Spitzberg, par Mme *L. d'Aunet*. 2e édit.

III. LITTÉRATURE FRANÇAISE.

(Couvertures cuir.)

Volumes à 50 centimes.

La bourse, par *H. de Balzac*.

La métromanie, par *Piron*.

L'avocat Patelin, par *Brueys* et *Palaprat*.

Le joueur, par *Regnard*.

Le philosophe sans le savoir, par *Sedaine*.

Scènes de la vie politique, par *H. de Balzac*.

Zadig ou la destinée, par *Voltaire*.

Volumes à 1 franc.

Clovis Gosselin, par *Alph. Karr*.

Contes et nouvelles, par *le même*.

La famille Alain, par *le même*.

Le chemin le plus court, par *le même*.

Contes excentriques, par *Ch. Newil*.

Ernestine — Caliste — Ourika, par Mmes *Riccoboni*, *de Charrière* et *de Duras*.

André, par *George Sand*.

François le Champi, par *la même*.

La mare au diable, par *la même*.

La petite Fadette, par *la même*.

Graziella, par *A. de Lamartine*.

La colonie rocheloise, nouvelle extraite de l'Histoire de Cléveland par *l'abbé Prévost*.

La dernière bohémienne, par Mme *Ch. Reybaud*.

Mademoiselle de Malepeire, p. *la même*.

Le lion amoureux, suivi de l'orage et des deux aveugles, par *Fr. Soulié*.

Les arlequinades, par *Florian*.

Les lettres et l'homme de lettres au XIXe siècle, par *Demogeot*.

Les Matinées du Louvre, par *Méry*.

Contes et nouvelles, par *le même*.

Nouvelles nouvelles, par *le même*.

Les oies de Noël, par *Champfleury*.

Militona, par *Théophile Gautier*.

Palombe ou la femme honorable, roman, par *Jean-Pierre Camus*, évêque de Belley; précédée d'une étude littéraire sur Camus et le roman au XVIIe siècle, par *H. Rigault*.

Paul et Virginie, par *Bernardin de Saint-Pierre*.

Pierrette, par *H. de Balzac*.

Théâtre choisi de *Lesage*.

Tolla, par *Edmond About*.

Un mariage en province, par Mme *L. d'Aunet*.

Un peu partout, par *Félix Mornand*.

Un Rossignol pris au trébuchet, par *X.-B. Saintine*.

Les trois reines, par *le même*.

Antoine, l'ami de Robespierre, par *le même*.

Vittoria Colonna, par *Le Fèvre Deumier*.

Volumes à 2 francs.

Eugénie Grandet, par *H. de Balzac*.

Fables de Viennet.

Le tailleur de pierres de Saint-Point, par *A. de Lamartine*.

Les mariages de Paris, par *Edm. About*.

Le roi des montagnes, par le même.

Théâtre choisi de *Beaumarchais*, con-

tenant le Barbier de Séville et le Mariage de Figaro.
Ursule Mirouët, par *H. de Balzac.*

Volumes à 3 francs.

Atala, René, les Natchez, par *de Chateaubriand.*
Le génie du christianisme, par *le même.*
Les martyrs, par *le même.*
Costal l'Indien, scènes de l'indépendance du Mexique, par *Gabriel Ferry.*
Le coureur des bois, ou les chercheurs d'or, par *le même.* 2 vol.
Scènes de la vie mexicaine, p. *le même.*
Le presbytère, par *Töpffer.*
Menus propos, par *le même.*
Nouvelles génevoises, par *le même.*
Rosa et Gertrude, par *le même*, avec des notices par MM. *Sainte-Beuve* et *de La Rive.*

IV. LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES.

(Couvertures jaunes.)

Volumes à 50 centimes.

Costanza, ou l'illustre servante, par *Cervantès*, traduit de l'espagnol par *L. Viardot.*
Jonathan Frock, par *Henri Zschokke*, traduit de l'allemand par *E. de Suckau.*
La bohémienne de Madrid, par *Cervantès*, trad. de l'espagnol par *L. Viardot.*
Voyage en France à la recherche de la santé, extrait et traduit de Sterne, par *A. Tasset.*

Volumes à 1 franc.

Aladdin ou la lampe merveilleuse, conte tiré des Mille et une Nuits.
Contes merveilleux d'*Apulée*, traduits du latin.
Contes d'*Auerbach*, traduits de l'allemand par M. *Boutteville.*
Cranford, par Mme *Gaskell*, traduit de l'anglais par Mme *Sw.-Belloc.*
Histoire de Djouder le pêcheur, conte traduit de l'arabe, par *Cherbonneau* et *Thierry.*
La bataille de la vie, par *Ch. Dickens*, traduit de l'anglais par *A. de Goy.*
La fille du capitaine, par *Alexandre Pouschkine*, traduit du russe par *L. Viardot.*
La mère du déserteur, par *Walter Scott*, traduit de l'anglais par *F. Colincamp.*
Le grillon du foyer, par *Ch. Dickens*, traduit de l'anglais par *F. Colincamp.*
Le mariage de mon grand-père, suivi du Testament du juif, trad. de l'anglais.
Lettres choisies de lady *Montague*, traduites de l'anglais.
Nouvelles choisies d'*Edgard Poë*, contenant : 1° le Scarabée d'or, 2° l'Aéronaute hollandais; traduites de l'angl.
Nouvelles choisies de *Nicolas Gogol*, contenant : 1° les Mémoires d'un fou; 2° un Ménage d'autrefois; 3° le Roi des gnomes, traduites du russe par *L. Viardot.*
Nouvelles choisies du *comte Sollohoub*, contenant : 1° Une Aventure en chemin de fer; 2° les deux Étudiants; 3° la Nouvelle inachevée; 4° l'Ours; 5° Serge; traduites du russe, par *E. de Lonlay.*
Tarass Boulba, de *Nicolas Gogol*, traduit du russe par *L. Viardot.*
Werther, de *Gœthe*, traduit de l'allemand, par *L. Enault.*

Volumes à 2 francs.

La fille du chirurgien, de sir *Walter Scott*, traduction de *L. Michelant.*
Mémoires d'un seigneur russe, ou tableau de la situation actuelle des nobles et des paysans dans les provinces russes, traduits du russe d'*Ivan Tourguénief*, par *E. Charrière*. 2e édit.
Nouvelles danoises, traduites par *Xavier Marmier.*
Ruth, par Mme *Gaskell*, trad. de l'anglais par Mme *de Witt.*

Volume à 3 francs.

L'esclave blanc, traduit de l'anglais par *L. de Wailly.*

V. AGRICULTURE ET INDUSTRIE.

(Couvertures bleues.)

Volumes à 1 franc.

La télégraphie électrique, par *Victor Bois*, ingénieur civil.
Le jardinage, ou l'art de créer et d'entretenir un jardin, par *A. Ysabeau.*
Les chemins de fer français, par *V. Bois.*

Volumes à 2 francs.

La pisciculture, par *Aug. Jourdier*, ancien fermier à Villeroy et au Vert-Galant, membre du Conseil d'adminis-

tration de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, etc., avec 120 gravures.

Les abeilles et l'apiculture, avec 20 vignettes, par *A. de Frarière.*

Les secrets de la cuisine française, par *Gogué.*

L'hygiène ou l'art de conserver la santé, par le Dr *Beaugrand.*

Maladies de la pomme de terre, de la betterave, du blé et de la vigne de 1845 à 1853, avec l'indication des meilleurs moyens à employer pour les combattre, par *A. Payen*, de l'Institut, avec 4 planches dont 3 coloriées.

Volume à 3 francs.

Des substances alimentaires et des moyens de les améliorer, de les conserver et d'en reconnaître les altérations, par *A. Payen*, de l'Institut, secrétaire perpétuel de la Société impériale d'agriculture. 3e édit.

Volume à 4 francs.

Le matériel agricole, ou description et examen des instruments, des machines, des appareils et des outils, au moyen desquels on peut : 1° Sonder, défricher, défoncer, drainer; 2° Labourer, remuer et aérer, alléger, fouiller, plomber, nettoyer, ensemencer, façonner le sol; 3° Récolter, transporter, abriter et emmagasiner les produits; 4° Tirer parti de chacun d'eux, soit pour les consommer, soit pour les vendre, etc., par *A. Jourdier*. 2e édit.

VI. LIVRES ILLUSTRÉS POUR LES ENFANTS.

(Couvertures roses.)

Volumes à 1 franc.

Enfances célèbres, par Mme *L. Colet* (16 vignettes).

Fables de Fénelon, archevêque de Cambrai (8 vignettes).

Voyages de Gulliver à Lilliput et à Brobdingnag, par *Swift*, édition abrégée à l'usage des enfants (10 vignettes).

Volumes à 2 francs.

Contes de Mme la comtesse *de Ségur* (20 vignettes par Doré).

Choix de petits drames et de contes tirés de Berquin (35 vignettes).

Contes choisis d'*Andersen*, traduits du danois par *Soldi* (40 vignettes par Bertall).

Contes choisis des frères *Grimm*, traduits de l'allemand par *Fréd. Baudry* (40 vignettes par Bertall).

Contes et légendes par *Hauff*, avec vig.

Contes de fées tirés de *Perrault*, de Mme *d'Aulnoy* et de Mme *Leprince de Beaumont* (40 vignettes).

Contes de l'adolescence choisis de miss *Edgeworth*, et traduits par *A. Le François* (22 vignettes).

Contes de l'enfance choisis de miss *Edgeworth*, et traduits par *A. Le François* (26 vignettes).

Contes moraux de Mme *de Genlis* (8 vignettes).

Contes nouveaux, par Mme *de Bawr* (40 vignettes par Bertall).

Histoire de l'admirable don Quichotte de la Manche, par *Cervantès*, édition à l'usage des enfants (17 vignettes).

Histoire d'un navire, par *Ch. Vimont* (vignettes par Alex. Vimont).

La caravane, contes orientaux traduits de l'allemand de Hauff, par *A. Talon* (46 vignettes par Bertall).

La petite Jeanne ou le devoir, par Mme *Z. Carraud* (20 vignettes).

L'Auberge du Spessart, trad. de l'allemand de Hauff, par *A. Talon* (40 vignettes par Bertall).

Légendes pour les enfants, par *P. Boiteau* (40 vignettes).

Les exilés dans la forêt, par le capitaine *Mayne-Reid*, traduits de l'anglais par Mme *Henriette Loreau* (12 vignettes).

L'habitation du désert, par le capitaine *Mayne-Reid*, traduite de l'anglais par *Le François* (24 vignettes par Doré).

Les jeux des adolescents, par *Beleze* (140 vignettes).

Les jeux et exercices des jeunes filles, par Mme *de Chabreul* (50 vignettes par Fath, et la musique des rondes).

VII. OUVRAGES DIVERS.

(Couvertures saumon.)

Volumes à 1 franc.

Anecdotes historiques et littéraires, racontées par *L'Estoile*, *Brantôme*, *Tallemant des Réaux*, *Saint-Simon*, *Grimm*, etc.

Anecdotes du règne de Louis XVI.

Anecdotes du temps de la Terreur.

Anecdotes du temps de Napoléon Ier, recueillies par *E. Marco de St-Hilaire.*

Aventures de Cagliostro, par *J. de Saint-Félix.*

Aventures du baron de Trenck, par *P. Boiteau* (1726-1794).

La sorcellerie, par *Ch. Louandre.*

Le guide du bonheur, par M. ***.

Le tueur de lions, par *Jules Gérard.* 2e édition.

Le véritable Sancho-Panza, par *J***.

Mesmer et le magnétisme animal, par *E. Bersot.* 2e édition, augmentée d'un chapitre sur les tables tournantes.

Volumes à 2 francs.

Études biographiques et littéraires sur quelques célébrités étrangères, par *J. Le Fèvre Deumier* : — I. Le Cavalier Marino ; II. Anne Radcliffe ; III. Paracelse ; IV. Jérôme Vida.

La pêche à la ligne et au filet, par *Guillemard* (50 vig. par L. Rouyer).

Les chasses princières en France de 1589 à 1839, par *E. Chapus.*

Le Sport à Paris, ouvrage contenant : Le Turf, — la Chasse, — le Tir au pistolet et à la carabine, — les Salles d'armes, — la Boxe, — le Bâton et la Canne, — la Lutte, — le Jeu de Paume, — le Billard, — le Jeu de Boule, — l'Équitation, — la Natation, — le Canotage, — la Pêche, — le Patin, — la Danse, — la Gymnastique, — les Échecs, — le Whist, etc., par *Eugène Chapus.*

Œhlenschläger, le poëte national du Danemark, par *J. Le Fèvre Deumier.*

Souvenirs de chasse (sixième édition), par *L. Viardot.*

Voyage à travers l'Exposition des beaux-arts, par *Edmond About.*

Volumes à 3 francs.

La chasse à courre en France, par *J. La Vallée* (vignettes par Grenier fils).

La chasse à tir en France, par *J. La Vallée* (30 vignettes par F. Grenier).

Les cartes à jouer et la cartomancie, par *Paul Boiteau* (40 vignettes).

Les musées de France, par *Louis Viardot.*

Les musées d'Italie, par le même

Les musées d'Espagne, par le même.

Les musées d'Allemagne, par le même.

Les musées de Belgique, de Hollande, de Russie, par le même.

Le Turf ou les courses de chevaux en France et en Angleterre, par *Eugène Chapus.*

VIII. ÉDITIONS COMPACTES ET ÉCONOMIQUES.

(Couvertures chamois.)

Volumes à 1 franc.

Aventures d'une colonie d'émigrants, en Amérique, traduites de l'allemand par *Xavier Marmier.*

Geneviève, histoire d'une servante, par *A. de Lamartine.*

Jane Eyre, imitée de l'anglais de *Currel-Bell*, par *Old-Nick.*

Le diamant de famille et la jeunesse de Pendennis, par *Thackeray.*

Opulence et misère, de Mrs *Ann S. Stephens*, traduit de l'anglais par Mme *Henriette Loreau.*

Stella et Vanessa, par *L. de Wailly.*

Tancrède de Rohan, par *H. Martin.*

Volumes à 2 francs.

De France en Chine, par le Dr *Yvan.*

La case de l'oncle Tom, ou vie des Nègres en Amérique, par Mrs. *Harriet Beecher Stowe*, traduction de *L. Enault.*

L'allumeur de réverbères, par miss *Cumming*, roman américain, traduit par *MM. Belin de Launay* et *Ed. Scheffter.*

Volumes à 3 francs.

La foire aux vanités, par *Thackeray*, traduction de M. *Guiffrey*

Visite à l'Exposition universelle de 1855, publiée sous la direction de M. *Tresca.* 2e édition.

Les volumes qui composent la Bibliothèque des chemins de fer *se trouvent à la librairie des éditeurs, rue Pierre-Sarrazin,* n° 14, *chez les principaux libraires de Paris et de l'Étranger, et dans les gares des chemins de fer.*

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9.

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.